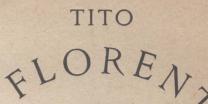


BIBLIOTECA MICIONAL

TITO LE FLORENTIN



COLLECTION HETZEL



47

PAR

ANDRÉ LAURIE

DESSINS DE G. ROUX

Ouvrage adopté par le Ministère de l'Instruction publique, pour les Bibliothèques scolaires, et choisi par la Ville de Paris pour les Distributions de Prix.



BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION J. HETZEL ET C¹, 18, RUE JACOB

PARIS

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.



TITO LE FLORENTIN



CHAPITRE PREMIER

OU M. JULIUS BOLLMANN VISITE A FOND

LA CLOACA MAXIMA

Une des plus vieilles places de Rome, — peutêtre faut-il dire la plus vieille de toutes, — est une sorte de carrefour innomé qui s'ouvre, à deux pas du Tibre, derrière Sainte-Marie en Cosmedin et le petit temple ruiné de la Fortune Virile, dans le quartier de la Bouche de Vérité (la Bocca della Verità.

Tout près de là, s'élève la maison de Colà di Rienzi, le dernier des tribuns, et à trois minutes de montée sur le Palatin, s'étendent les fouilles du palais des Césars.

En dépit de ce voisinage historique, le carrefour

en question est une pauvre place et ne ferait honneur ni par ses proportions ni par l'état de son pavé, au village le plus misérable. Sa configuration même semble un défi à la géométrie, tant elle s'éloigne de tout polygone régulier. Son aire n'est ni plane, ni inclinée, ni bombée, ni creuse, et participe à la fois de toutes ces formes. La poussière ou la boue s'y accumulent selon les saisons. La paille, les pelures de fruits et les débris de légumes s'y étalent fraternellement côte à côte en disant aux yeux des passants par quelle suite de stratifications analogues le sol de Numa a pu disparaître sous trente pieds d'humus.

Des masures qui entourent cette espèce de place, les unes lui présentent le dos, les autres la face, celle-ci un angle, celle-là un pan coupé. Mais elles ont un caractère commun. Toutes sont également noires et délabrées. Toutes exhibent aux soupiraux qui leur servent de fenêtres la collection la plus extraordinaire de chiffons en train de sécher sur des ficelles.

Un matin d'octobre, vers midi, le seuil d'une de ces masures était occupé par deux jeunes garçons fraternellement unis côte à côte, et en train de dépêcher avec le plus bel appétit du monde un frugal déjeuner de lupins¹.

L'un pouvait avoir quatorze ans et l'autre quinze

^{4.} Plante légumineuse dont les Italiens mangent la graine.

ou seize. Tous deux étaient assez misérablement vêtus de vieux habits de velours jaunâtre déjà usés par plusieurs générations de propriétaires.

Le plus âgé avait une figure pâle et pensive, comme si sa jeune tête avait prématurément porté le poids de graves soucis. Quant à l'autre, sa face brune et ronde, aux grands yeux pétillants de malice sous des grappes de cheveux noirs, s'éclairait, à chaque instant, du beau sourire aux dents blanches, que tout le monde connaît, et que les petits musiciens ambulants émigrés dans nos rues, du fond de la péninsule, sont toujours prêts à donner pour un sou.

Il eut bientôt achevé ses lupins et faisant une balle du sac de papier gris qui lui avait servi d'assiette, il le lança gaiement en l'air:

« Voilà qui est fait! s'écria-t-il. J'avais besoin de déjeuner, je t'assure, pour faire passer la leçon de ce matin. Le vieux Pompéi radote décidément.

- Quoi! dit l'autre en tournant vers lui un regard attristé, est-ce ainsi que tu parles de notre professeur d'histoire? Est-ce toi, Tito, qui pourrais trouver à redire quand on nous parle de la grandeur de la patrie?
- Oh! je suis aussi bon patriote que toi, Ciro Casanova, répondit avec une emphase affectée le jeune Tito. Je voudrais seulement qu'on ne nous assourdît pas éternellement de la même chanson. Rome! Rome! toujours Rome! Les Romains! La

civilisation romaine! l'Empire romain! le génie romain... C'est assommant, à la fin. Eh! mon Dieu, on le sait que nous sommes à Rome et que nous foulons la poussière d'un grand peuple. Mais pour une raison ou pour une autre, il est fini ce grand peuple, et il y a beau temps. Il s'est laissé vaincre et absorber par les Barbares. N'en parlons plus tant!... Après tout, il n'était pas déjà si merveilleux, et ce qu'il avait de bon lui venait des Grecs. »

Ciro Casanova était si étonné de ce qu'il entendait, qu'il en oubliait ses lupins.

« Le professeur Pompéi n'est pas juste, poursuivit Tito. Il n'a que Rome en tête. Jamais il ne souffle mot de Florence. Comme si Florence n'était pas plus vraiment italienne que Rome, et si son histoire n'était pas cent fois plus glorieuse!...

— Tito! pas un mot de plus! s'écria Ciro, dont le visage avait pris une expression de colère presque farouche. Pas un mot de plus contre la Ville Éternelle, ou nous ne pourrions rester amis!...

— Calmons-nous, répliqua l'autre sans autrement s'émouvoir, et achève en paix de déjeuner. Personne n'estime plus que moi la Ville Éternelle. Mais tu me permettras bien, j'espère, de garder une préférence pour ma ville natale?

— Je te mépriserais si tu ne pensais pas ainsi, dit Ciro gravement.

— Allons! bon! du mépris maintenant! Comme tu prends les choses au tragique!... Mon cher Ciro, pourquoi ne veux-tu jamais rire? Nous ne sommes pas ici-bas pour pleurer, que diable!...

- Si je ne ris pas, c'est que je n'en ai pas sujet... Crois-tu que la vie soit gaie pour moi, fils d'un pauvre paysan que les fièvres dévorent les trois quarts de l'année et qui n'a au monde que le travail de ses bras?... Sais-tu bien qu'en quittant mon père, tous les matins, pour venir à pied chercher à Rome ces leçons du lycée que tu railles, j'ignore si je le retrouverai vivant le soir?... Saistu les luttes que j'ai à soutenir pour continuer mes études? luttes contre la pauvreté, contre les sarcasmes et le mauvais vouloir de mes proches, contre les réflexions désobligeantes, et trop naturelles, hélas! de ma mère elle-même?... Ah! mon pauvre Tito, si tu savais à quel prix j'achète tous les jours le droit de m'instruire, tu ne me reprocherais pas d'être triste. Tu t'étonnerais plutôt que je ne passe pas mon temps à pleurer.

— Bah! c'est une affaire d'humeur et tout dépend de la façon de prendre les choses! répliqua Tito plus ému pourtant qu'il ne voulait le paraître. Nous non plus, nous ne sommes pas riches à la maison; ma mère est blanchisseuse, mon père moueur en plâtre, ma sœur Paolina et moi nous allons poser dans les ateliers de peintres et de sculpteurs pour gagner notre vie et payer nos frais d'école. Nos métiers à tous sont si précaires que c'est à peine si nous arrivons à joindre les deux bouts,

comme on dit. Mais nous n'en sommes pas moins gais, je t'assure, et nous rions tant que nous pouvons. C'est autant de pris sur l'ennemi... A propos de rire, reprit Tito au bout d'un instant, je crois que je vais me mettre en retard, et que je ne ferai pas mal de m'en aller à la Villa Médicis.

- Pourquoi dis-tu : à propos de rire?
- Parce que nulle part on ne rit comme là. C'est l'École des beaux-arts de France, tu sais?... Une vingtaine de jeunes gens que Paris envoie pour quatre ans chez nous et qui n'engendrent pas la mélancolie, je t'en réponds!... Aussi j'aime bien poser pour eux, et aujourd'hui j'ai promis d'être à eux à midi... »

Tito interrompit son bavardage en voyant déboucher sur la place un étranger vêtu d'un costume gris, muni d'une lorgnette en sautoir et d'un livre en cartonnage rouge qu'il consultait à tout instant.

« Quel est ce vilain museau de touriste? dit-il en riant à belles dents. Vois donc, Ciro, comme il s'avance d'un air cauteleux. On dirait qu'il marche sur des œufs frais ou parmi des chausse-trapes!... La terre des Tarquins n'est peut-être pas assez bonne pour ses gros souliers!... Ce n'est pas un Anglais, il aurait un pantalon à carreaux... Et cette face huileuse, ces cheveux jaunes, ces lunettes!... Un Tedesco (Allemand), pour sûr!...

- Prends donc garde, dit Ciro, il va t'enten-

dre. Voudrais-tu, sans raison, offenser un étranger?

— L'offenser? Dieu m'en garde. Seulement rire tout à mon aise. »

Le touriste les abordait :

- « Mes chers enfants, dit-il en s'adressant à eux avec un fort accent tudesque et une affectation visible de bonhomie, pourriez-vous m'indiquer le chemin de la *Cloaca Maxima?*
- Quand je te le disais, murmura Tito à l'oreille de son camarade. J'avais flairé un *Tedesco...* Signor, reprit-il à haute voix, Votre Excellence ne pouvait mieux s'adresser. J'ai l'honneur d'être cicerone en chef de la Cloaca Maxima. S'il peut vous être agréable, je suis prêt à vous y conduire.
 - Je vous en serai très obligé, mon petit ami
- Espérons, dit Tito en aparté, que cette gratitude se manifestera par des preuves sonnantes. L'état de mes finances ne me permet pas de faire le cicerone gratis... Au revoir au lycée, caro Ciro! » ajouta-t-il à haute voix.

Et il montra le chemin à l'étranger, tandis que Ciro, tirant un livre de sa poche, se mettait tranquillement à étudier sa leçon.

- « Vous êtes bien jeune pour un cicerone, mon petit ami. Est-il possible que vous soyez déjà familier avec les monuments de Rome?
- Je puis dire sans me vanter que j'en connais assez bien tous les recoins, répliqua le petit Florentin. Et pour ce qui touche à la Cloaca Maxima.

j'ai de bonnes raisons de la connaître. C'est audessus même du grand égout que ma propre mère exerce la noble profession de blanchisseuse.

— Il n'y a pas de sot métier, prononça l'étranger d'un ton mielleux. J'estime, quant à moi, qu'un bon ouvrier est l'égal d'un prince. »

Le jeune cicerone précédait son client dans une allée humide et noire, qui débouchait sur une cour pavée en briques. Au fond de cette cour s'ouvrait, par une arcade tapissée de mousses et de plantes parasites, une sorte de grotte qu'on aurait pû croire, à première vue, creusée dans le roc, quoique ce fût, en réalité, une vaste chambre élevée par la main de l'homme. Mais les matériaux dont elle était bâtie avaient pris, dans la suite des siècles, une teinte verdâtre si uniforme et s'étaient si bien couverts de moisissures, de lichens et de toiles d'araignées qu'ils semblaient être d'un seul bloc.

Au moment où le touriste et son guide arrivèrent dans la cour, une voix fraîche sortait de la fausse grotte et chantait *Marinarella*, une mélodie populaire. La voix s'arrêta en entendant des pas.

L'étranger se tenait sur le seuil et regardait de son mieux, mais sans rien voir. L'absence de toute fenêtre, dans cette haute et vaste pièce, contribuait à compléter l'illusion d'une caverne. L'œil ne discernait d'abord, assez près de l'entrée, qu'une cuve posée sur un trépied, et devant laque lle Angela, la mère de Tito, était en train de couler sa lessive. Bientôt on arrivait à distinguer une longue table couverte de linge à repasser, et devant cette table une grande belle fille en costume de paysanne ou contadina, avec la grosse épingle d'argent piquée dans les cheveux, le collier de corail sur sa chemisette blanche et le jupon jaune à bande de velours.

Quoiqu'elle fût, pour le présent, prosaïquement occupée à repriser des bas, c'était Paolina, le modèle que les ateliers se disputaient et qui justifiait cette vogue par un profil de camée, par des attitudes naturellement sculpturales et par une douceur d'expression toute raphaélique.

Plus loin, au-dessous d'un courant d'eau qui sortait du mur par un tuyau de fer, on finissait par découvrir une auge en pierre dans laquelle un homme à grande barbe grise, les bras nus et le col découvert, savonnait avec ardeur son linge personnel.

Une manie de vieux soldat, gardée par Ercole Salviati, peut-être dans le but spécial d'enseigner la modestie à Angela sa femme. Il prétendait que personne n'avait jamais su lui blanchir une chemise, et persistait, malgré les protestations de sa moitié, à se livrer, une fois par semaine, à ce travail domestique.

Un filet d'eau savonneuse, ruisselant à ses pieds, allait se perdre au dehors en suivant une rigole creusée dans le sol à cet effet.

Des moules en terre, des armatures de fil de fer, des fragments de plâtre jetés dans tous les coins, indiquaient, d'ailleurs, la profession véritable de ce volontaire du blanchissage. Une soupente, vaguement suspendue dans les ténèbres, recélait sans doute les lits de la famille.

L'étranger mit plusieurs minutes à se rendre compte de ces détails. Quand il y fut enfin parvenu, ce fut pour dire avec le sourire onctueux qui semblait à demeure sur ses lèvres, en s'adressant à Angela:

« La Cloaca Maxima, Madame, est-ce que c'est ici?

— Tito va vous la montrer, signor, » répondit la brave femme.

Ercole Salviati n'avait même pas détourné la tête et savonnait toujours. Paolina suivait d'un regard curieux les mouvements de l'étranger qui maintenant traversait l'atelier sur les pas du petit Florentin.

Ils arrivèrent au mur du fond. Un grincement de verrous se fit entendre, une lourde porte roula sur ses gonds, et soudain une bouffée d'air humide vint frapper le visiteur en plein visage.

« Voilà le Cloaque, » dit Tito en passant le premier.

L'étranger se trouva sous une voûte noire, au bord d'un véritable ruisseau couvert qui coulait paresseusement dans une sorte de canal et d'où s'élevait une odeur fétide. A droite et à gauche, aux deux extrémités de l'aqueduc, on apercevait le jour découpé d'un côté en demi-cercle par une arcade régulière, de l'autre par une brèche sans figure définie.

« Voilà ce qui reste du grand égout collecteur construit par Tarquin l'Ancien, reprit Tito en parlant du nez comme un cicerone véritable. Ce monument vénérable, qui date de l'an 810 avant notre ère, est, avec les fondements du Capitole, le plus antique de la Ville Éternelle. Nous sommes ici au milieu même du collecteur. Là (il désignait sa gauche), c'est la gueule de sortie des eaux dans le Tibre. Ici (il montrait la brèche à sa droite), on suppose que se trouvait le point de branchement d'un égout secondaire. »

L'étranger eut un rire dédaigneux.

« On suppose! on suppose!... répéta-t-il. Toujours des suppositions!... Mais nous ne nous payons pas d'hypothèses, nous! »

Tirant de sa poche une boîte d'allumettes, il en enflamma successivement cinq ou six, et parut explorer avec attention les parois de l'égout. Il put ainsi reconnaître qu'elles étaient fermées par une voûte puissante composée de gros blocs de pierre assemblés sans ciment.

« Précisément ce que je pensais! reprit-il comme se parlant à lui-même. Une voûte étrusque et rien autre chose. Or, Niebuhr ayant démontré que Tarquin l'Ancien n'était pas Étrusque, comme on l'avait cru jusqu'à lui, il s'ensuit nécessairement qu'il n'a jamais construit cet égout, improprement désigné d'ailleurs sous le nom de Cloaca Maxima, car il est de proportions fort médiocres...»

Tito, que l'exclamation de l'étranger avait étonné et même offensé, car il se flattait de n'avoir émis qu'une opinion ratifiée par les plus graves autorités scientifiques, se permit alors de lui demander s'il ne croyait pas cette opinion fondée.

« Pas le moins du monde, déclara l'autre d'un ton péremptoire. Cet égout n'a jamais été celui des Tarquins, et je me charge de détruire cette fable ridicule... »

Sur quoi, son examen achevé, il revint sur ses pas.

Tito le suivit et referma la porte avec soin. Puis alluma une petite lampe de cuivre, et l'approchant d'un registre qu'il alla chercher dans un coin, il pria le visiteur de vouloir bien y inscrire son nom, selon l'usage. L'étranger prit la plume, mais s'arrêta au moment d'écrire:

Une signature venait de frapper son attention sur la page à demi remplie.

- « G. Randal!... Vous avez eu récemment la visite de M. Randal? demanda-t-il.
- Il n'y a pas huit jours, dit la mère de Tito en prenant la parole. Mon mari ni mon fils n'étaient là, et c'est moi qui ai eu le plaisir de lui montrer

notre voûte. Il est venu la voir avec sa charmante demoiselle.

- C'est un Français, n'est-ce pas?
- Ma foi, je ne sais pas, répondit la brave femme en se tournant vers son fils. Il parle joliment bien italien, toujours! ajouta-t-elle.
- C'est mon professeur au lycée, dit Tito. Et un fameux professeur encore!... En voilà un qui sait expliquer Horace et Virgile!
- -- Ah! c'est votre professeur! reprit l'étranger en ricanant. Et que pense-t-il de la Cloaca Maxima?
- Il ne me l'a jamais dit, mais je présume qu'il pense, avec le commandeur Rosa et tous les hommes compétents, que c'est le monument le plus incontestable de l'époque tarquinienne, répliqua Tito avec un plaisir évident.
- Eh bien, si tel est son avis, votre professeur n'est qu'un âne! » s'écria rageusement l'étranger en trempant sa plume dans l'encre.

Et il signa:

- « Le docteur Julius Bollmann, délégué de l'Institut épigraphique de Kænigsberg¹. »
- « Voilà qui est fait... C'est tout ce qu'il y a à voir? ajouta-t-il en se dirigeant vers la porte, sans manifester la moindre velléité de rémunérer les services de son petit cicerone.
 - Tout, répondit Tito Salviati, fort désap-

L'épigraphie est la science des inscriptions antiques.

pointé, en dépit de ses pressentiments... A moins, reprit-il avec un éclair de malice dans ses grands yeux noirs, — à moins que Votre Excellence ne veuille voir de plus près la brèche de l'égout qui est à découvert dans la cour.

— Voyons la brèche, » répondit M. Julius Bollmann sans défiance.

Tito le précéda dans la cour qu'ils avaient traversée en arrivant, lui fit contourner l'angle d'un mur et se mit à courir sur une sorte de trottoir en pente qui descendait vers le lit de l'égout, — à la hauteur de la brèche irrégulière précédemment aperque de l'autre bout de la voûte.

Or, c'était précisément sur ce chemin glissant que se déversait par un trou, au ras du sol, le filet d'eau savonneuse produit dans l'intérieur de l'atelier par les opérations d'Ercole Salviati. Tito connaissait cette circonstance et avait eu soin d'enjamber au passage le mince filet d'eau. Mais M. Julius Bollmann, aussi myope au physique qu'au moral, ne manqua pas d'y mettre en plein ses deux larges pieds.

Le résultat ne se fit pas attendre.

A peine avait-il relevé lesdits pieds et les avait-il reposés à terre, qu'il glissa sur ses talons, s'étala de tout son long dans l'eau savonneuse, et aussitôt entraîné sur la pente par les lois éternelles de la gravitation, commença de s'acheminer d'un mouvement uniformément accéléré vers le lit de l'égout.

A peine il eut le temps de pousser un cri, un appel désespéré, et pouf! il tomba, les pieds en avant, dans l'eau noire.

Par bonheur pour lui, le ruisseau n'avait guère qu'un mètre de profondeur. L'immersion dans ce liquide nauséabond était donc plus désagréable que périlleuse. Mais la terreur paralysait à tel point les facultés de l'infortuné M. Bollmann, qu'il avait tout l'air d'être en train de se noyer.

- « A l'aide!... au secours!... criait-il d'une voix étouffée en barbotant dans l'égout.
- Au secours!... papa!... maman!... criait de son côté Tito Salviati. Son Excellence est tombée dans le cloaque!... Le signor Tedesco se noie!...»

Et ces voix lamentables, répercutées par la voûte, prenaient un accent terrible dans la demiobscurité et l'horreur de cette ruine.

Ercole Salviati accourut le premier. Puis Angela et Paolina arrivèrent à la rescousse. Tito, s'accrochant adroitement à une grosse pierre en relief qui lui fournissait un point d'appui, avait déjà tendu à M. Bollmann une de ses jambes, que le noyé embrassait avec l'énergie du désespoir. Il n'y avait manifestement pas de danger pour lui, et avec le secours du bras vigoureux d'Ercole, il fut bientôt hors d'affaire.

Mais en quel état!... Les cheveux collés aux tempes, ruisselants, boueux, sans lunettes. Il était hideux.

« Mon Dieu! que je suis donc fâché de ce qui est arrivé, disait Tito, en ayant toutes les peines du monde à s'empêcher de rire. C'est ma faute, pourtant!... J'aurais dû signaler le ruisseau de savon à Votre Excellence!... Enfin, du courage, signor Tedesco! ce ne sera pas mortel!... Laissezmoi vous aider... Appuyez-vous bien sur moi... Là!... nous voici arrivés... Ah! par exemple, vous avez besoin d'une lessive en règle. Un vrai coup de fortune que ma mère soit blanchisseuse, savez-vous!... C'est maintenant que vous pouvez dire qu'il n'y a pas de sot métier... »

Et il s'empressait, il essuyait la face et les mains de M. Bollmann; il était plein d'attentions.

Le malheureux Allemand était vert de rage. Mais, après tout, il ne pouvait s'en prendre à personne de sa mésaventure. Après avoir achevé de gravir en silence le chemin qu'il avait tout à l'heure si rapidement parcouru, sur l'épine dorsale, il était tombé sur une chaise et s'abandonnait aux soins de la famille Salviati.

Ce ne fut pas une petite affaire de le rendre présentable. On y parvint pourtant. Paolina fit flamber une brassée de bois dans le foyer. Ercole prêta un pantalon et une veste. Tito se chargea de rapporter à l'hôtel de Son Excellence les vêtements qu'elle venait de quitter. Bref, en moins d'une demi-heure, le désastre fut réparé.

Cette fois, la dépense de savon et de temps

était un fait trop évident pour rester négligeable. M. Julius Bollmann se vit donc réduit à la douloureuse nécessité d'exhiber une pièce blanche.

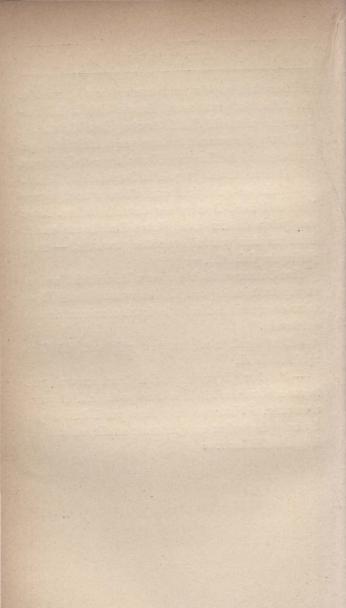
C'est apparemment tout ce que voulait Tito, qui riait derrière lui d'un rire démoniaque et silencieux en le reconduisant jusqu'à la Bocca della Verità.

« Voilà ce que c'est que d'être avare, signor Tedesco! disait-il entre ses dents blanches. Avec une pièce de dix sous, Votre Excellence aurait évité un bain qui lui en coûte quarante, — sans parler du plaisir!... »

Ciro Casanova était toujours là, assis à l'ombre et répétant ses leçons. Tito lui raconta toute l'histoire et réussit à dérider le front soucieux de son camarade.

« C'est égal, c'est un peu méchant, dit Ciro après avoir ri.

— Bah! répliqua le gamin. C'est encore une leçon à bon marché s'il sait en profiter... Et puis, mon cher, à Florence on n'aime pas à être dupe. Un aveugle de chez nous, comme on dit, vaut deux borgnes d'ailleurs. »



CHAPITRE II

LE LYCÉE MICHEL-ANGE, A ROME

Le lycée Michel-Ange a été récemment ouvert à Rome pour recevoir le trop-plein d'élèves du lycée Visconti, longtemps unique dans la Ville Éternelle. Ses vieilles murailles fraîchement recrépies s'élèvent sur la place San-Ignazio, à distance à peu près égale du Corso et du panthéon d'Agrippa.

Comme la plupart des gymnases et des lycées italiens, c'est simplement un ancien monastère approprié, grâce à quelques réparations peu coûteuses, à sa destination présente, et qui reproduit, dans ses traits généraux, le type habituel des couvents: une grande porte flanquée de la loge du concierge, une cour intérieure entourée d'arcades, des salles basses à fenêtres grillées, des salles hautes très claires et bien aérées.

Comme tous les autres établissements d'enseigne

ment secondaire du royaume d'Italie, le lycée Michel-Ange est un externat.

Les élèves y viennent seulement pour suivre les classes et résident, en dehors des heures réglementaires, soit dans leurs propres foyers, soit auprès d'une famille autorisée à recevoir des pensionnaires.

Ce système, imité de celui de l'Allemagne, présente pour les finances publiques des avantages éminents, puisqu'il concentre sur le matériel scientifique tout l'effort du budget. Ses avantages moraux ne sont pas moindres, car il laisse aux enfants toutes les douceurs de la vie familiale et permet à ceux qui viennent des campagnes de proportionner leurs frais de pension à l'état de leur bourse. Moins égalitaire en apparence que le régime français, il l'est peut-être davantage en réalité, puisqu'il n'interdit pas aussi rigoureusement au pauvre l'accès du banquet scolaire.

Aussi la physionomie des groupes qui se forment, à l'heure où les classes vont s'ouvrir, sur la place San-Ignazio, diffère-t-elle, à beaucoup d'égards, de ce qu'on peut voir, à la même heure, aux abords d'un lycée français.

Les types et les costumes semblent plus variés. Tous les élèves ne sont pas des citadins. Un grand nombre vient des provinces, et en a gardé la marque caractéristique. Aucun ne porte d'uniforme. Les uns appartiennent évidemment à des

familles riches ou aisées; les autres sont des fils d'artisan ou de petit marchand, — quoique ceux-là, pour la plupart, préfèrent suivre les cours des *Instituts techniques*, qui répondent à nos écoles professionnelles.

Enfin, tous les élèves du lycée Michel-Ange, sans exception, sont de grands garçons de quatorze à dix-huit ans, par la raison que dans un lycée italien il n'y a pas de *petits*.

Les « petits » suivent les classes d'un gymnase et ne peuveut être admis au lycée qu'après avoir passé l'examen et obtenu le certificat de *licence qumnasiale*.

La seule différence entre le gymnase et le lycée est d'ailleurs que l'un sert de petit collège et comprend cinq classes répondant à nos classes inférieures, tandis que l'autre sert de grand collège et ne comprend que trois classes répondant à notre seconde, à notre rhétorique et à notre philosophie. Le lycée sert ainsi de transition entre l'enseignement élémentaire et l'enseignement supérieur : c'est, par excellence, l'établissement d'enseignement secondaire.

Cette distinction entre le gymnase et le lycée constitue en réalité une véritable bifurcation des études, analogue à la nôtre. A la sortie du gymnase, en effet, les jeunes gens qui se destinent aux carrières industrielles prennent le chemin de l'école technique; ceux-là seuls qui ont en vue les profes-

sions dites libérales vont poursuivre leurs études au lycée. Et sans parler des bons effets généraux de cette séparation, il s'ensuit que les élèves ne s'incrustent pas dans la série des classes comme par une sorte de routine, mais sont bien réellement obligés, à l'entrée de l'adolescence, de faire un choix raisonné conforme à leurs aptitudes.

Le jour où Tito Salviati avait servi de cicerone au docteur Julius Bollmann et où il s'était ensuite rendu à la Villa Médicis pour y donner une séance de pose, il n'en arriva pas moins à l'heure réglementaire sur la place du lycée. Il avait appris ses leçons tout en courant, et fait ses devoirs avant de déjeuner en compagnie de l'ami Ciro.

Il le retrouva assis sur les marches de l'église, côte à côte avec deux ou trois autres élèves de la classe de seconde.

De tous côtés, des jeunes gens arrivaient, leurs livres sous le bras, et formaient des groupes animés. Les professeurs passaient rapidement, salués par tous, et s'enfonçaient aussitôt dans la grande porte béante. On avait vu successivement entrer M. Pompéi, professeur d'histoire, M. Stefani, professeur de philosophie, M. Santelli, professeur de mathématiques, M. Damei, professeur de physique et de chimie, M. da Campo Fregoso, professeur d'histoire naturelle. Et personne n'avait paru s'émouvoir beaucoup à leur aspect.

Mais; tout à coup, on vit tourner le coin de la

Via Pastina par un homme de cinquante ans environ, grand, mince, correctement boutonné dans une redingote noire, et qui s'avançait vers le lycée d'un pas aussi exactement mesuré que celui d'un officier instructeur.

Aussitôt, tous les groupes suspendirent leur causerie et, se dirigeant vers la porte, se disposèrent à entrer.

On savait que M. Randal, professeur de grec et de latin, était d'une ponctualité chronométrique, et que trois secondes après son apparition sur la place, l'horloge du lycée frapperait les deux coups sacramentels. Depuis un mois que M. Randal avait été appelé à occuper son poste au lycée Michel-Ange, pas une fois la concordance de ces phénomènes n'avait manqué. Tout le monde en subissait la contagion presque instinctivement.

Et, en effet, à peine M. Randal avait-il franchi le seuil, que l'heure sonna. Les élèves le franchirent à leur tour, et en deux minutes se furent répartis dans les trois classes qui s'ouvraient au rez-de-chaussée, sur la cour intérieure.

Tito Salviati et Ciro Casanova avaient précisément ce soir-là une leçon de M. Randal. La classe n'était guère que d'une quarantaine d'élèves, disséminés sur les bancs d'un petit amphithéâtre. Ces bancs étaient munis de dossiers et bordés de longues tables fort commodément inclinées pour qu'on pût prendre des notes. Un encrier était à la disposition de chaque élève. Des patères de fer avaient reçu les chapeaux et casquettes. Les murs blanchis à la chaux disparaissaient sous des cartes, des résumés synoptiques, des tableaux noirs, des modèles de géométrie.

M. Randal faisait face à ses élèves; assis sur une estrade, devant une table des plus simples. Sa physionomie, maintenant qu'on pouvait mieux l'observer sous le jour cru qui tombait d'une haute fenêtre, était de celles qui frappent à première vue et qu'on n'oublie plus. Comme son allure, elle avait quelque chose de militaire, mêlé à ce je ne sais quoi que communique à la face humaine l'habitude des hautes pensées et des fortes études. Elle était fine à la fois et énergique, loyale et rayonnante d'intelligence, austère et douce. Le front haut, le nez long, les yeux clairs, la moustache coupée en brosse, donnaient l'impression d'un officier à la façon de Paul-Louis Courier, - de ceux qui, tôt ou tard, quittent l'uniforme pour se donner sans réserve aux sciences, aux lettres ou aux arts.

Très sûrement, on le pressentait d'emblée, cet homme était supérieur à ses utiles mais modestes fonctions. Il n'avait garde pourtant de les dédaigner et les remplissait au contraire très scrupuleusement dans leurs détails les plus fastidieux.

« Nous commencerons par la récitation de la leçon d'Horace, dit-il quand tout le monde se fut assis. Monsieur Consalvi, veuillez la dire.» Un grand garçon de seize à dix-sept ans, au teint brun et à la mine efféminée, se leva en faisant un geste de dépit. C'était le fils du préfet de Rome. il était Napolitain de naissance, et vêtu avec une extrême recherche. Ses cheveux noirs, lustrés et pommadés, s'arrondissaient en boucles prétentieuses, il avait une bague au petit doigt, deux diamants à sa cravate et une chaîne de montre à chaque poche de sou gilet.

Mais son ramage ne répondait pas à son plumage. « Fortem ac tenacem... » commença-t-il.

Et il s'arrèta pour chercher vaguement s'il pouvait voir la suite sur le livre du voisin.

« Fortem ac tenacem propositi virum! » dit avec bonté M. Randal.

Le jeune Napolitain répéta le vers illustre, mais ne put aller plus loin.

- « Vous n'avez pas étudié votre leçon? demanda le professeur.
- Je vous demande pardon, Monsieur, répondit le jeune homme avec un sourire suave, mais je ne me la rappelle plus du tout.
- Il faudra donc l'apprendre avant de sortir, ce qui vous sera assurément facile puisque vous l'avez seulement oubliée, et la réciter au maître répétiteur, » dit M. Randal en marquant un zéro sur la liste ouverte devant lui.

Le Napolitain se rassit furieux. On aurait dit qu'un nuage de bile s'était répandu sur sa face. Ses yeux jetaient des flammes, ses mains se crispaient sur le bord de la table; l'homme du monde de tout à l'heure s'était subitement transformé en lazzarone, et mâchonnait des injures grossières entre ses lèvres contractées.

"Corpo di cane! (corps de chien). Francesaccio! (espèce de Français), » grommela-t-il à demi-voix.

M. Randal fut obligé de l'entendre.

« Monsieur Consalvi, veuillez quitter immédiatement la classe et vous rendre à la Direction, » dit-il froidement.

Le jeune homme se leva, rassembla ses livres en écumant de colère et sortit en battant les portes.

La leçon reprit paisiblement son cours et se termina sans incidents. Elle ressemblait de tout point à celle qu'un professeur français aurait pu faire dans une classe de seconde : exercices, devoirs, questions et développements analytiques, tout était identique.

A quatre heures, avant de sortir, M. Randal monta au cabinet du directeur et y retrouva l'élève Consalvi qui attendait le règlement de son compte, après avoir passé tout le temps de la classe dans une sorte d'antichambre.

Fort évidemment, le jeune Napolitain avait fait dans cet intervalle des réflexions salutaires. Il s'empressa, à la vue de M. Randal, de lui prodiguer les excuses les plus humbles, protestant qu'il était désespéré de s'être laissé emporter par la colère, que son respect égalait ses remords, qu'il était déjà bien assez puni par la honte de s'être montré un véritable goujat... Il ne tarissait plus en prières, se frappait la poitrine, semblait prêt à s'agenouiller, et, dans son ardeur de bassesse, allait jusqu'à prendre le pan de l'habit de son maître pour le porter à ses lèvres.

M. Randal aurait préféré un repentir plus mâle et moins démonstratif. Mais il savait qu'il fallait compter avec les habitudes méridionales et il avait trop de générosité pour frapper un vaincu. Aussi ne songeait-il qu'à se soustraire à cette scène un peu répugnante, et dit au jeune Napolitain:

« C'est bien. Je n'insiste pas. Mais ne péchez plus... »

Puis, saluant le directeur du lycée, M. Mignucci, qui était resté le témoin impassible de l'entrevue, il se retira.

Réprenant la Via Pastina, il se dirigea vers la Piazza Navone et monta tout droit chez lui, au troisième étage d'une maison d'assez belle apparence pour ce vieux quartier de la vieille Rome.

A peine le bruit de ses pas s'était-il fait entendre dans l'escalier de pierre, que la porte de l'appartement s'ouvrit toute grande, et une charmante jeune fille de dix-huit ans se jeta au cou du professeur.

« Cher père, je commençais à être inquiète.

Vous êtes en retard de dix minutes, vous toujours si exact! dit-elle en l'embrassant avec tendresse.

- Ma Clélia chérie, tu sais bien que je puis être retenu quelques instants après la classe, par des devoirs disciplinaires, répondit M. Randal en la baisant au front.
- Oui, et c'est même ce que je ne puis absolument pas pardonner à cet affreux lycée! reprit l'enfant. Penser que vous, père, vous le premier épigraphiste du siècle, vous dont la place serait à l'Institut de France, si vous n'étiez si terriblement modeste, vous avez à vous occuper des solécismes d'un tas de galopins!...
- Les solécismes ne seraient rien: ce sont les manières qui laissent parfois à désirer, » répliqua M. Randal en s'asseyant à son bureau, tandis que Clélia reprenait sa place devant son léger chevalet, établi près d'une fenêtre.

Elle était en train de peindre d'après nature, à l'aquarelle, un beau bouquet de chardons et de sorbier.

Depuis son enfance, et spécialement depuis la mort de sa mère, — une jeune Milanaise épousée vers 1863 par M. Randal, — Clélia n'avait pas cessé d'être ainsi la compagne inséparable de son père. Tout naturellement, et par le simple effet de ce contact de chaque jour, elle avait reçu une éducation de garçon, ou du moins une éducation comme il serait à désirer que les garçons en re-

cussent. Guidée par ce maître excellent et tendre, elle avait appris à fond, et presque en se jouant. le grec, le latin, l'histoire et les langues vivantes, ce qui ne veut pas dire qu'elle se crût obligée pour cela d'adopter des allures masculines, de porter des cheveux courts, d'assommer chacun de son savoir ou de dédaigner les soins du ménage. Elle y apportait, au contraire, les raffinements et l'art consommé d'un esprit qui a appris à aimer l'utile et le beau sous toutes ses formes. Son père disait parfois avec orgueil qu'il ne savait de quoi il devait plus la louer: de l'exactitude qu'elle mettait à traduire une page de Polybe ou de la perfection de ses potages.

La chambre de travail était spacieuse et haute, éclairée sur la Piazza Navone par trois grandes fenêtres. Un piano, des rayons chargés de livres, des plâtres d'après l'antique, des pots de faïence pleins de fleurs en faisaient tout l'ameublement.

Fidèle à ses habitudes de travail régulier, M. Randal avait repris sans retard la transcription d'un vieux manuscrit grec récemment découvert en Calabre et dont il avait obtenu communication. Ce n'était rien que le livre de comptes d'un orfèvre byzantin du IV^e siècle, et cependant ce simple témoignage exhumé de la poussière des siècles jetait sur l'histoire de l'art un jour absolument nouveau.

M. Randal travaillait depuis un quart d'heure

environ. Tout à coup il releva la tête avec un mouvement d'impatience.

« Allons, s'écria-t-il, il n'y a pas à se le dissimuler, ma vue baisse! Viens me prêter le secours de tes jeunes yeux, fillette... »

Clélia se leva avec empressement et vint se placer auprès de son père. Grande et mince comme lui, elle avait aussi son profil fin et régulier et des cheveux blonds auxquels le soleil d'Italie semblait avoir ajouté une teinte plus dorée : de sa mère, elle avait hérité des yeux bruns qui donnaient à sa physionomie un grand charme de douceur et de vivacité. Et ces yeux étaient aussi bons qu'ils étaient beaux, car, d'emblée, ils surent lire le mot barbare sur lequel était venue échouer toute la science de M. Randal.

« Vive la jeunesse!... Comme cela vaut mieux que les lunettes pour voir clair! dit le professeur en riant. Essaie donc, chérie, si tu peux poursuivre ta lecture, — je ne ferai qu'écrire sous ta dictée. »

Clélia se mit à déchiffrer le manuscrit avec une facilité singulière. Son père était ravi du résultat. Son travail avançait trois fois plus vite.

Les choses marchaient ainsi le mieux du monde, quand la porte s'ouvrit sans bruit, et une dame en cheveux blancs, coiffée d'un bandeau de mousseline et d'un mezzaro de soie noire, entra tout doucement.

« Ah! je vous y prends encore à fatiguer la

voix de ma *Cleliuccia!* dit-elle en italien, d'un ton affectueux qui démentait le reproche. On profite de ce que je fais ma sieste pour se mettre en contravention!...

- Oh! nonna (grand'mère), je vous en prie, ne nous grondez pas... Je ne suis pas fatiguée du tout, je vous assure... J'aime tant à lire pour papa!... s'écria Clélia en se retournant pour jeter ses bras autour du cou de l'excellente femme.
- Ta... ta... Je ne veux rien entendre. Je suis inflexible. Je suis la fée Rageuse! reprit en riant la signora Maddalena.
- La fée Rageuse!... Vous voulez dire la bonne fée, le bon génie de mon foyer! répliqua M. Randal en prenant à son tour la main de sa belle-mère. Chère Nonna, où en serions-nous sans vous, sans votre douce autorité, sans vos soins si tendres et si constants? N'est-ce pas vous qui avez deux fois sauvé la vie de Cleliuccia? Nous savons bien que tous vos conseils sont dictés par la plus exquise et la plus affectueuse sagesse... »

La signora Maddalena fut si émue de cet hommage filial, que les larmes remplirent subitement ses yeux.

« S'il est vrai que je sois pour quelque chose dans votre bonheur, vous m'en avez bien récompensée par avance, dit-elle. Où serais-je sans vous, mon cher Randal? Et que serais-je devenue à la mort de ma pauvre enfant, alors que je croyais toute joie en ce monde finie pour moi, si je n'avais trouvé en vous un fils si dévoué et si fidèle?... qui a exigé que je restasse auprès de lui?... qui s'est privé de sa patrie même pour adopter la mienne, de peur que je ne pusse m'accoutumer à des mœurs nouvelles?... Oh! je ne l'oublie pas, allez! A chaque minute de ma vieille vie, mon cœur vous chante des actions de grâces!... »

Et la bonne dame pleurait doucement sur l'épaule du professeur, que ces souvenirs évoqués remuaient aussi jusqu'au fond de l'âme.

L'entrée de la servante du logis vint brusquement couper court à ces épanchements. Elle apportait une lettre. C'était une femme d'une quarantaine d'années, à l'œil vif et à la tournure carrée, ayant son franc parler et voix délibérative dans les affaires de la famille, — la balia ou nourrice, véritable descendante de celle que Shakespeare semble avoir devinée pour Roméo et Juliette, et qui fleurit de nos jours comme au bon vieux temps, dans toute famille italienne, sans que rien semble avoir changé, en bien ou en mal, de sa silhouette.

« Une lettre, Monsieur, dit le personnage loquace en ouvrant la porte avec fracas. Un timbre français, je vois. Bonnes nouvelles du pays, j'espère?...

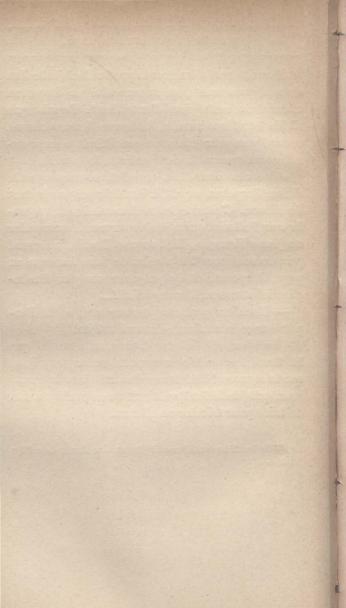
— C'est ce que je vous dirai tout à l'heure, Perpetua, » répondit M. Randal sans s'émouvoir. Il avait depuis longtemps perdu l'habitude des domestiques muets, et la curiosité de Perpetua n'avait du reste rien d'exorbitant. Depuis que Clélia était au monde, la brave femme n'avait respiré que pour elle et se considérait assez naturellement comme faisant partie de la famille.

« Bonnes nouvelles, en effet, comme vous le disiez, Perpetua, reprit M. Randal après un instant de silence. C'est une lettre d'un vieil ami, le professeur Pellerin, qui m'écrit pour me recommander un jeune Français, M. Jacques Baudouin, grand prix de sculpture¹. Il s'agira de faire honneur au pays, Perpetua, et de préparer vos plus fins tagliarini et vos meilleurs ravioli!...

- Monsieur peut compter sur moi, » dit Perpetua avec la confiance du vrai mérite.

Elle s'en alla à ses fourneaux, tandis que M. Randal et sa fille se remettaient au travail, et que la signora Maddalena, prenant place au grand jour, près de la fenêtre, tirait de sa poche un bas de laine pour tricoter en silence.

^{1.} Voir les Mémoires d'un collégien et Une Année de collège Paris.



CHAPITRE III

A LA VILLA MÉDICIS. — UNE RÉCEPTION OFFICIELLE

« Messieurs, je vous annonce pour jeudi l'arrivée de Jacques Baudouin! » dit en s'asseyant à la table commune de la Villa Médicis un des élèves peintres de l'Académie de France, M. Louis Andral.

Le déjeuner était servi dans ce réfectoire fameux dont le cintre, couvert de fresques précieuses par plusieurs générations de grands prix, présente le portrait des artistes qui ont passé par là, depuis le commencement du siècle, notamment d'Hector Berlioz, le col serré dans une haute cravate noire, d'Halévy, d'Ambroise Thomas, de Flandrin et tutti quanti.

Autour de la table une quinzaine de jeunes gens étaient en train d'expédier des beefsteaks avec l'appétit de leur âge.

La plupart des convives portaient de grandes barbes, des chevelures mérovingiennes et des va reuses de matelot. Deux ou trois, au contraire, affichaient une préférence marquée pour la correction d'allures et de costume qui sont aujourd'hui de mise dans les ateliers parisiens. Tous avaient l'air heureux et gai que le travail ne manque guère de donner.

« Tiens!... c'est vrai !... Baudouin est en retard!... Pourquoi Baudouin n'est-il pas arrivé plus tôt?... Qui diable a pu retenir si longtemps Baudouin?... demandèrent simultanément plusieurs voix.

— Il ne m'en dit rien, répliqua Louis Andral. Mais je crois qu'il s'est simplement attardé en route, à Florence ou ailleurs. Sa lettre est datée de Pise et il compte arriver par la ligne de Grosseto.

— Messieurs, dit avec une solennité affectée un gros garçon à la mine fleurie, grand prix de gravure de l'année précédente, puisque Baudouin arrive, buvons à la santé de Baudouin.

— Oh! parbleu, Vandamme ne demande qu'un prétexte pour boire, et, au besoin, il se passe de prétexte! s'écria en riant un musicien de maigreur

apocalyptique.

— Il pourrait en trouver de pire que l'arrivée de Jacques! reprit Louis Andral, car il n'y a pas au monde de plus brave cœur et de meilleur camarade. Sans compter qu'il est le plus fort de nous tous, mes enfants, et qu'il le montrera sous peu.

- Hum!... Est-il vraiment si fort que cela? demanda un architecte.
- Mon pauvre Jaurat, si tu veux un conseil d'ami, le voici : Quand tu auras une bâtisse à exécuter, demande la sculpture à Baudouin. Cela aidera peut-être le public à digérer tes moellons.
- Messieurs, les arguments personnels sont interdits. Deux francs d'amende à Jaurat et Andral! prononça le semainier.
- Le fait est que nous aurions mieux à faire que de discuter le talent de Baudouin, — ce serait de lui préparer une réception en règle, suggéra Vandamme.
- Bonne idée!... Fameux! Accepté!... Adopté!... cria-t-on de tous côtés.
- Une réception comme au bon temps, reprit le gros garçon en clignant de l'œil.
- Vandamme est l'homme de tous les poncifs et de tous les casques! protesta vainement Andral. Vandamme n'est pas moderne! Vandamme n'est qu'un vil pompier!
- Vandamme a raison!... Il est temps de renouer la tradition. Il faut faire « une entrée » à Baudouin! » cria toute la salle.

Andral comprit l'inutilité de la résistance et mit bas les armes.

« Soit, dit-il. Mais ce n'est pas pratique dans les formes anciennes, puisqu'il arrive en chemin de fer. C'était bon au temps où les lauréats de l'année voyageaient en berline et mettaient quinze jours à venir de la rue Gît-le-Cœur...

- On ira l'attendre à Maccarese.
- Mais il nous passera sous le nez en train express.
- Tu vas lui télégraphier sur l'heure, et nous avertirons également le chef de train.
- Le fait est que cela pourrait être drôle, confessa Andral, mordu à son tour par le démon de la mystification.
- Eh bien! c'est dit. Préparons tout. Toi, Vandamme, charge-toi de commander les calèches. Jaurat préparera la chambre à coucher. Dally ordonnera le dîner à la Pergola... Il faut que les choses soient faites dans les règles. »

L'après-midi et la journée du lendemain furent consacrées à réaliser ce programme. Il s'agissait de renouveler une de ces réceptions bouffonnes par lesquelles les anciens de la Villa Médicis saluaient jadis l'arrivée des nouveaux.

Le jeudi matin, trois calèches délabrées, attelées des rosses les plus hideuses qu'il fût possible de dénicher, emportaient toute la bande joyeuse au village de Maccarese, à une trentaine de kilomètres dans la campagne romaine.

Tito Salviati, présent la veille à un des conciliabules préparatoires, avait obtenu, comme faveur spéciale, d'être emmené à titre de groom pour rire. Vêtu de papier gris des pieds à la tête, il trônait gravement sur le siège de la première calèche.

A deux heures, le train était signalé, et Baudouin, prévenu par dépêche, mettait pied à terre en présence de ses camarades rangés au bord de la voie.

C'était un beau jeune homme de vingt-cinq ans, au torse d'athlète, à la physionomie élégante et noble, sous ses cheveux châtains, naturellement frisés comme ceux de Lucius Verus.

A peine descendu de wagon, il se vit salué par une acclamation sauvage, entouré de quinze gaillards plus ou moins barbus dont il ne connaissait pas un, sauf Louis Andral, le grand prix de peinture, et qui se ruaient sur lui en l'embrassant, le tutoyant et manifestant une émotion profonde.

«Mon pauvre Baudouin, te voilà donc!... Enfin, tu nous arrives!... Que je suis aise de te voir!... As-tu fait un bon voyage, cher petit?... Laisse-moi t'embrasser encore!... Eh quoi! tu ne reconnais pas ton vieux Vandamme?... etc., etc. »

Il y avait assurément de quoi être surpris et décontenancé. Jamais Baudouin n'avait entendu parler de la tradition, maintenant éteinte, que l'École de Rome était en train de faire revivre. Plus d'un à sa place aurait pris pour argent comptant ces expansions fraternelles. Mais sa finesse native lui fit immédiatement deviner une plaisanterie d'atelier, et, aussitôt, entrant dans l'affaire avec une bonne grâce parfaite, il se prépara à faire honneur à la traite qu'on tirait sur lui. Feignant donc d'être profondément touché de la démarche de ses camarades, il se mit à son tour à les embrasser frénétiquement l'un après l'autre, et les serrant sur sa poitrine jusqu'à leur faire perdre haleine.

Puis, quand tout le monde y fut passé, il se laissa conduire à l'auberge.

- « Nous sommes ici dans un des plus merveilleux paysages de l'Italie, dit gravement Vandamme en étendant le bras vers la plaine marécageuse qui bordait la route où l'on n'apercevait que des cailloux alternant avec de pauvres arbres pareils à des balais. A mon sens, c'est plus beau que Tivoli et le lac Majeur... Ah! tu peux te flatter de voir la campagne romaine sous un de ses aspects les plus grandioses!...
- Cette plaine est en effet d'une mélancolie qui va à l'âme, répondit le néophyt e d'un ton pénétré, ces pierres dénudées ont une majesté qui n'appartient qu'à elles. On sent véritablement qu'on approche de quelque chose de grand...
- Et quelle grâce, quelle noblesse native chez les enfants de cette terre bénie! s'écria Dally en montrant sur la porte de l'auberge une hôtesse dont la laideur et les haillons étaient tout un poème.
- C'est enchanteur... Jamais je n'avais rêvó rien de pareil, » soupira Baudouin.

On s'assit en cercle autour d'une table grais-

seuse. La vieille apporta des verres ignobles et qui semblaient n'avoir jamais été lavés.

« Comme le goût de ce peuple se révèle dans les moindres objets! s'écria le jeune sculpteur. Tout est charmant, jusqu'à la verrerie de campagne!... Et quels tons irisés, quelle joie pour les yeux dans ces couleurs changeantes!

— Esclave, sers-nous le falerne et le lacrymachristi, » ordonna Jaurat.

Tito Salviati exhiba des fiasques enveloppées de paille et bouchées, selon la règle, d'une goutte d'huile surmontée d'un tampon d'ouate.

« C'est le groom de l'École, un arrière-petitfils du Titien, dit Louis Andral qui s'amusait franchement de voir comme son ami prenait les choses. Veux-tu commencer par le falerne ou par le lacryma?

- A ton choix.
- Eh bien, ce sera donc le lacryma, le plus vieux des deux, reprit le jeune peintre en versant à Baudouin un rouge bord de vinaigre.
- Quelle différence avec nos pauvres vins de France! s'écria aussitôt celui-ci en faisant claquer sa langue. Il est impossible de rien goûter de plus exquis.
 - Encore un verre?
 - Non, merci, je craindrais d'abuser...
- Nous aurions pu dîner dans cette excellente hôtellerie, dit Vandamme qui avait décidément la

direction de l'affaire; mais nous avons préféré te taire connaître ce soir la Pergola, le premier restaurant de Rome et probablement du monde. Et puis nous avons pensé que tu serais bien aise d'entrer dans la Ville Éternelle au soleil couchant, comme il convient, et par la Porte du Peuple... Si tu veux, nous ferons atteler pour mettre pied à terre au moment voulu. »

Avant de monter en calèche, il fallut exalter la beauté des équipages et les formes des chevaux, présentés comme les descendants directs de ceux de Caligula; en route, se pâmer d'admiration sur la splendeur du paysage; en approchant de Rome, se déclarer envahi par une émotion grandissante. Toutes les masures qu'on découvrait de la route, étaient décorées de noms pompeux : c'étaient les Thermes de Titus, l'arc de triomphe de Varus, le viaduc d'Agrippa, le célèbre tombeau de Catilina avec l'apostrophe de Cicéron pour épitaphe. Les chemins de traverse se transformaient en voie Cassienne et voie Augustine; les moindres buttes en monts Aquilins, Lucréciens et Baladins.

En arrivant au faubourg, on descendit de voiture pour entrer à pied. Alors commença une promenade insensée à travers les plus hideuses ruelles du Trastevere et du Ghetto. On marchait à la file le long des maisons noires, au milieu des débris de choux et de navets, sous les émanations de friture rance qui sortaient des demeures sordides où vit la malheureuse population de ces quartiers. Et à tout instant c'étaient des rappels à l'admiration:

- « Voici le mur du Colisée!...
- Nous sommes sous le Capitole!...
- Voilà le dernier morceau de la roche Tarpéienne!...
- Messieurs, saluez le chef-d'œuvre de Michel-Ange!...»

Jacques Baudouin s'amusait franchement, parce que sans se prendre à ces facéties traditionnelles, il se représentait l'état d'esprit où elles avaient pu plonger parfois des natures naïves et crédules. Il se figurait un pauvré petit musicien de Paris, tout frais éclos du Conservatoire, débarquant à Rome après un voyage de quinze jours et en proie à l'ahurissement qu'un tel accueil, accompagné de renseignements aussi fantaisistes, pouvait développer en lui.

Une physionomie surtout lui plaisait parmi toutes ces faces joyeuses de « fumistes », c'était celle de Tito Salviati, qui se divertissait de tout son cœur. L'enfant avait vu du premier coup que le nouveau venu rendait à ses camarades la monnaie de leur pièce, et ce spectacle l'émoustillait au dernier point. D'un sourire échangé du coin de l'œil, le lauréat de Paris et le petit Florentin s'étaient compris. Et comme Baudouin, contre l'usage ordinaire des Français du Nord, parlait assez bien

l'italien, il ne manquait plus qu'une occasion pour que l'intelligence devînt plus complète.

L'occasion se présenta quand enfin, la nuit tombée, on se fut décidé, à bout de forces, après l'interminable promenade, à entrer à la Pergola, « le premier restaurant de Rome ». C'était, bien entendu, le plus horrible qu'on eût pu découvrir, un abominable tapis franc de Monte-Testaccio.

Là, comme il s'y attendait, Baudouin se vit offrir, sous les titres les plus sonores, les plus infâmes produits de la cuisine à l'huile. Il y goûta du bout des lèvres, prit un prétexte au milieu du festin pour sortir un instant, et avisant Tito qui flânait sur la porte, il lui demanda, de but en blanc, s'il était d'humeur à jouer un bon tour à ces Messieurs.

Tito ne se fit pas prier. En trois mots, le jeune sculpteur lui donna ses instructions, puis il rentra dans la salle.

Il supposait avec raison que le dernier acte devait se jouer à la Villa Médicis. Aussi prétexta-t-il d'une grande fatigue pour demander à y être conduit le plus tôt possible.

Les voitures attendaient à la porte. On y remonta pour se rendre à l'École par les quartiers les plus sombres et l'aborder par la cour des cuisines. Tout était à dessein plongé dans l'obscurité. Vandamme prit le néophyte par la main, et, suivi de toute la bande, le dirigea à tâtons, par

une série interminable de couloirs, jusqu'à une salle basse dont la porte était fermée.

« Je vais te présenter au directeur de l'Académie, lui dit-il en frappant discrètement, puis je te conduirai à ta chambre. »

Le prétendu directeur n'était autre que le portier, qui voulut bien accueillir le nouvel élève avec une noble condescendance.

Il ne resta plus alors qu'à initier le jeune sculpteur aux délices de l'appartement préparé pour lui par les soins de Jaurat. C'était un misérable galetas éclairé par une lucarne sans vitres, meublé d'un grabat, d'une chaise sans fond et d'un pot à l'eau tout ébréché.

« Te voilà chez toi, dit Vandamme en allumant un godet de suif posé à terre. C'est gentil, n'est-ce pas? Oh! il n'y a pas à se plaindre: le gouvernement fait bien les choses. »

Sur quoi les embrassades recommencèrent, puis tout le monde s'en alla en souhaitant une bonne nuit au voyageur.

Baudouin, resté seul, commença par s'assurer que les draps de son lit étaient pliés « en porte-feuille », comme il n'avait pas une minute fait à ses gracieux collègues l'injure d'en douter. Il prit le temps d'inventorier son galetas et de mettre en fuite quatre ou cinq énormes rats qui y avaient été lâchés. Puis, jugeant avec raison qu'il passerait une nuit beaucoup plus confortable dans sa

véritable chambre, il prit le godet de suif et s'engagea dans l'escalier.

Il ne lui fallut pas beaucoup de peine pour trouver le vestibule d'honneur et arriver dans le jardin.

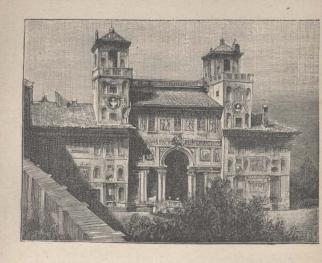
La lune venait de se lever. Il put donc profiter par avance de la surprise que ses camarades lui réservaient pour le lendemain.

Au milieu des marbres et des balustres, la Villa Médicis dressait dans la nuit sa blanche façade toute fouillée en bas-reliefs antiques. Au loin s'allongeait la ligne onduleuse des monts Sabins. Rome s'endormait au pied des vastes terrasses, et dans les profondeurs du parc, au fond des allées sombres, parmi les dieux et les muses de la Grèce, les vitres des ateliers étincelaient dans la verdure. Des chambres, tout ouvertes sur la nuit, descendaient des chansons et des rires mêlés aux accords plus lointains d'un piano qui avait peut-être été celui de Gounod.

Un coup de sifflet, qui éclata près du portique, rappela Baudouin à lui-même.

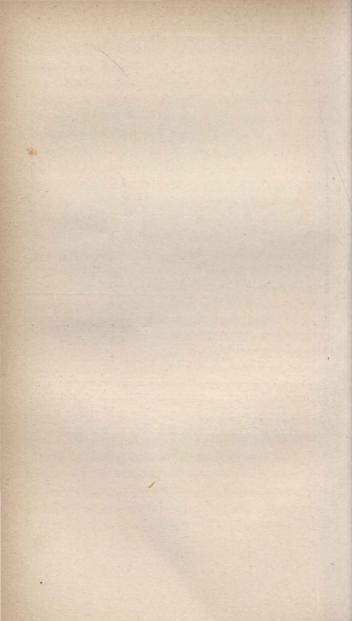
C'était le signal convenu avec Tito. Il revenait, et avec lui, selon les ordres qu'il avait reçus, le meilleur souper du premier café de Rome : des pâtés froids, des gâteaux, des glaces et des bouteilles coiffées d'argent.

Tout cela fut dressé sans bruit dans le réfectoire, tandis que Tito, de plus en plus enchanté



de son complice, allait convoquer tout le monde dans les chambres pour cet épilogue inattendu d'une journée si bien remplie.

Si l'on but à la santé de Baudouin et si sa réputation de bon camarade se trouva établie, c'est ce qu'on peut croire. Sans compter qu'il eut sa vraie chambre et dormit fort bien dans un excellent lit.



CHAPITRE IV

LA FAMILLE RANDAL. — A LA BIBLIOTHEQUE PALATINE

Jacques Baudouin avait marché d'enchantements en enchantements, depuis que la vraie Rome lui était révélée. Les marbres du Capitole et du Vatican, les fresques de Raphaël et de Michel-Ange, les ruines grandioses qu'il connaissait déjà par les eaux-fortes de Piranèse, le climat, la Villa Médicis, la gaieté cordiale de ses camarades, tout le charmait.

Et pourtant ce qui lui plaisait plus encore, était un coin tout français, un coin de la Piazza Navone, la maison de M. Randal.

Quelques jours après son arrivée, il écrivait à un de ses anciens maîtres et amis les plus chers, M. Pellerin, professeur de rhétorique au lycée Montaigne, et il lui racontait ses premières impressions. Il lui disait la mystification qu'on avait tentée sur lui, et ses joies d'artiste en visitant

Rome; mais surtout il le remerciait de l'avoir présenté à M. Randal.

« Je n'ai jamais rien vu d'aimable comme cet intérieur studieux et gai, raffiné tout ensemble et familier, lui disait-il. Grâce à votre lettre, mon cher et excellent maître, j'y ai été accueilli dès le premier jour comme un ami. M. Randal a bien voulu m'inviter à dîner, et m'ouvrir sur tous ces sujets qui m'intéressent tant, les trésors de sa conversation et de sa bibliothèque. Véritablement, chez lui, je me sens déjà presque en famille. Je ne sais qui j'aime le mieux de cet homme si savant et si simple, de sa fille, M11e Clélia, ou de « Nonna », comme ils appellent la grand'mère. Mais je crois bien que c'est Nonna. Imaginez, mon cher ami, une femme à la physionomic calme et douce, sous une profusion de cheveux blancs; de taille moyenne, mais que les belles proportions de sa personne et l'harmonie naturelle de ses mouvements font paraître grande. La majesté même. Un profil d'une régularité admirable avec des yeux noirs qui ont beaucoup pleuré, et le sourire le plus maternel, le plus séduisant qu'on puisse voir. Nonna a perdu depuis quinze ans sa fille unique, Mme Randal, et je suis sûr qu'elle a au cœur le deuil de cette perte aussi vivant que le premier jour. Mais sa fonction ici-bas est de se dévouer pour son gendre et pour sa petite-fille, de rendre heureux ceux qui l'entourent. M11e Clélia semble plus froide;

c'est peut-être par une réserve assez naturelle avec un étranger. J'ai pu voir qu'il y a intimité complète entre elle et son père, à qui elle sert de secrétaire. Elle s'occupe de sculpture et m'a montré un buste de M. Randal qu'elle vient de modeler et qui est, ma foi, fort bien venu. Je meurs d'envie de lui demander à faire le sien, sans oser l'avouer. Mais sûrement un jour ou l'autre je me risquerai quand je connaîtrai mieux ces braves gens. »

Quelques jours plus tard, le jeune sculpteur, en se présentant chez les Randal, trouva le professeur en train de lire dans la *Voce Romana* un grand article sur la Cloaca Maxima. L'auteur anonyme de cette étude, hérissée de citations et de mots rébarbatifs, prétendait établir que l'égout n'était pas du tout celui des Tarquins, — en admettant que les Tarquins eussent jamais construit un égout; et qu'il fallait y voir un simple aqueduc de dégorgement du palais des Césars, situé, comme on sait, non loin de la Bocca della Verità.

M. Randal, en spécialiste qu'il était, avait peine à réprimer l'indignation que lui causait cette prose, d'ailleurs lourde et assommante.

« On ne sait vraiment s'il faut rire ou se fâcher de pareilles inepties, disait-il. Jamais un étalage aussi pompeux d'érudition ne s'est appuyé sur un manque aussi complet de logique et de bonne foi. C'est à se demander si l'auteur a voulu se moquer du public. Mais l'épaisseur même des arguments prévient une telle pensée. Ou le malheureux croit véritablement avoir fait une découverte; ou bien il est parvenu à se fourrer si avant son système en tête après être parti de prémisses erronées, que le mal est radicalement incurable.

- Semble-t-il au moins compétent sur la matière? demanda Baudouin.
- Eh oui! c'est bien là le pis; il est d'une compétence épouvantable. Tout ce qui a été écrit sur les Tarquins et sur la Cloaca, il le sait et le répète. Seulement il a un talent particulier pour ne pas l'entendre ou pour l'entendre à rebours...
- «... Ou je me trompe fort, ou ce doit être un Allemand qui nous a fait ce beau chef-d'œuvre, reprit M. Randal après avoir jeté un dernier coup d'œil sur le journal. J'y trouve une saveur toute germanique; le tour de phrase pénible et obscur, le verbe soigneusement écarté de sa place naturelle, lés citations tirées par les cheveux, et pardessus tout, le ton d'épaisse plaisanterie, si ce n'est pas là du haut allemand, je ne m'y connais pas!... »

On laissa bientôt ce sujet pour causer de l'organisation scolaire en Italie. Baudouin approuvait fort le système de l'externat appliqué à tous les établissements d'instruction.

« Je sais bien que ce n'est pas toujours pratique dans l'état actuel des constructions universi-

taires, disait-il. Beaucoup d'élèves des campagnes se trouveraient trop loin du lycée départemental, si l'on prétendait établir ce nouveau régime en France, du jour au lendemain. Je ne puis l'ignorer, moi qui suis fils de paysans et qui n'aurais jamais pu faire mes études si je n'avais bénéficié d'une bourse de l'État. Mais il me semble que des lycées d'externes, assez nombreux sur toute la surface du territoire pour qu'ils deviennent accessibles à presque tout le monde, sont le véritable but à se proposer. Cela n'a rien d'utopique si l'on songe que cinq lycées d'externes sont bien moins chers à construire et à entretenir qu'un seul internat. Quant aux enfants véritablement trop éloignés du centre scolaire pour pouvoir y venir chaque jour, il resterait la ressource de les mettre en pension chez de braves gens, à proximité du lycée, soit aux frais des familles, soit avec l'aide de l'État.

— Je suis tout à fait de votre avis, répondait M. Randal, et je puis même vous citer un de mes élèves qui fait tous les jours une heure de route pour venir au lycée. Avec les chemins de fer et un système d'abonnements pour les élèves des campagnes, on arrivera nécessairement à avoir un résultat à la portée de presque toutes les familles. Mais cela veut du temps et de la patience. Paris, comme on dit, ne s'est pas bâti en un jour. Il faut espérer que nos petits-enfants seront mieux

instruits, plus heureux, plus sagement laissés aux salutaires influences du foyer, que nous et nos fils.

- En somme, vous êtes d'avis que le système italien a du bon?
- Assurément, et il y a là des choses à imiter, même pour la France. Par exemple, la séparation absolue des classes élémentaires et des classes supérieures en petit et grand collège, sous le nom de gymnase et de lycée. Celle de l'instruction classique et de l'instruction professionnelle n'est pas moins bonne. L'absurdité de faire rimer en latin, malgré Minerve, et jusqu'à dix-huit ou vingt ans, des gaillards qui n'ont aucun goût pour cet exercice, - qui feraient peut-être d'excellents mécaniciens ou des agriculteurs de premier ordre, cette absurdité ne peut manquer d'éclater bientôt à tous les yeux. J'approuve beaucoup aussi l'examen de passage entre le gymnase et le lycée. Tout cela est judicieux et sage. Ce qui n'est pas moderne dans l'enseignement secondaire en Italie, ce qui est même absolument barbare, c'est la suppression des langues vivantes.
- Quoi! on n'enseigne au lycée ni le français, ni l'anglais, ni l'allemand?
- En aucune façon. L'allemand est exigé, à la vérité, pour les écoles militaires. Mais les candidats ont à l'apprendre par leurs propres ressources, avec des leçons particulières ou autrement.

- Et y a-t-il en Italie un examen analogue à notre baccalauréat?
- Assurément. C'est l'examen de sortie du lycée, qui prend le nom de licence lycéale. Il faut l'avoir passé, comme chez nous, pour prétendre aux diplômes universitaires et devenir médecin, avocat, professeur. De même la licence gymnasiale, ou certificat d'études élémentaires, est indispensable pour concourir à certains emplois publics.
- Bref, le système italien est une imitation du système français et participe en même temps du système allemand?
- Précisément. Il nous a emprunté nos procédés d'enseignement, la division des classes et jusqu'au nom du lycée. A l'Allemagne il a pris le nom de gymnase, la *realschule*, qui est devenue l'École technique, et le principe de l'externat.
- Il nous emprunte aussi des professeurs, puisque les élèves du lycée Michel-Ange ont l'honneur de vous avoir pour maître? reprit Baudouin en souriant.
- Oh! ceci est le résultat d'un concours de circonstances tout spécial, répliqua M. Randal. Je me suis marié en Italie, j'y ai entrepris des études qui sont la passion et l'intérêt de ma vie intellectuelle. Et, peu à peu, je me suis accoutumé à y rester. Mais je demeure Français, Français de cœur et de nationalité, n'en doutez pas! ajouta le

professeur avec force. Il a fallu même un motif plus puissant encore que les convenances de mes études personnelles, — le désir de ne pas transplanter notre chère Nonna dans un pays où tout lui serait nouveau, la langue comme les mœurs, — pour que je me sois décidé à me fixer en Italie. C'est en France, à Paris, que sont mes plus chers amis; et je vais les voir tous les ans pendant les vacances... »

Baudouin se levait pour prendre congé.

« Un instant; je sors avec vous, dit M. Randal. Je n'ai pas de classe ce soir, et je vais passer mon après-midi à la Bibliothèque Palatine. Si vous allez de ce côté, nous ferons route ensemble.

- Vous ne voulez pas de moi, père? demanda Clélia.
- Non, ma chérie, je préfère que tu ailles faire un tour sur le Pincio avec ta grand'mère. Mais ne manque pas de redescendre avant le coucher du soleil. Tu sais comme la fraîcheur du soir vient tout à coup et comme elle est dangereuse à Rome.»

Le professeur et le jeune artiste sortirent ensemble et profitèrent de ce qu'ils passaient près du Capitole pour faire un tour dans le Musée. Puis ils se quittèrent, Baudouin pour rentrer à son atelier, M. Randal pour monter à la Bibliothèque.

Il y était depuis une heure environ, en train d'étudier un manuscrit du xu° siècle, précieux

exemplaire des Annales de Tacite où il y avait déjà relevé plusieurs passages inédits, quand un personnage à lunettes, qui n'était autre que le docteur Julius Bollmann, se présenta. S'adressant au bibliothécaire, le très courtois et très lettré M. Grimaldi, il lui demanda précisément communication de ce manuscrit, une des richesses notables du lieu.

« Impossible, à mon vif regret, lui dit M. Grimaldi, l'ouvrage est présentement en main.

— Ah!... Et qui donc s'en sert, si je ne suis pas trop curieux, demanda M. Bollmann d'un air qui semblait dire : Qui diable ici est en état d'y comprendre un mot?

— C'est M. Randal, l'éminent épigraphiste, répondit le bibliothécaire en désignant du coin de l'œil le savant français qui travaillait en silence à une table écartée, le front penché sur le manuscrit.

— Ah!... M. Randal!... fit l'Allemand avec un regard de côté. Et pensez-vous que M. Randal le garde longtemps?

— C'est probable. Il vient tous les jours pour cet objet. Nous lui avions même proposé d'emporter le manuscrit chez lui. Mais il préfère le consulter ici, à cause de sa valeur vénale qui est considérable. Vous savez qu'il est estimé deux cent mille francs. « On n'aurait qu'à me le voler, » nous a dit M. Randal. Nous nous sommes inclinés

devant ce scrupule. Mais naturellement les convenances exigent que le manuscrit reste à la disposition exclusive du savant homme, aussi longtemps qu'il le jugera nécessaire.

- Fort bien. Alors je vois qu'il faut renoncer à le consulter?
- Il y aurait un moyen de tout arranger, reprit le bibliothécaire, ce serait que vous voulussiez bien venir aux heures où M. Randal est empêché, par exemple pendant ses classes au lycée.
- Oh!... Monsieur, je préfère attendre que le manuscrit soit libre, dit M. Bollmann. Aujourd'hui, voulez-vous, s'il vous plaît, me faire donner votre fameux exemplaire des *Pandectes?*
 - Le manuscrit Justinien?
 - Oui, Monsieur.
- Ce sera volontiers. Mais vous n'ignorez pas à quelle formalité est soumise cette communication?
 - Quelle formalité?
- Nous ne pouvons donner le manuscrit en lecture que dans sa boîte même, où il est attaché par une chaîne d'acier, et un employé reste auprès du lecteur pendant toute la durée de la communication.
- Soit, Monsieur, je n'ai rien à dire puisque c'est une règle générale; mais il est singulier qu'elle ne soit pas appliquée également aux Annales, » dit M. Bollmann en s'installant à la table centrale.

Tandis qu'on allait chercher le précieux volume à la« réserve », il considérait avec une âpre curiosité, et aussi avec une malveillance évidente, M. Randal qui travaillait non loin de lui.

« Ah! c'est toi qui m'empêches d'avoir mon manuscrit, semblait dire son regard, avec une mauvaise humeur que les bibliophiles seuls comprendront. Chien de Français, va!... Que la peste t'étouffe!...»

M. Randal, qui ne pouvait se douter de ce vœu charitable, n'en perdait ni une virgule ni une capitale, et poursuivait paisiblement sa transcription.

Cependant l'employé arriva avec la boîte de chêne où se trouvaient les *Pandectes*, et M. Bollmann se mit à les feuilleter en prenant des notes.

Le temps passe vite dans ces occupations absorbantes. Quatre heures sonnèrent bientôt.

« Messieurs, on va fermer! » cria une voix retentissante.

M. Randal leva la tête et adressa une requête muette au bibliothécaire qui décrochait déjà son chapeau.

« Oui, monsieur Randal, prenez votre temps, répliqua aussitôt M. Grimaldi avec bonhomie, M. Damei que voici recevra le volume à ma place. »

Et il s'en alla.

M. Damei était précisément l'employé chargé

de se tenir auprès de M. Bollmann. Celui-ci se crut donc autorisé à prolonger la séance de quelques minutes. Il attendit que M. Randal fût parti après avoir rendu son manucrit.

Il vit que l'employé le plaçait assez négligemment sur une tablette à sa portée, pour l'y reprendre le lendemain.

Pourquoi remarqua-t-il ce fait sans y attacher peut-être sur le moment aucune importance? Probablement parce que M. Damei fit de même pour la boîte aux *Pandectes*, quand elle lui fut remise. Et le contraste de la précaution publique avec l'insouciance réelle était en effet assez frappant. Il est clair que M. Damei aurait dû reporter à la « réserve » des manuscrits aussi précieux et qu'on mettait autant d'ostentation à surveiller. Mais il avait hâte de s'en aller. C'est assez l'usage de tous les employés.

Toujours est-il que cette séance à la Bibliothèque Palatine devait être féconde en conséquences imprévues.

CHAPITRE V

UNE POLÉMIQUE HISTORIQUE. — LE CABINET DE CIRO.

Et d'abord M. Randal, informé le lendemain par M. Grimaldi de la visite du docteur Bollmann qui avait demandé le manuscrit des Annales, apprit du même coup que le savant allemand était l'auteur de l'article publié par la Voce Romana sur la Cloaca Maxima.

Comme tous ses compatriotes, M. Grimaldi en était parfaitement révolté.

- « Comprend-on un pareil aplomb? disait-il. Venir contester une origine aussi certaine que cellelà, quand tous les documents, toutes les preuves historiques et physiques concourent à l'établir? Il faut que cet homme soit fou et surtout que Furbone, le rédacteur en chef de la *Voce Romana*, ait perdu la tête pour faire place dans ses colonnes à de pareilles divagations.
 - Furbone a pour cela des raisons péremptoi-

res, » dit en souriant M. Damei, le jeune employé de la bibliothèque qui se trouvait en tiers dans la conversation.

L'heure était matinale, et pas un lecteur, sauf M. Randal, n'était encore arrivé.

- « Et quelles raisons, je vous prie? demanda M. Grimaldi.
- De celles que Beaumarchais appelle des arguments irrésistibles, reprit M. Damei.
 - Quoi! vraiment, vous croyez que Furbone...
- J'en suis sûr, hélas! J'ai été, comme vous le savez, correcteur de son journal, qui m'a occupé tous les soirs pendant deux mois, sans me payer un sou de mes appointements. Furbone était à bout de ressources. La Voce se vend fort mal. Imprimeur, marchand de papier, tout le monde avait un compte en souffrance. On se demandait chaque soir si le journal pourrait paraître le lendemain, quand, tout à coup, miracle! les comptes et les employés sont payés, Furbone apparaît avec des habits neufs et une bague en diamants. Le Pactole semble rouler dans les bureaux de la Voce... Le mot de l'énigme n'a pas été long à deviner. Le gouvernement allemand venait de faire acheter le journal par un agent secret, pour soutenir sa politique en Italie. Depuis ce jour, ce n'est qu'un cantique perpétuel à la louange de la Prusse. Il suffit qu'un article émane d'un Allemand pour que Furbone ne puisse même pas le refuser. A plus forte

raison si cet Allemand est M. Julius Bollmann. Car je me trompe fort, ou il a été l'agent même de cette métamorphose. Elle remonte en tout cas au moment précis où ce serpent à lunettes a commencé de se montrer à la rédaction.

- Mais c'est ignoble! s'écria M. Grimaldi.
- Si parfaitement ignoble, reprit M. Damei, que deux ouvriers compositeurs et moi nous n'avons pas voulu manger de ce pain-là. Nous avons secoué la poussière de nos souliers sur le paillasson du signor Furbone et quitté la Voce.
- Et vous avez bien fait, mon cher ami! s'écria à son tour M. Randal en serrant cordialement la main du jeune employé. Car s'il y a une chose infâme entre toutes, c'est la scélératesse d'un écrivain qui vend sa plume à l'étranger pour traiter des affaires de sa patrie. »

Après avoir ainsi exhalé les révoltes de sa conscience d'honnête homme, M. Randal reçut le manuscrit des mains de M. Damei et se mit au travail.

Mais ce qu'il venait d'apprendre occupait sa pensée, l'empêchait de se fixer sur le texte de Tacite.

« Ah! le gredin qui écrit sur la Cloaca Maxima est Allemand, comme je m'en doutais! se disait-il. Ah! cela veut se permettre de rompre en visière à l'opinion de tous les maîtres!... Attends, mon garçon, je vais te répondre, moi Randal, je m'en charge!... »

Et sans plus tarder, trempant sa plume dans l'encre, il fit à l'article de la Voce, sur le manuscrit même de Tacite, une réplique qui semblait inspirée de la verdeur et de la puissance du grand historien. Soit que l'indignation patriotique dont sa poitrine était gonflée l'eût mis en verve, soit qu'il eût le sujet particulièrement à cœur, le morceau était enlevé, écrit de main de maître, un véritable chef-d'œuvre d'érudition, de logique et d'ironie légère.

M. Randal ne le laissa pas refroidir, comme on dit. En quittant la bibliothèque, il le porta tout chaud au journal l'*Italia*, qui se fit un plaisir de l'insérer.

Le lendemain matin, Rome le savoura avec délices. L'article était signé et l'opinion publique ne pouvait s'égarer sur l'auteur de cette page exquise. Tout le monde lui savait gré d'avoir rétabli l'état civil du plus ancien monument de la Ville Éternelle. Ce simple bout de polémique fit plus en vingt-quatre heures pour la popularité du professeur, que n'avaient fait vingt-quatre ans de travaux de premier ordre. Il est vrai que l'article n'était que la résultante et comme la fleur de ces travaux.

Quant à M. Julius Bollmann, il put s'apercevoir à ses dépens que tout n'est pas rose dans le métier d'innovateur. Sa fameuse découverte allait directement contre le but qu'il poursuivait à Rome, si ce but était d'y faire des amis et des partisans à l'Allemagne. Car, à dater de ce jour, il ne rencontra de tous côtés que froideur et hostilité.

Il n'aurait dû en accuser que lui-même, sa maladresse et sa sotte prétention d'omniscience. C'est M. Randal qu'il en accusa. La haine instinctive qu'il portait au savant français prit en peu de jours les caractères d'une véritable monomanie. Elle l'occupait nuit et jour, le suivait à table, l'accompagnait au lit. Il prit l'habitude de porter sur lui la réplique de l'*Italia* pour la relire à tout instant. Et à chaque nouvelle lecture, il y découvrait quelque motif nouveau de détester M. Randal.

Les barbes légères de l'ironie française se transformaient pour lui en autant de dards empoisonnés sur lesquels il se roulait avec un emportement sauvage, en poussant des cris de haine et de vengeance.

Il ne se calmait un peu qu'en se rendant à la Via Condotti, dans une espèce de brasserie où l'on débitait de la bière, et en noyant son désespoir au fond d'un nombre incalculable de chopes.

Nous le laisserons à cette occupation éminemment nationale pour suivre, par une belle journée d'automne, le jeune Tito Salviati dans ses ébats dominicaux.

En compagnie de deux de ses camarades ordinaires, Cesare Donati et Fabio Gianettini, il avait passé la matinée à flâner dans les musées, au Forum, au Colisée et vers les Thermes de Caracalla.

Le hasard de ce vagabondage semi-artistique les amena, à une heure après-midi, aux environs de l'arc de Drusus, près de la porte San-Sebastiano, c'est-à-dire au point même où commence la Voie Appienne, dans la direction d'Albano. C'est un des coins de Rome que les touristes ne manquent guère de visiter, attirés par le nom illustre de cette route antique et par le désir de voir les restes des monuments funéraires qui la bordaient jadis. On sait qu'au temps d'Auguste il était de mode d'avoir là son *Columbarium*, c'est-à-dire sa sépulture de famille à plusieurs étages de niches pour recevoir les cendres recueillies au bûcher.

Peut-être Tito Salviati espérait-il y rencontrer quelque étranger et lui servir de cicerone, dans le but spécial d'ajouter une poignée de pinocchi, ou amandes de pommes de pin, au maigre dîner qu'il prévoyait. Si tel était son espoir, il fut complètement déçu. Pas le moindre étranger ne se montrait à l'horizon. Et par delà l'Arc de Drusus, la Voie Appienne s'allongeait déserte entre de vieux murs de ferme et des plaines pelées.

« Si nous allions voir Ciro Casanova chez lui! proposa tout à coup le petit Florentin.

— Est-ce que c'est loin? demanda Cesare, un petit bout d'homme à la mine éveillée qui considérait Tito comme un personnage, par la raison que Tito suivait les cours du lycée, tandis que lui, Cesare Donati, en était encore aux classes du gymnase.

- Une heure de marche au plus, à deux pas du tombeau de Cecilia Metella, répondit l'autre.
- Et que ferons-nous là? demanda Fabio, un garçon de quinze ans environ, qui devait avoir l'esprit pratique, en sa qualité d'élève d'une école technique.
- Ce que nous ferons?... D'abord nous verrons Ciro et nous l'empêcherons de se tuer de travail comme il fait tous les dimanches. Puis nous monterons sur l'âne de son père, ou bien nous irons trouver son frère aux champs, où il garde les chèvres, et nous nous ferons donner du lait et de la polenta.»

Ce programme ayant rallié tous les suffrages, les trois compères se mirent en route.

Tito les avait bien renseignés. En moins d'une heure ils arrivèrent à leur but. C'était une espèce de métairie assez misérable, adossée au flanc d'une butte inculte, sur la droite de la Voie Appienne.

Presque en face, sur la côte opposée de la route et à cinq ou six cents mètres de distance, se dressait la vaste tour ronde de Cecilia Metella, revêtue du travertin, couronnée de sa frise sculptée et des créneaux à queue d'aronde (c'est-à-dire gibelins) que les comtes Gaetani y ont ajoutés au moyen âge.

Malheureusement, la métairie était absolument déserte. Personne au logis, extérieurement fermé à clef. Personne à l'étable. Impossible de savoir de quel côté le frère de Ciro gardait ses chèvres. Le programme des plaisirs promis par Tito tombait donc à plat, ainsi que le lui fit observer Fabio Gianettini avec une certaine amertume.

« Bah! répondit le petit Florentin, il ne faut pas désespérer si vite! Quelqu'un finira bien par rentrer!... Si vous m'en croyez, mettons-nous à l'ombre, et jouons à la *morra* en attendant. »

Sans autre forme de procès, il jetait en avant les doigts de la main droite en disant:

« Due!... Cinque!... Tre!... »

Il n'en fallut pas plus pour que la mauvaise humeur de Fabio s'envolât. D'emblée il donna la réplique, cherchant à annoncer, au moment même où Tito abaissait le bras, le nombre de doigts qu'il ouvrait ou tenait fermés. C'est un jeu qui n'a rien au premier aspect de bien entraînant. Et pourtant il n'y a pas un Italien qui puisse le voir entamer sans tressaillir d'émulation et sans éprouver le besoin invincible d'y prendre part.

Après une demi-heure de cet exercice, l'intérêt qu'y prenaient les trois compères commença néanmoins à décroître. Tito, alerte à saisir les premiers symptômes de lassitude, proposa aussitôt un changement de jeu.

« En voici un qui est très amusant, dit-il en tra-

çant sur le sol la figure d'un carré de trente centimètres de côté, qu'il barra de deux lignes diagonales et d'une ligne médiane.

«... Deux d'entre nous prennent l'un trois cailloux blancs, l'autre trois cailloux noirs. Et il s'agit maintenant pour les deux adversaires de faire mouvoir successivement un caillou, chacun à son tour, le long d'une de ces lignes et vers l'un des points d'intersection non occupés, jusqu'à ce que l'un des joueurs arrive à mettre ses trois cailloux en ligne, dans un sens quelconque. »

Encore un jeu qui semble à première vue assez peu intéressant. Il présente pourtant une si grande variété de combinaisons, que le soleil allait disparaître à l'horizon quand les trois collégiens songèrent à s'apercevoir qu'ils étaient toujours seuls.

- « Il faut partir, ou la nuit va nous surprendre en route, dit Fabio qui était décidément le plus raisonnable de la bande.
- Soit, partons, répliqua Tito, mais il est tout de même bien ennuyeux de n'avoir rien à se mettre sous la dent. »

Ils rejoignirent la Voie Appienne, au niveau du mausolée de Cecilia Metella.

« L'avez-vous jamais visité? » demanda Tito à ses compagnons.

Ils répondirent que non, et, trouvant la porte ouverte, eurent la tentation assez naturelle d'y entrer.

De l'autre côté du mur qui borde la route, ils trouvèrent d'abord une sorte de grande salle déserte et ruinée, à ciel ouvert, et dont l'une des parois s'ouvrait par une brèche sur la haute tour circulaire. Ils franchirent la brèche et se trouvèrent dans la tour, ruinée elle-même, privée de toit, et pareille à un puits colossal au fond duquel les trois enfants se seraient trouvés.

« On doit avoir une vue magnifique de là-haut. N'y a-t-il pas d'escalier? demanda Cesare Donati.

- Pas le moindre, et il faudrait une belle échelle pour y arriver. L'escalier se trouvait probablement au centre, en pas de vis. On l'aura démoli pour employer les pierres à quelque bâtisse nouvelle, répondit Tito avec le dédain sincère d'un cicerone de naissance pour les vandales qui avaient ainsi dégradé ce beau monument.
- Il y a un souterrain! s'écria Cesare en montrant à ses amis, parmi les herbes hautes qui croissaient librement sur le sol, la gueule béante et noire d'un trou irrégulier, qui semblait percé dans une voûte.
- Oui, répliqua Tito, mais personne n'y descend, c'est trop profond.
- A quoi sert donc ce câble? redemanda le petit bonhomme en montrant une sorte de corde à puits qui plongeait dans le gouffre, solidement attachée en dehors à une barre de bois mise en travers du trou.

— Ma foi, je n'en sais rien! répondit Tito. Je suis bien venu vingt fois ici avec des étrangers, sans jamais remarquer rien de pareil. »

Et avec une curiosité instinctive, il se penchait sur le trou noir, cherchait à distinguer où aboutissait la corde.

- « C'est drôle, dit-il en se relevant, on jurerait qu'il y a de la lumière au fond de ces ténèbres.
- Allons-nous-en, s'écria Cesare pris de peur. C'est peut-être l'âme de Cecilia Metella qui revient, ajouta-t-il à demi voix.
- Quel enfant tu fais! répliqua Tito. A ton âge, tu crois encore aux revenants?... Voilà déjà long-temps que je hante les ruines et les tombeaux, et il ne m'est pas encore arrivé d'en rencontrer... Il faut que j'en aie le cœur net : cette lueur m'intrigue, reprit-il. Attendez-moi là, je vais descendre le long de la corde et savoir de quoi il retourne.
- Tito, je t'en prie, ne fais pas cette folie! supplia Cesare.
- Il n'y a pas la moindre folie. La corde est solide, et sûrement n'a pas été jetée là sans raison! » s'écria le petit Florentin, en se suspendant sur le gouffre avec l'adresse d'un singe.

Bientôt il disparut dans les profondeurs du souterrain. Fabio, presque aussi inquiet que son camarade, restait silencieux et pâle, attendant le résultat de cette équipée. Plusieurs minutes s'écoulèrent. Puis, tout à coup, un appel éclatant sortit du souterrain.

« Fabio! Cesare! criait la voix de Tito, devinez qui je viens de trouver ici, en train d'étudier paisiblement à l'ombre?... Ciro Casanova!... C'est lui qui a une lampe et qui s'est fait ici un cabinet de travail où il se croyait sûr de n'être pas dérangé... Venez donc. C'est très amusant... »

Les deux enfants ne se firent pas prier. L'un après l'autre, ils empoignèrent la corde et prirent le chemin qu'avait suivi le jeune explorateur.

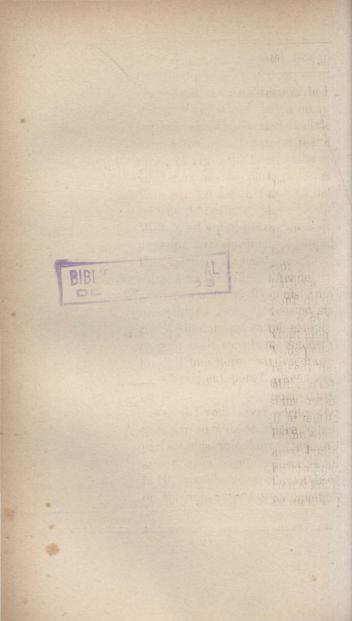
A la profondeur d'une dizaine de mètres, ils sentirent le sol sous leurs pieds, et se trouvèrent dans une salle spacieuse, une véritable cave voûtée, qui servait de vestibule à une enfilade d'autres souterrains. L'une de ces pièces, plus petite que les autres, avait été adoptée par Ciro comme cabinet d'étude, à raison d'un soupirail qui l'éclairait assez bien pendant la plus grande partie de la journée. Mais dès que le soleil commençait à baisser, il n'en était pas moins obligé d'allumer la petite lampe de suif, à forme antique, dont la lueur l'avait dénoncé.

Une table grossièrement bâtie de ses propres mains, un escabeau de bois, une vieille caisse où il rangeait ses livres et ses cahiers, étaient d'ailleurs tout l'ameublement du lieu.

« Il faut vraiment avoir le diable au corps pour venir me dénicher ici! disait Ciro en riant. Depuis BIBLIOTEGI RACIONAL



LES TROIS ENFANTS NE DONNAIENT PAS D'ATTENTION
A CE SPECTACLE FAMILIER.



un an bientôt que je m'y suis réfugié, ni mon frère, ni personne n'a jamais eu l'idée de venir m'y chercher. »

Et Tito de gambader et de rire, enchanté d'un compliment aussi flatteur pour sa perspicacité. Mais il s'arrêta court devant la muraille.

- « Qu'est ceci? dit-il en soulevant un lourd anneau de fer tout rouillé et une chaîne scellée dans la pierre.
- Tu le vois, répondit Ciro, un anneau et une chaîne au-dessus d'une espèce de siège en maçonnerie. Apparemment ce souterrain a servi de prison jadis.
 - Mais c'était un tombeau, objecta Tito.
- Un tombeau pendant l'ère romaine, mais une forteresse et par conséquent une prison sous les Barbares et au moyen âge, répliqua Ciro. Ce qui nous explique que ce fer n'ait pas encore disparu sous la rouille. Peut-être même ne remonte-t-il pas aussi haut et date-t-il seulement du xv° ou xvı° siècle. »

L'examen du lieu épuisé, on songea à remonter. Ce fut moins commode que de descendre. Mais enfin on y parvint.

Ciro Casanova insista pour ramener ses camarades chez lui et leur faire partager un goûter de polenta. Puis il les remit en route et les quitta pour aller se replonger dans sa cave de travail.

La nuit était venue, et les étoiles, scintillant au

ciel, laissaient tomber une clarté douce sur les ruines de murailles et d'aqueducs qui s'élèvent des deux côtés de la Voie Appienne. Et ces ruines empruntaient une grandeur aussi bien qu'une mélancolie nouvelle aux ombres d'où elles émergeaient comme des spectres du passé.

Mais les trois enfants nés ou grandis au sein même d'une ville de décombres, comme ces fleurs sauvages qui poussent sur les vieux murs, ne donnaient pas un instant d'attention à ce spectacle familier.

« Vous voyez que nous avons fini par avoir notre goûter, disait Tito à ses compagnons. *Tout* vient à point à qui sait attendre, » ajouta-t-il avec le singulier mélange de sagesse et d'étourderie qui lui faisait une physionomie si curieuse et si florentine.

CHAPITRE VI

LE CAHIER D'HISTOIRE

Un soir, en revenant du lycée, M. Randal avait l'air si triste et si soucieux, que sa fille le remarqua du premier coup d'œil, en dépit de l'effort qu'il faisait pour voiler sa mélancolie sous un sourire.

« Père, qu'est-ce donc? dites-le-moi. Avez-vous quelque chagrin que je ne puisse connaître? demanda aussitôt l'enfant, en prenant à deux mains la chère tête qu'elle aimait, et plongeant son regard dans les yeux de son père.

— Impossible de rien te cacher, répondit M. Randal, déjà rasséréné par cette douce caresse. C'est vrai, j'ai été vivement contrarié ce soir... Peutêtre ne devrais-je pas donner autant d'importance

pareille affaire. Mais c'est plus fort que moi. Je suis presque aussi Italien que Français; j'aime ce pays presque autant que ma patrie même, et je ne puis pas tolerer qu'on cherche à semer la haine entre l'un et l'autre.

- Eh quoi! s'écria Clélia, est-ce qu'on y songe?
- Malheureusement, oui.
- Mais qui donc, mon père? Des ennemis communs intéressés à brouiller les deux nations sœurs?
- Des ennemis communs, oui certes, sont au fond de cette intrigue infâme. Mais, ce qu'il y a de profondément douloureux, ce que je ne puis pas m'habituer à voir de sang-froid, c'est que ces ennemis trouvent ici une oreille aussi complaisante, et pis encore, des instruments aussi dociles. Tu veux savoir ce qui m'attriste? reprit M. Randal en tirant un cahier de sa poche. Le voici. C'est un simple cahier d'histoire et de géographie, le cours de mon collègue Pompéi, rédigé par notre meilleur élève, le jeune Casanova, et qu'il a bien voulu me prêter jusqu'à demain. Je l'ai feuilleté en venant, et je ne puis exprimer que par un mot le sentiment que cette lecture m'inspire : j'en suis écœuré... oui, écœuré. Certes, je n'étais pas sans savoir que certains professeurs et tous les livres classiques des collèges italiens, — dans une pensée de patriotisme très honorable et très légitime, - exaltent systématiquement le passé grandiose de la vieille Rome, et présentent à leurs élèves, comme un but à atteindre, le renouvellement de cette gloire antique. Je n'ignorais pas non plus qu'un trop grand nombre de mes collègues, - ou-

bliant les liens étroits qui unissent la France à l'Italie, oubliant qu'elles sont toutes deux filles de la mère latine, que leurs civilisations procèdent des mêmes sources et vont aux mêmes résultats, cherchent à développer chez les Italiens de demain un esprit de rivalité et de jalousie contre les Français. Mais ce que je me refuserais à admettre, si je n'en avais la preuve ici même, c'est qu'en plein xixº siècle, à Rome, au lycée Michel-Ange, un homme de mérite comme Pompéi, ose ériger en système des sentiments dignes d'un sauvage, et prêcher ouvertement la haine contre celle qu'il appelle ironiquement : la cara vicina, - la chère voisine!... Cela est pourtant!... Et voilà ce qu'on enseigne à mes propres élèves. Écoute, Clélia, il faut le voir pour le croire. »

M. Randal était si violemment révolté dans les sentiments et les croyances les plus intimes de son être, qu'il ne pouvait rester en place. Il allait et venait à grands pas dans son cabinet, agitant avec colère le cahier qu'il avait tiré de sa poche.

« Écoute, Clélia, répéta-t-il en s'arrêtant devant une des fenêtres. D'abord, cette formule en épigraphe, comme pour résumer l'enseignement tout entier de Pompéi: — La France est l'Autriche des nations latines; l'Italie doit en être la Prusse... Et ce n'est pas là un vain mot, une simple antithèse littéraire. C'est un programme que se donne le professeur, et à la réalisation duquel il prétend

concourir par ses leçons. A ses yeux, la guerre est le véritable objet des groupes nationaux; la fonction capitale de l'État est de préparer par la guerre sa suprématie sur les autres États, et l'enseignement scolaire n'est qu'une des phases de cette préparation. Car tout en ce monde se réduit à obtenir le maximum d'énergie chez l'individu et par suite dans le groupe national. La haine et le mépris des peuples rivaux sont des éléments nécessaires de ce maximum. Donc, il faut s'attacher à les inspirer à l'enfant. Mais aux dépens de qui peut se développer la grandeur d'une nation, sinon aux dépens des nations voisines? Donc, la plus voisine sera naturellement la pire ennemie, celle dont il faut par-dessus tout inspirer l'aversion. Voilà le raisonnement dans sa pureté. Voilà ce qu'il faut lire sous ce précepte: - La France est l'Autriche des nations latines; l'Italie doit en être la Prusse!...

- Mon père, comme tout cela vous agite! Ne pensez-vous pas qu'il vaudrait mieux laisser ce cahier? dit Clélia en voyant les mains de M. Randal trembler d'indignation sur les feuilles de papier.
- Non, ma chérie, cela me soulage, au contraire, de t'expliquer ces choses. Véritablement, n'est-ce pas à désespérer de l'homme et de son avenir, quand on voit des professeurs, des lettrés, des historiens, émettre de pareilles monstruosités à l'heure même où l'univers se prepare à célébrer

le centenaire de la Révolution française?... Oser ériger l'hostilité des peuples les uns contre les autres non seulement en système, mais en principe! la choyer, la développer, l'attiser!... Et déposer savamment le germe dans l'esprit de l'enfant pour que ce germe donne un jour des fruits empoisonnés!... C'est une des conceptions les plus monstrueuses qui puissent naître dans un cerveau humain. On la comprendrait chez un Papou, chez un Néo-Hébridais, chez un Borgia. Mais chez un Italien de nos jours!... Et contre qui?... Contre cette France, qui, par les clartés radieuses de son génie, par ce verbe de fraternité qu'elle a apporté au monde, par la voie de ses penseurs, par la propagande de ses écrivains, par l'effort héroïque de ses soldats, a rendu à l'Italie son individualité nationale !... »

Emporté par sa généreuse colère, M. Randal s'était remis à marcher à grands pas, sans plus songer au cahier qu'il tenait à la main.

Clélia voulut essayer de le calmer en le ramenant à ce document même.

« Mais, enfin, père, dit-elle de sa voix douce, cette formule que vous reprochez si amèrement à M. Pompéi, ne pourrait-elle pas être l'expression d'une simple opinion philosophique? Je comprends qu'elle vous blesse dans votre sentiment tout français. Ne sauriez-vous admettre, pourtant, qu'un Italien voie dans les fils des Gaulois les Autrichiens

du monde latin, et dans les fils des Romains les Prussiens de ce même monde? L'éloge, après tout, n'a rien de si flatteur pour les derniers!...

- Fils des Gaulois, fils des Romains, encore une belle plaisanterie! s'écria M. Randal. Est-ce qu'on peut savoir, à cette heure, après vingt siècles et cinquante invasions, dans quelle mesure les uns sont plus Gaulois ou plus Romains que les autres?... Ces questions de filiation sont les plus obscures du monde. Quel droit un boutiquier du Corso peut-il avoir de se croire de race latine, plutôt que de race grecque, ostrogothe, hérule ou vandale? Pense-t-il qu'il y en avait déjà tant des vrais Romains, même au siècle d'Auguste, et que ce très petit novau de fils directs des brigands de Romulus ne se fût pas fondu, depuis plusieurs générations, dans la grande masse des annexés de tout pays?... Il ne faudrait pas me forcer beaucoup pour me faire dire que je crois les gens d'Arles ou de Toulouse infiniment plus Romains que ceux du Trastevere... Mais tout cela importe peu au fond et n'est pas la question. Il s'agit de savoir si, prenant l'Italie et la France telles qu'elles sont aujourd'hui, avec les traditions communes, les analogies de race, de caractère et de génie qui en font par excellence deux nations sœurs, - il est bon, il est sain, il est humain de les préparer à s'aimer ou de les préparer à se battre!

- Il n'y a évidemment qu'une réponse possible, dit Clélia. C'est comme si l'on posait la question pour les enfants de la même mère.
- Eh bien, c'est ce que M. Pompéi se refuse à voir, et il n'est malheureusement pas le seul professeur italien qui pense comme lui, reprit M. Randal en se remettant à feuilleter le cahier. Sais-tu comment il enseigne l'histoire à ses élèves, après M. Petrucelli della Gattina? En saisissant toutes les occasions de leur souffler la haine de la France. En disant par exemple de Grégoire XI:
- « Attila, Totila et Alaric firent moins de mal à l'Italie que ce Français. »
 - « De Louis XIV :
- « Le roi de la *France maudite* est un de ceux qui ont le plus écrasé l'Italie, plus que Charles-Quint et Philippe II. »
 - « Du Français en général :
- « L'ennemi, l'être qui fut à toute époque le plus odieux aux cœurs italiens. »
 - « De l'Italien :
- « Sa haine contre la France date de onze siècles. Elle est entrée dans son sang même. »
- « C'est en déplorant que Victor-Emmanuel n'ait pas profité des désastres de la France, au cours de la guerre franco-allemande, pour se joindre à ses adversaires.
- « C'est en appelant les Vêpres Siciliennes le jour le plus glorieux de l'histoire nationale...

- Oh! c'est odieux! s'écria Clélia.
- -- Tu peux le voir, c'est écrit en toutes lettres. Aux yeux de M. Pompéi, la France n'est pas la nation qui a versé son sang à Magenta, à Solférino et dans cent combats pour rendre possible à l'Italie de faire son unité, c'est la nation dont le chef a inventé les frontières naturelles pour s'approprier Nice et la Savoie. Et les traités de géographie, les cartes viennent à la rescousse. La Corse, les Alpes-Maritimes ne sont plus des départements français: ce sont des provinces italiennes, provisoirement au pouvoir de l'ennemi... Quant à la conclusion, elle ressort naturellement de ces prémisses : l'Italie doit chercher toutes les occasions de nuire à la France et de l'affaiblir. Elle doit avoir en elle non pas une alliée naturelle, mais une rivale. Elle doit s'unir à ses adversaires, donner la main à l'Allemagne, répudier toute politique de sentiment (c'est-à-dire de reconnaissance), pour ne voir que son intérêt. Bref, sauter sur sa sœur, à la première occasion, et l'étrangler s'il est possible : voilà le conseil que lui donne M. Pompéi...
- Et vous dites, père, qu'il n'est pas le seul à donner de tels enseignements à ses élèves?
- Le seul? Assurément non. Tous ou presque tous les professeurs d'histoire et de géographie des gymnases et lycées italiens en font autant, Tous les traités classiques et élémentaires qui circulent dans les moindres écoles chantent la

même antienne. Dans les écoles régimentaires, où les futurs sous-officiers de l'armée reçoivent leur instruction, comme à l'École militaire de Médine, à l'École d'artillerie de Turin et à l'École supérieure de guerre, où se forment les officiers, la leçon est la même. C'est un empoisonnement universel...»

Le père et la fille en étaient là quand la signora Maddalena survint et fut mise au courant de la question.

- « Quelle indignité! dit-elle à son tour en élevant ses belles mains blanches. Penser que nous en sommes venus là, vingt-cinq ans après l'entrée triomphale à Milan des libérateurs de l'Italie!... Vous en souvenez-vous, mon ami, de ces guirlandes, de ces fleurs, de ces cris universels de Vive la France?...
- Comment pourrais-je les oublier, chère Nonna, puisque c'est au milieu même de ces fêtes que je vous fus présenté?... Ah! certes, je croyais bien, moi aussi, que le mariage des deux peuples était alors indissoluble, comme le mien, hélas! où j'aimais à voir une image et un symbole!...»

M. Randal se tut un instant, accablé sous le poids des pensées douloureuses qu'évoquait le souvenir de ses espérances brisées. Mais bientôt il releva la tête:

« Après tout, peut-être est-ce un peu notre

faute, à nous Français, ma faute à moi, surtout, s'écria-t-il, si de pareils malentendus peuvent naître et grandir. Peut-être ne prenons-nous pas assez le soin de montrer l'abîme à nos frères italiens et de leur rappeler quels liens sacrés nous unissent. Peut-être mon devoir est-il de combattre directement et par tous les moyens, par la plume, par la parole, dans ma chaire même, des enseignements aussi pernicieux, aussi honteux pour la civisation et pour l'humanité. Ce devoir, je l'ai trop négligé, mais je n'y faillirai plus. A dater d'aujourd'hui, j'entre en campagne. Ce cahier me décide.

L'accent fier et résolu de sa voix inquiéta la prudente grand'mère. Elle craignit de voir son gendre bien-aimé se jeter dans une entreprise périlleuse pour sa tranquillité domestique.

« Mon cher fils, vous savez si je vous conseillerai jamais de transiger avec le devoir, dit-elle affectueusement. Mais n'oubliez pas non plus que vous êtes dans une patrie d'adoption, qu'il faut compter avec les susceptibilités nationales et avec les préjugés locaux. Ne vous engagez pas trop ardemment dans la mêlée. Restez calme. Ne dites que ce qu'il faut dire. Je vous le demande pour Clélia et pour moi.

— Soyez tranquille, Nonna; le patriotisme le plus chatouilleux n'aura jamais rien à reprendre dans les leçons que je donnerai à mes élèves. Je veux seulement les mettre dans un courant d'idées plus juste et plus sain, comme c'est mon devoir et mon droit. »

Et M. Randal, apaisé par cette causerie, se mit à son bureau pour reprendre ses travaux habituels.

Dès le lendemain, il commença à se tenir parole en donnant à ses élèves de seconde, comme sujet de narration latine, le Récit du combat de Palestro (30 mai 1859), et à ses élèves de rhétorique, comme matière de discours latin, un Entretien du comte de Cavour avec un diplomate français en 1858, sur les motifs qui doivent décider la France à faire l'unité italienne.

Ce n'était là qu'un commencement. Toutes les occasions que le professeur pouvait trouver d'affirmer et d'établir la communauté de mœurs, de génie et d'intérêts de la France et de l'Italie, — il les saisissait désormais avec empressement. Pour mieux dire, il les faisait naître. Un vers d'Horace ou de Virgile, un mot de Tacite, de Tite-Live ou de Cicéron, tout lui était bon pour revenir par mille chemins détournés au sujet qu'il avait à cœur. Il finissait parfois par rire intérieurement de ces petits triomphes de diplomatie familière, et il les contait à sa fille qui s'en amusait avec lui.

Mais tout le monde ne s'en amusait pas. Quelques élèves eurent bientôt remarqué la divergence profonde qu'il y avait entre la philosophie politique de M. Pompéi et celle de M. Randal. Ils en parlèrent au dehors. La chose s'ébruita et fit son chemin dans les conversations d'une ville désœuvrée.

Un article de la *Voce Romana* mit tout à coup le feu aux poudres. Cet organe autorisé du patriotisme italien, rédigé et imprimé aux frais du Trésor impérial d'Allemagne, le prenait de très haut avec M. Randal, sans pourtant le nommer.

« L'un des devoirs les plus importants de l'État, y était-il dit, a toujours été de diriger l'esprit de la jeunesse vers le but spécial que l'activité nationale se propose comme le résultat de son effort militaire. Quand l'État a un intérêt manifeste et pressant à s'annexer des territoires voisins, par exemple, il serait puéril d'enseigner aux enfants, qui sont les soldats de l'avenir, que l'annexion de ces territoires peut être considérée comme criminelle. Il serait funeste de ne pas la leur montrer, au contraire, comme la plus juste et la plus légitime des mesures.

« De même quand une nation a dans le monde une rivale naturelle, avec laquelle elle doit nécessairement un jour entrer en lutte, pour lui disputer soit une province, soit une colonie, soit un avantage quelconque aussi désirable pour l'une que pour l'autre, — il serait tout à fait insensé de ne pas préparer la jeunesse à cette lutte en lui présentant systématiquement cette rivale comme l'ennemie à venir.

« Il est donc de la plus haute importance que l'enseignement soit confié dans les collèges à des hommes d'une orthodoxie patriotique éprouvée, et assez profondément imbus de l'esprit national pour ne jamais s'écarter de l'orientation donnée par les pouvoirs publics à la politique générale.

« Il faut s'étonner que de telles fonctions soient parfois confiées à des aventuriers venus de l'étranger, à des hommes que leur naissance et leur culture individuelle rendent incapables de communion avec l'âme de la patrie.

« Que si ces étrangers, ces intrus se trouvent appartenir précisément à la nation rivale, à cellelà même dont il est indispensable d'inculquer l'aversion à la jeunesse, alors l'étonnement doit se changer en indignation.

« Mais on ne sait quel nom réserver à l'incurie des directeurs attitrés de l'enseignement public, s'il est vrai, comme on l'assure, que le professeur étranger d'un de nos grands lycées de Rome se fasse ouvertement dans la chaire l'apôtre des principes les plus atroces de la Révolution française et ne perde aucune occasion de prêcher une fraternité menteuse.

« On sait ce qu'il faut entendre par cet amour prétendu de l'humanité. C'est, en réalité, la négation même du patriotisme et le prétexte des plus injustes agressions.

« Nous demandons, avec tous les vrais Italiens, que cet agent secret de la chère voisine soit immédiatement rendu à la vie privée et aux travaux d'érudition pour rire dont il couvre ses menées ténébreuses. »

A peine M. Randal eut-il connaissance de cette dénonciation, qu'il courut à la Voce Romana pour demander à M. Furbone s'il en acceptait la responsabilité ou reconnaissait avoir voulu le désigner, lui Randal, comme un espion.

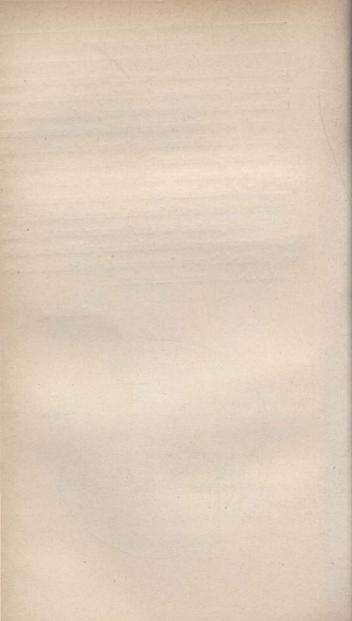
Le signor Furbone répondit avec une courtoisie exagérée qu'il ne savait d'où avait pu venir une telle pensée. Non seulement M. Randal n'avait pas été nommé, mais jamais l'auteur de l'article n'aurait même supposé qu'il pût prendre pour lui une telle accusation. Le signor Furbone était heureux de le déclarer franchement à un savant qu'il tenait en haute estime.

Que faire en présence d'une telle attitude? Se retirer en enrageant. C'est le parti que dut prendre M. Randal. Il ne put résister pourtant au besoin de riposter au coup de poignard qu'on lui donnait dans le dos; et il le fit en dix lignes dans une lettre adressée à l'Italia:

« Monsieur le rédacteur, on sait que les fonds secrets destinés en Prusse à acheter la presse nationale ou étrangère pour la mettre au service des ambitions allemandes, portent le nom de fonds des reptiles (reptilien fund). Il faut souhaiter, pour l'honneur de la presse romaine, qu'aucun de ses organes ne puise ses inspirations à cette source impure. Mais s'il arrivait qu'un aspic berlinois eût réussi à se glisser dans le larynx d'un de vos confrères, et à modifier subitement le timbre de sa voix, il deviendrait évidemment nécessaire de procéder à une opération chirurgicale, d'extirper l'aspic en question et de l'écraser sous le pied. C'est ce qui se produirait immanquablement si le reptile décelait sa présence par de nouveaux sifflements. A bon entendeur, salut.

« G. R. »





CHAPITRE VII

CHEZ M. LE PRÉFET. - LE CAPITAINE GEORGES

La Voce Romana se tint pour avertie, et la lettre de M. Randal eut pour conséquence immédiate de faire cesser les sifflements du reptile. Mais cette polémique un peu vive et surtout les faits qui lui avaient donné naissance, n'en continuèrent pas moins, pendant plusieurs jours, à défrayer les conversations.

On en parlait un soir, tout en prenant des glaces délicieuses, chez le préfet de Rome, l'honorable signor Vitellio Consalvi, et comme le docteur Julius Bollmann, récemment présenté par l'ambassadeur d'Allemagne, se trouvait au nombre des invités réunis au salon, on peut supposer, sans lui faire injure, que le sujet n'était pas venu tout seul sur le tapis.

« Il y avait du bon dans cet article de la Voce Romana, disait gravement M. Bollmann, en philosophe impartial qui juge les choses de haut et qui est à cent piques d'avoir le moindre intérêt dans la question; il y avait du bon dans cet article!... D'abord il était écrit avec cette modération de pensée et de style qui est la marque du véritable talent. Et puis on y sentait ce souffle de patriotisme qui ne permet pas de mettre en doute la bonne foi de l'écrivain. Sa thèse était parfaitement juste, en somme, et s'il est vrai qu'un professeur étranger se soit introduit dans une chaire de lycée romain, le cas est grave.

— C'est parfaitement vrai, s'écria en roulant des yeux blancs le jeune Almicare Consalvi, qui aurait beaucoup mieux fait à cette heure d'être au lit ou d'étudier ses leçons du lendemain. L'étranger s'appelle M. Randal, il est Français et professeur à mon lycée.

— Français!... dit M. Bollmann en fixant sur le jeune homme les lunettes d'or qu'il avait arborées pour la circonstance. Français! Vous avez un professeur français?... reprit-il d'un ton doulou-reusement étonné, comme si pour la première fois il se trouvait en présence d'une certitude aussi scandaleuse, et s'il avait peine à en admettre la réalité. Oh! oh!... ajouta-t-il en enflant ses joues, mais alors la Voce Romana a pleinement raison!...»

Il avait mis tant d'emphase dans ce jugement, qu'un cercle attentif se forma autour de lui.

« ... Au moins, reprit-il quand il se vit écouté, ce professeur a-t-il le sentiment de sa position?... Se rend-il compte des soupçons auxquels l'expose une nationalité aussi... répréhensible?... A-t-il soin d'éviter toute allusion à son pays natal, de l'oublier pour ainsi dire, et de se conduire en bon, en loyal instructeur de jeunes Italiens?... »

Amilcare Consalvi se mit à rire méchamment. Il se rappelait l'humiliation récente qu'il avait eue

à subir et s'en vengeait avec délices.

« Ah! bien oui! dit-il. C'est précisément le contraire. Il ne perd pas une occasion de nous chanter les louanges de sa nation, de rappeler qu'elle était aux côtés de l'armée piémontaise à Magenta et à Solférino, d'affirmer que les braves de Garibaldi, quand ils ont conquis les Deux-Siciles, se composaient au moins pour un tiers de Français... Bref, c'est un cantique perpétuel à l'honneur de la France.

- Est-il possible? s'écria M. Bollmann, en enflant de plus en plus ses joues. Et l'on tolère un pareil enseignement dans un lycée italien?... Mais c'est un cas de haute trahison!... Mais un homme capable de prêcher de pareilles doctrines mériterait d'être fouetté par la main du bourreau!... Il ne lui manquerait, pour compléter son œuvre, que de rabaisser systématiquement les gloires de l'Italie et de Rome.
 - C'est de quoi il ne se prive guère, reprit

Almicare. S'il faut l'en croire, les Français du Midi sont tout aussi Romains que nous, peut-être plus...

— Aussi Romains que nous!...» répéta M. Bollmann en levant les bras au ciel, comme s'il ne savait pas s'il devait rire ou pleurer d'une situation pareille.

Amilcare était radieux. Il se grisait de son succès.

« ... M. Randal est même allé plus loin, ajoutat-il. Savez-vous ce qu'il m'a dit, à moi Consalvi, à propos de mon nom?

— Quoi, grand Dieu? demanda M. Bollmann en retenant son souffle, comme s'il s'attendait à quelque révélation épouvantable.

— Eh bien, il m'a dit que *Consalvi* était un nom espagnol, une corruption de *Gonzalez*, et qu'à raison du long séjour de la maison d'Aragon dans le royaume de Naples, il y avait lieu de penser que notre famille était d'origine ibérique.

— Voilà qui est un peu fort! s'écria la signora Consalvi, très sincèrement scandalisée.

— Ma foi, chère amie, c'est bien possible et cela nous donnerait déjà une assez belle antiquité, en nous faisant remonter au moins à Charles-Quint! dit le préfet en riant.

— La remarque, en tout cas, n'avait rien de bienséant chez un professeur qui n'a pas à disserter sur la généalogie de ses élèves, déclara M. Bollmann d'un ton doctoral et comme s'il prononçait un jugement en dernier ressort. D'autant que, il y a lieu de le croire, le but spécial de ce Français était de saper dans l'esprit de monsieur votre fils les assises mêmes du patriotisme...»

La conversation prenait un tour maussade qui lui fit bientôt changer de cours. Mais le docteur Julius Bollmann avait « posé un jalon », selon son expression interne, et il se promit bien de ne rien négliger pour en poser d'autres dans le monde officiel.

A l'heure même où il entamait ainsi ses cheminements dans le salon préfectoral, une conversation d'un genre bien différent, quoiqu'elle portât sur le même sujet, se poursuivait chez le mouleur Ercole Salviati, à la Bocca della Verità.

La famille avait terminé ses travaux de la journée, et devisait paisiblement autour de l'âtre presque éteint, dans la demi-obscurité de l'atelier où la petite lampe de cuivre, fille directe de la *lucerna* des vieux Sabins, mettait à grand'peine une lueur expirante.

Angela, lasse d'avoir lavé tout le jour, s'était assise à terre, la tête de Paolina sur son épaule. Ercole Salviati, siégeant sur un escabeau, fumait sa pipe de terre à tuyau de bois, avec la gravité d'un sénateur romain, ou d'un grand chef de Mohicans. Tito allait et venait, fort ennuyé de voir approcher l'heure de grimper dans sa soupente et de se coucher.

« Père, dit-il insidieusement, est-ce vrai ce que

nous a conté notre professeur, M. Randal, qu'il y avait un bon tiers de Français parmi les *Mille* de Garibaldi, quand ils ont fait la conquête des Deux-Siciles? Vous pouvez me le dire mieux que personne, vous qui en étiez de ces fameux *Mille*...

— Allons, si Tito met le père sur le chapitre de Garibaldi, nous ne sommes pas prêts d'aller au lit! » s'écria Angela en feignant d'en être contrariée... Car pas plus que son fils et que sa fille elle ne se lassait, au fond, d'entendre cette épopée et le récit de la campagne héroïque où son brave homme avait tenu son rôle.

Mais le père à son tour voulut la taquiner :

« Tu vois que tout cela ennuie ta mère, dit-il à Tito, avec un sourire narquois, nous laisserons ce sujet pour un jour où nous serons seuls.

- Ercole! tu ne parles pas sérieusement, s'écria la bonne femme en se redressant, les yeux brillants comme des tisons. Tu sais bien que je n'aime rien tant que d'entendre parler des batailles garibaldines (Garibaldine battaglie)!
- Non, tu les sais aussi bien que moi, et je te les ai contées vingt fois! riposta le mouleur.
- Ercole, au nom de la Madone, ne parle pas ainsi, ou je me casse la tête contre les murailles! implora la pauvre femme, prête à pleurer.
- Allons, c'est bon, histoire de te tourmenter un peu, dit Ercole en riant dans sa barbe épaisse.
 Tu me demandais, Tito, s'il y avait beaucoup

de Français avec nous? Certes, il y en avait un bonnombre, je ne puis dire exactement combien. Il faudrait consulter le livre du général, où nous sommes inscrits par notre nom, tous les Mille; mais je crois bien qu'il y en avait un bon tiers, comme tu dis.

- Et ces Mille, reprit Tito, c'étaient des hommes choisis, n'est-il pas vrai, parmi beaucoup d'autres qui avaient déjà combattu sous le général?
- Assurément, c'étaient des hommes d'élite, comme on dit, des soldats éprouvés qui avaient fait sous lui la campagne franco-italienne de 1859, et qu'il connaissait pour braves. Il nous avait convoqués individuellement à Gênes, par lettre secrète, pour nous embarquer dans la nuit du 5 au 6 mai 1860 sur les deux navires qui nous déposèrent à Marsala, en Sicile.
- Et avec ces mille braves il a fait la conquête du royaume de Naples en quatre mois! s'écria Tito. N'est-ce pas, père, qu'on n'a jamais rien accompli d'aussi étonnant, et qu'il n'y a rien d'aussi beau dans l'histoire?
- Ce n'est pas à moi de le dire puisque j'en étais, répondit modestement Ercole en se passant la main sur la barbe. Mais enfin il est certain que ce n'était pas trop mal et qu'on a fait son devoir... Et comment ne pas le faire avec un tel chef? Il nous aurait dit de nous jeter dans l'Etna, je crois bien que nous y aurions couru tête baissée,

et en prenant nos jambes à nos cous, encore!...

- Est-ce qu'il vous a jamais parlé à vous personnellement, père? demanda Tito qui savait fort bien à quoi s'en tenir sur ce point, mais qui ne se lassait pas d'entendre l'anecdote.
- Le général? dit Ercole avec un rayon d'orgueil dans les yeux. Oui, il m'a parlé une fois, le 31 mai 1860, à Palerme. C'était vers midi. Il faisait un soleil à cuire les œufs en deux minutes, sur la place Pretoria. J'étais en faction devant le Palais sénatorial, quand il est arrivé, suivi de son état-major. Il avait, comme toujours, sa chemise rouge, un pantalon de toile dans ses bottes, un grand chapeau de paille et le cou nu. Tout de suite il m'a reconnu, et tandis que je lui présentais les armes:
- « Te voilà, *birbante* (brigand)? m'a-t-il dit. Il ne fait pas froid, *n'evvero*?
 - « Et il est entré... Ah! c'était un fier homme!...
- Et vous croyez qu'il savait votre nom, père? demanda timidement Paolina.
- Parbleu! puisqu'il l'a mis plus tard dans sa liste, à la fin de son livre, répondit triomphalement Ercole.
- Et alors, reprit Tito, qui ne voulait pas laisser dévier la discussion, vous aviez un grand nombre de camarades français?
 - Oui, surtout des officiers et des sous-officiers.
 - Et des autres pays, y en avait-il aussi?

- Oh! il n'y en avait guère. Une douzaine d'Espagnols, je crois, autant d'Anglais, un Suédois ou deux, quelques Grecs, et, bien entendu, pas un Allemand.
- Mais, père, pourquoi tant de Français et si peu des autres?
- Apparemment parce que les Français aimaient l'Italie et la voulaient libre, tandis que les autres s'en souciaient comme d'une guigne... Je ne sais pas, moi! Je dis les choses comme je les ai vues.
- Et tous ces Français étaient des volontaires, ils étaient venus de leur plein gré, rien ne les y obligeait?
- Bien sûr. Ils venaient même en cachette de leur gouvernement, car ils étaient tous républicains et pouvaient bien compter qu'ils se signalaient par cette démarche à l'attention de toutes les polices monarchiques.
 - Ils se battaient bien, ces Français?
- Comme des lions... Et un point d'honneur! Il fallait les voir. Pour un mot, pour l'ombre d'un reproche, ils allaient se faire tuer. Nous avons assez pleuré, par exemple, quand un d'eux, un officier de marine nommé Flotte, est allé se présenter aux balles napolitaines et en recevoir plus de deux cents dans son pauvre corps, parce que le général n'avait pas été content de la manière dont il avait exécuté un ordre!... Voilà comme ils étaient. Et toujours les premiers au feu... Il y en avait un

autre que je me rappelle, le capitaine Georges... Ce n'était pas son vrai nom, - que le général seul connaissait, à ce qu'il paraît, mais comme qui dirait un pseudonyme qu'il avait pris pour venir se battre avec nous, - sans doute il avait ses raisons pour qu'on ne sût pas qui il était... Mais pour un brave et vrai soldat, en voilà un!... Tout jeune, vingt-cinq ans au plus, et le grade de capitaine. Vous pensez, mes enfants, s'il fallait que le général eût de l'estime pour lui! Capitaine dans les Mille, c'est à peu près comme qui dirait maréchal dans une armée ordinaire, - et à vingt-cinq ans!... Il le méritait. Jamais je n'ai vu un homme aussi calme sous les balles, aussi hardi, aussi infatigable, aussi bon officier. Il pensait à tout, voyait tout et ne craignait rien. Généreux, avec cela, n'ayant rien à lui, donnant sa ration, son vin, sa solde, tout ce qu'il avait sous la main. Moi qui vous parle, je lui dois une fière chandelle, comme on dit!...

- Vraiment, père?... Vous ne nous l'avez jamais conté!...
- Ah! vous savez, il y a tant de choses, on finit par en oublier. Mais celle-là me revient en parlant des volontaires français qui se battaient avec nous et pour nous... C'était au mois de juillet, le 19, la veille même de Milazzo. Nous approchions de Messine, et je faisais partie d'un détachement de fatigue qui était assez imprudemment allé faire du bois à deux kilomètres à peu près de notre camp.

BIBLIOTECA NACIONAL

Nous tombons en plent dans un bataillon na politain posté là en embuscade, et qui nous canarde à bout portant, nous laisse pour morts, puis se replie sur la ville... J'avais personnellement une balle dans le ventre et une autre au cou-de-pied, — celle qui m'a laissé cette cicatrice, vous savez?...

— Oui, père, dit toute la famille en chœur.

- Je n'étais pas définitivement mort, pourtant. Mais je ne valais guère mieux. Toute la nuit je restai là, au milieu de mes pauvres camarades, souffrant comme un damné de la fièvre et de la soif, incapable de bouger ni pied ni patte. Quand le jour vint, je repris un peu d'espoir; une patrouille pouvait passer de mon côté et me ramasser. Mais voilà que le canon se met à tonner; une fusillade de tous les diables s'engage. C'était la bataille qui commençait. Je me sentis perdu. Comment pouvoir compter sur des secours un jour pareil? Et je fermai les yeux, croyant que c'était pour toujours... Quand je les rouvris, un homme à chemise rouge, avec les galons de capitaine, était penché sur moi. « Celui-là n'est pas mort, il est impossible de le laisser là! » disait-il en français, en me glissant le bec de sa gourde entre les dents. C'était le capitaine Georges, qui achevait une reconnaissance et qui revenait à pied vers l'étatmajor, après avoir eu ses deux hommes d'escorte et son cheval tués, - sans parler de plusieurs balles qui s'étaient logées dans ses vêtements.

- « Peux-tu faire un effort, te soulever? me demanda-t-il en italien.
- « J'essayai vainement. Mon impuissance était évidente.
- « Eh bien, ne bouge pas, je vais te porter sur mon dos, » reprit le capitaine.
- « Il le fit comme il disait. M'enlevant dans ses deux bras comme un sac de blé, il me jeta sur son épaule, la tête et les pieds pendants, et m'emporta. Ce que je souffrais! non, vous ne pouvez vous en faire une idée. Mais naturellement j'aurais mieux aimé me laisser couper en morceaux que d'exhaler une plainte...
- Pauvre père! s'écrièrent Angela et Paolina tout en pleurs.
- Et alors? dit Tito, qui aurait voulu avoir une douzaine d'oreilles pour mieux écouter.
- Je me disais tout le temps, poursuivit le narrateur:
- « Et le capitaine Georges qui te porte, carcasse, penses-tu qu'il soit à la fête?
- « Ah! non, il n'était pas à la fête le capitaine Georges. Car enfin, sans me flatter, je suis un assez joli bout d'homme et je pèse un peu plus qu'une plume. Une chaleur accablante. Deux kilomètres à faire dans ces conditions, vous voyez la chose... Il les fit. Et tout le temps le canon, la fusillade sur notre gauche... A neuf heures nous étions au camp. Le capitaine m'avait remis à l'ambulance et il re-

joignait l'état-major. Sans lui je puis bien dire que je serais resté dans la vallée avec les autres... Le lendemain, Garibaldi entrait à Messine. Quarantesept jours plus tard, il entrait à Naples, tout seul et la canne à la main.

- Caro capitaine Georges! dit dévotement Angela.
 - Carol répéta sa fille.
- Et vous ne l'avez plus revu, père, le capitaine Georges? demanda Tito qui voulait la suite de l'histoire.
- Oh! si, plusieurs fois même, et, à chaque occasion, vous pouvez croire que je lui témoignais de mon mieux ma reconnaissance. Pendant que j'étais à l'hôpital, je lui avais ciselé une très belle gourde, avec le combat des Lapithes et des Centaures tout autour, et il voulut bien me faire l'honneur de l'accepter en souvenir. Mais quand je voulais lui parler de ma gratitude, il se mettait à rire et me coupait la parole:
- « C'est bon, c'est bon, me disait-il, tu en aurais fait autant pour moi, pas vrai?... Eh bien, n'en parlons plus... »
 - Qu'est-il devenu après la campagne?
- Est-ce qu'on peut savoir? Il est parti pour son pays, sans doute, comme le général, comme moi, comme tous ceux qui avaient fait leur devoir sans arrière-pensée, et qui ne se croyaient pas pour cela en droit de demander à la patrie des pensions

et des grades... Je n'ai jamais entendu parler de lui. Mais je puis dire une chose, mes enfants, c'est que si son pays avait eu un millier d'officiers comme le capitaine Georges au bon moment, eh! eh!... les *Tedeschi* en auraient eu moins facilement raison!...

- Les *Tedeschi!* je les hais pour n'avoir pas fourni un seul volontaire à Garibaldi, ni donné une goutte de leur sang pour l'Italie! s'écria Tito.
- Pas de danger qu'ils en versent jamais pour les autres! dit en riant le narrateur. Ce ne sont pas eux qui nous auraient aidés à faire l'unité italienne ou qui auraient mis leur sang ou leur argent au service de notre cause comme l'a fait la France... Car vous savez, mes enfants, qu'il n'y avait pas seulement des volontaires à nos côtés. Avant eux l'armée régulière de la France s'était jointe à la nôtre pour chasser l'étranger de notre sol. Avant la campagne des Deux-Siciles, il y avait eu celle de Lombardie, et des milliers de Français étaient tombés pour notre cause à Palestro, à Magenta, à Solférino... Ce sont des noms glorieux qu'aucun Italien n'a le droit d'oublier et quand sa pensée reconnaissante s'élève vers le souvenir des braves qui lui ont refait une patrie, elle doit en bonne justice s'adresser aux zouaves aussi bien qu'aux bersaglieri, aux pantalons rouges comme aux garibaldiens... Mais voici onze heures qui sonnent, enfants, il est temps d'aller au lit, » ajouta Ercole Salviati en se levant.

CHAPITRE VIII

LE BUSTE DE CLÉLIA

Grande fête intime chez Jacques Baudouin. Après bien des hé sitations, le jeune sculpteur avait enfin articulé la requête qu'il retenait depuis deux mois sur ses lèvres, et demandé à modeler en terre la tête fine et charmante de Clélia. A sa grande surprise, à sa joie profonde, il s'était trouvé que cette requête réalisait précisément un secret désir de M. Randal, qui tenait son talent en haute estime. Les choses s'étaient donc aisément arrangées. Et le professeur venait d'arriver à la Villa Médicis avec sa fille, pour la première séance.

L'atelier de Jacques, comme ceux de tous ses camarades de l'Académie de France, était une vaste pièce isolée dans le jardin, et que le soleil inondait de feux vermeils, fort bien venus par cette journée de décembre. Le désordre le plus pittoresque y régnait d'habitude. Mais, ce jour-là, en

raison de l'honneur qu'il allait recevoir, la poussière en avait été bannie, les bustes et les bas-reliefs s'étaient vus avec stupéfaction rangés sur les tablettes; des brassées de verdure masquaient tous les coins; un tapis flambant neuf s'étalait devant le poêle, et deux vieux fauteuils de lampas égyptien, achetés dans le Ghetto, écrasaient de leur luxe asiatique les six chaises de paille plâtreuses qu'on était habitué à rencontrer en ce lieu.

M. Randal et sa fille n'avaient pas plus tôt pris place sur les deux fauteuils, que presque toute l'Académie arriva, comme par hasard. C'étaient Louis Andral et Dally, Vandamme et les autres, avec ou sans prétexte. Tous connaissaient personnellement M. Randal qu'ils rencontraient chez le directeur et à l'ambassade, tous l'aimaient et le respectaient autant qu'ils admiraient sa fille. Car la grâce et la beauté de Clélia étaient un sujet d'orgueil dans la petite colonie française, comme le mérite et le caractère irréprochables de son père.

La jeune fille av ait demandé si elle devait disposer sa coiffure d'une façon particulière. Jacques l'avait priée de ne pas changer celle qui lui était habituelle. Rien de plus sculptural, en effet, dans sa simplicité parfaite, que la masse de ses cheveux d'or naturellement ondulés et tordus sur la nuque. Il avait placé son modèle en bon jour, puis il avait roulé près d'elle une haute sellette chargée de

BIBLIOTECA N'CIONAL



AU BOUT D'UNE HEURE, L'OEUVRE PRENAIT DÉJA TOURNURE

BIBLIOTECA NICIONAL

glaise humide, et relevant ses manches, il s'étart mis au travail.

Au bout d'une heure, l'œuvre prenait déjà tournure. Sous les doigts agiles du jeune maître, les yeux puis la ligne générale de la tête et du cou, puis le nez et la bouche étaient sortis comme par magie de la masse plastique. Maintenant, il modelait le menton, délicatement relevé, les joues fraîches et pures; il rectifiait un contour, posait un méplat, accentuait une narine, arrondissait une oreille, indiquait une natte, et de minute en minute la vie semblait passer dans ce bloc de terre, tout à l'heure inerte et sans forme.

Les témoins de cette création la suivaient en silence, moins par nécessité que par une sorte de respect inconscient. Chacun sentait qu'il assistait à l'éclosion d'un chef-d'œuvre. Et c'en était un, en effet, que Jacques Baudouin ne devait jamais sur passer. Il y avait dans ses mouvements tant de sûreté à la fois et de fougue, de souplesse et de force, — que ses camarades eux-mêmes, si blasés qu'ils fussent sur le spectacle, si enclins à tourner tout en plaisanterie, restaient muets et suspendus à son ébauchoir.

Enfin, il s'arrêta pour respirer. Et alors ce fut un concert d'admiration. Tout le monde se récriait sur la ressemblance extraordinaire, sur le mouvement et le grand style de ce buste à peine commencé.

« Attendez au moins que j'aie fini! » dit Jacques avec sa brusquerie paysanne.

Tous ces éloges l'impatientaient. Il n'était pas de ceux qui se contentent d'une ébauche. Et combien plus belle encore l'œuvre qu'il avait rêvée!

- « Vous n'êtes pas fatiguée, Mademoiselle? demanda-t-il à Clélia.
- Non, Monsieur, pas du tout, et je puis poser aussi longtemps qu'il vous plaira, répondit la jeune fille.
- Eh bien! donc, à l'ouvrage!» s'écria Jacques en prenant l'ébauchoir.

Cet entr'acte avait rompu le charme et maintenant qu'il ne s'agissait plus que de détails, la conversation se ranima. Tous les autres ateliers étaient vides, le mouvement habituel de l'École tendait à se concentrer dans celui de Jacques. Les modèles, notamment, affluaient pour offrir leurs services.

Ce fut d'abord Paolina dans son plus beau jupon vert, escortée de Tito en berger calabrais.

« On m'a dit que vous étiez ici, monsieur Andral, dit la contadina en s'adressant au jeune peintre.

- Vous voyez, Mademoiselle, qu'on vous a bien renseignée. Mais je regrette que vous ayez pris la peine de venir aujourd'hui : je vous avais dit samedi, si je ne me trompe.
- C'est que samedi on me demande à la villa Panfili, et j'avais pensé que peut-être aujourd'hui pourrait vous aller...

- Papa, voyez donc la charmante personne que nous avons déjà rencontrée en visitant la Cloaca Maxima, » dit à demi-voix Clélia qui admirait grandement la beauté de la jeune Italienne.
 - M. Randal se retourna.
- « Est-ce que je me trompe? dit-il au bout d'un instant avec l'accent de la plus vive surprise; mon élève Salviati?...
- Tito Salviati, pour vous servir, » dit le petit Florentin en s'avançant.

Il ne semblait nullement embarrassé de son costume fantaisiste, et promenait un regard brillant sur la compagnie.

- « Et que faites-vous ici sous cet accoutrement au lieu d'étudier vos leçons? demanda M. Randal. C'est un peu tôt courir les ateliers, il me semble.
- Je gagne ma vie, ne vous déplaise, répondit Tito. La famille Salviati ne roule pas sur l'or, et ses enfants veulent s'instruire. Conclusion: Il faut gagner comme on peut le montant de la rétribution lycéale.
- Est-il possible! s'écria le professeur attendri. C'est pour payer les frais de ton instruction que tu poses comme modèle! Pauvre petit!
- Signor professeur, répliqua Tito en attachant sur son maître des yeux où se lisaient l'affection et le respect, le sacrifice n'est pas grand, je vous jure, de travailler pour assister à vos leçons.
 - Ah! le petit serpent!... Veux-tu bien ne pas

me flatter ainsi!... C'est égal, c'est très gentil, sais-tu, ce que tu fais là. Il faudra que j'y mette du mien. Si tu veux venir me voir, un de ces jours, nous causerons de ton grec et de ton latin.

— Grand merci, Monsieur, ce sera de bon cœur, » dit Tito en s'inclinant.

Sa sœur voulait l'emmener, mais il n'était pas du tout de cet avis et semblait déjà avoir pris racine dans l'atelier.

- « Monsieur Baudouin, il est joliment beau le buste que vous faites là! s'écria-t-il. Vous permettez que je reste pour vous le voir finir?...
 - Tito, tu n'y penses pas! dit Paolina toute rouge.
- Reste, mon garçon, tant que tu voudras, répondit Jacques avec bonté. Et ta sœur aussi, si elle le désire, »

Les deux enfants, profitant de la permission, allèrent s'asseoir sur un banc et se tinrent immobiles, visiblement flattés de l'honneur qu'on leur faisait.

Bientôt un autre modèle arriva. C'était un vieillard à barbe blanche qui réclamait M. Dally, — un vieillard de haute taille avec de grands cheveux qui lui tombaient sur le cou, un profil olympien, l'allure et la majesté d'un roi de théâtre sous le manteau troué dont il drapait ses misérables haillons.

« Quelle tête énergique et sévère! dit Clélia, et comme il ressemble au Sénèque du Capitole!

- C'est sans doute pourquoi il se fait appeler Seneca, répondit Jacques tout en poursuivant son travail, quoiqu'il prétende que c'est son vrai nom et qu'il descend en droite ligne du philosophe.
- Le bonhomme est assez curieux. Voulez-vous que je l'appelle pour le faire causer, Mademoiselle? » demanda Vandamme.

Et sans attendre la permission:

« Eh!... Seneca, vieux bandit... arrive ici qu'on te voie! » cria-t-il au modèle qui avait terminé sa négociation avec M. Dally.

Clélia ne put réprimer un mouvement en voyant ainsi interpeller le vieillard. Mais tous les jeunes gens se mirent à rire.

- « Si je l'appelle bandit, c'est qu'il se vante de l'avoir été, expliqua M. Vandamme. N'est-ce pas que tu as exercé cette noble profession? demanda-t-il au modèle.
- Oui, signor, et je m'en honore, répliqua celui-ci en promenant un regard majestueux sur son auditoire. Je faisais partie de la troupe de Copolastra, qui a si longtemps rançonné les voyageurs sur la route d'Albano. Ah! c'était une belle troupe, je vous assure, et n'y entrait pas qui voulait! »

Il aurait parlé de la phalange d'Alexandre ou d'une légion fameuse pour ses exploits, qu'il n'aurait pu mettre plus d'emphase et d'orgueil naïf dans cette affirmation.

- « ... La plupart de mes camarades ont été pendus ou décapités, reprit-il en rejetant fièrement le pan de son manteau sur son épaule. Sept ou huit sont morts aux galères. Il ne reste plus que moi!...
- Il y a longtemps que votre bande est dissoule? demanda M. Vandamme, qui vit combien une vanité aussi singulièrement placée stupéfiait à bon droit M^{lle} Randal.
- Quinze ans bientôt, répliqua Seneca, depuis que ces gredins de carabiniers ont eu une prime pour nous prendre morts ou vifs, et que la profession n'a plus été tenable. »

C'est de la noble profession de voleur qu'il parlait. Et il laissait tomber sa lèvre inférieure en prononçant le nom des carabiniers, qui sont les gendarmes de l'Italie, comme s'il s'était agi de quelque bête immonde et répugnante.

- « Mais comment pouviez-vous rançonner les voyageurs? reprit M. Vandamme. Il n'y avait donc pas de carabiniers à cette époque?
- Il y en avait, mais c'étaient de bons garçons avec qui on pouvait s'entendre, répondit le vieux bandit. Quand nous savions, par les valets de place, que de riches voyageurs devaient aller quelque part en excursion, nous avertissions nos amis les carabiniers qui avaient soin d'aller se promener ailleurs. Dès lors il nous était facile d'arrêter les calèches, de faire les touristes prisonniers et de ne les rendre que contre espèces sonnantes.

- Et il ne vous est jamais venu à la pensée, s'écria Clélia indignée de cette impudence, que vous faisiez là une chose abominable?
- Mi scusa la signora, répondit Seneca avec un sourire majestueux. C'étaient des étrangers, des barbares qui venaient visiter les ruines que leurs pères ont faites sur le sol de la vieille Rome. Convenait-il que nous, les fils des géants, nous eussions le moindre scrupule à venger les injustices de l'histoire? »

L'inconscience absolue de cet homme était évidente. Il appartenait à cette classe d'êtres, dégradés par des siècles de despotisme et de misère, qui tend de jour en jour à disparaître de la terre italienne. Spécimen authentique d'une époque déjà loin de nous, — tant les changements accomplis sont profonds et généraux, — on pouvait le considérer comme une espèce de monstre fossile, et c'est à ce titre que les élèves de l'Académie l'exhibaient à leurs hôtes. Le mélange d'orgueil et de bassesse, de ruse et de grands airs qui entrait dans la constitution du personnage, en faisait un type d'autant plus curieux, que, sous un très petit nombre d'années, il sera, heureusement, devenu introuvable.

« Pauvre homme, pensa Clélia qui se reprochait déjà de lui avoir parlé durement, ce n'est pas sa faute! Personne ne lui a jamais appris à distinguer le juste de l'injuste. — Eh bien, Messieurs, reprit Seneca, qui ne perdait pas de vue les intérêts de sa petite industrie, — y a-t-il quelqu'une de Vos Excellences qui ait besoin du vieux modèle, du dernier descendant d'un grand philosophe? »

Personne ne disait mot.

- « Mon pauvre Seneca, nous t'avons déjà mis à toutes les sauces, répliqua enfin M. Vandamme, en Régulus, en Fabius, en Caton l'Ancien...
- On ne peut pourtant pas renvoyer ce pauvre bonhomme sans rien, après l'avoir ainsi fait bavarder, interrompit Jacques Baudouin. Ceci compte pour une vraie séance de pose... Allons, Messieurs, la main à la poche, » ajouta-t-il en prenant son béret et faisant la quête.

Chacun donna quelque monnaie.

- « Mon père, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'aimerais assez l'avoir chez nous pour une étude de tête, murmura Clélia qui avait à cœur de réparer sa vivacité.
- Soit. Peut-être pourrais-tu mieux placer ta sympathie, ma chère enfant; mais je conviens qu'on ne trouve pas souvent un masque de ce caractère, » répondit M. Randal.

Et il prit le vieux Romain à l'écart pour lui donner ses instructions.

« Oh! je connais bien Votre Excellence, disait Seneca. Votre Excellence demeure sur la Piazza Navone... Je me ferai un plaisir de poser pour la signorina. »

Tito et Paolina étaient toujours sur leur banc. Il n'en fallut pas plus pour que le dernier descendant de Sénèque le Philosophe se crût autorisé, lui aussi, à y prendre place quand M. Randal revint vers sa fille.

Le buste faisait des progrès rapides. Un des élèves venait, à la prière de Jacques, de commander des gâteaux et du thé qui donnaient à la réunion un air de raout et de fête. La causerie se portait maintenant sur tout ce qui avait récemment occupé l'attention de Paris ou de Rome. On en vint à parler de la polémique où M. Randal était si vertement intervenu.

« Et vous n'avez plus entendu parler du docteur Julius Bollmann? demanda Jacques.

- Ma foi, non.

— Il me revient qu'il s'agite beaucoup contre vous dans les régions officielles, où il s'est fait introduire par l'ambassadeur d'Allemagne.

— Il n'a toujours pas eu besoin d'ambassadeur pour piquer une tête dans la Cloaca Maxima! s'écria subitement Tito, qui achevait son troisième gâteau, sans perdre un mot de ce qui se disait.

— Tito, veux-tu bien te taire! implora sa sœur en rougissant jusqu'aux cheveux.

— Mais non, mais non, — parle, Tito. Qu'est-ce encore que cette histoire?» demanda-t-on en chœur.

Le petit Florentin ne se fit pas prier pour la conter. Et l'on peut imaginer si elle eut du succès parmi des jeunes gens tout disposés à rire de l'humanité en général et de M. Julius Bollmann en particulier. M. Randal lui-même avait peine, en l'écoutant, à garder son sérieux.

« Tout s'explique, dit-il, quand l'hilarité se fut un peu calmée, c'est une rancune personnelle entre M. Bollmann et la Cloaca. »

Le jour baissait. Il fallut renoncer à terminer le buste en une séance. On se sépara donc en se promettant une réunion prochaine.

Mais l'anecdote contée par Tito Salviati était trop dans le goût romain et couronnait trop bien la polémique franco-allemande, pour rester enfermée dans l'atelier de Jacques Baudouin. Le soir même, elle faisait le tour des cafés de Rome. Dès le lendemain, elle était imprimée dans un petit journal satirique appelé le *Marforio*.

Et avant midi, M. Bollmann avait pu l'y lire tout du long.

CHAPITRE IX

M. BOLLMANN OUVRE LES HOSTILITÉS

Un compatriote de M. Julius Bollmann servait comme garçon au célèbre café Greco, dans la Via Condotti, - quoiqu'il eût rang de lieutenant dans la landwehr et quoique son père fût un des plus riches propriétaires d'hôtel de la ville de Berlin. C'était, paraît-il, dans le but louable d'apprendre l'italien. Mais il est au moins singulier qu'un si grand nombre de jeunes Prussiens, disséminés sur toute la surface du globe, choisissent précisément pour apprendre les langues vivantes la profession qui consiste à rincer des verres et à verser des demi-tasses. Cet enfant de la blonde Allemagne avait d'ailleurs plus souvent l'occasion d'entendre parler le français que l'italien à l'Antico Greco, par la raison que les élèves de la villa Médicis sont à peu près les seuls habitués de ce vénérable établissement.

Quoi qu'il en soit, ces circonstances jointes au fait que le garçon de café, lieutenant dans la landwehr, avait avec M. Bollmann des entrevues fréquentes, pourraient peut-être expliquer comment ce digne savant apprit presque à la même heure: 1° que sa mésaventure était désormais publique; 2° que le récit du *Marforio* et les facéties dont ce récit était assaisonné, venaient en droite ligne de l'Académie de France.

La première idée de M. Bollmann fut de boucler sa malle pour quitter la Ville Éternelle par le premier train direct. La seconde fut de rester, au contraire, et de tirer de M. Randal une vengeance éclatante.

Car la Cloaca Maxima, désormais, l'Académie de France et M. Randal se confondaient dans sa haine. Frapper l'un, c'était frapper l'autre.

Au lieu de partir, il prit donc son chapeau, se dirigea vers sa brasserie favorite et se mit à ingurgiter un nombre de chopes proportionné à la grandeur de ses projets. Il espérait ainsi s'ouvrir les idées et arriver à combiner un plan magistral.

Vers trois heures, à la dix-septième chope, il était simplement arrivé à la conclusion que la première chose à faire était de s'enquérir des habitudes de M. Randal en questionnant adroitement ses voisins et ses domestiques.

Il reprit donc son chapeau et se dirigea droit vers la Piazza Navone. Le hasard voulut que la signora Perpetua se trouvât précisément sur le seuil de la maison Randal, en train de le balayer, au grand scandale des commères du marché, lesquelles tenaient un tel soin pour absolument supperflu et presque coupable.

Le docteur Bollmann s'approcha de la signora Perpetua et s'adressant à elle d'un ton mielleux, qu'il croyait très séduisant, mais que la fine mouche trouva souverainement faux et suspect:

« Excusez la liberté que je prends, Madame, dit-il, voudriez-vous me dire si c'est bien ici qu'habite le savant M. Randal?...

- Je n'excuse aucune liberté, répliqua la dame en le toisant d'un air peu amical. M. Randal habite ici et il est chez lui. Vous désirez lui parler?
- Oh! ce n'est pas à lui que j'ai affaire, s'écria M. Bollmann épouvanté de cette façon d'aller droit au but. C'est... c'est avec vous, Madame, que je voudrais m'entretenir un instant, si toutefois vous l'avez pour agréable.
- Avec moi? dit Perpetua en levant les sourcils d'un air qui n'indiquait point un sentiment bien vif de l'honneur qui lui était accordé.
- Oui, je suis étranger en cette ville et j'aurais besoin de renseignements sur les personnes et sur les choses. — Je m'occupe... hum!... d'un grand ouvrage... d'un grand ouvrage biographique... où je désire consigner des détails intimes sur l'illustre M. Randal... Ces détails, je n'oserais pas les lui

demander à lui-même... Mais j'ai pensé... hum!... que peut-être... Y a-t-il longtemps, Madame, que vous êtes à son service? »

Perpetua avait écouté avec la plus grande surprise ce discours décousu. La mine de son interlocuteur lui revenait de moins en moins. Il était décidément mal tombé en s'adressant à elle. Devant une question directe, elle se hérissa.

« Mes affaires ne regardent que moi, répliquat-elle d'un ton sec.

— Oh! Madame, croyez bien que je ne voudrais pas abuser de vos moments sans le reconnaître en quelque façon, » reprit M. Bollmann en fouillant dans sa poche.

Et il fit mine de glisser dans la main de la brave femme une pièce de monnaie. C'était un argument suprême qu'il avait réservé le plus longtemps possible, espérant toujours pouvoir l'éviter, mais qu'il croyait absolument invincible.

Il se trompait.

« Ah! çà, l'étranger, pour qui me prenez-vous? s'écria Perpetua pâle d'indignation. Voulez-vous filer un peu vite, ou je vous aide avec mon balai?... »

M. Bollmann, contrarié du peu de succès de ses avances, balbutia quelques excuses aussi maladroites que sa démarche et se hâta de décamper, sans oublier pourtant de ramasser la pièce d'argent, tombée à terre pendant le démêlé.

Il allait quitter la Piazza Navone et remettre à un moment plus favorable ce qu'il appelait l'ouverture des hostilités, quand il crut voir, en jetant derrière lui un regard suprême, que Perpetua contait l'aventure à un vieillard à barbe blanche arrêté sur le seuil avec elle. Ce vieillard semblait sortir de la maison Randal et chercher des yeux le triste héros de la tentative qui venait d'échouer si piteusement. Même M. Bollmann craignit tout d'abord que ce ne fût pour lui demander des explications sur sa conduite, et il s'empressa en conséquence de se dissimuler prudemment derrière le grand parasol de cotonnade d'une marchande de broccoli, ou choux-fleurs cuits, établie au beau milieu de la place.

Il vit alors le vieillard se séparer de Perpetua avec un profond salut et se diriger vers une rue voisine en se drapant majestueusement dans un manteau troué.

Ce manteau, les haillons qu'il couvrait, l'allure du personnage donnèrent à M. Bollmann l'idée qu'il serait peut-être plus heureux avec cet homme qu'il ne l'avait été avec la nourrice. Il se mit donc à courir et le rejoignit à l'extrémité de la rue.

« Pardon, Monsieur, dit-il en l'abordant, pourrais-je vous demander si vous ne sortez pas de la maison Randal?

— J'en sors, en effet, et je suis à la disposition de Votre Excellence, » répondit Seneca, — car c'était lui-même, — avec un sourire des plus engageants.

Du premier coup d'œil, il avait reconnu l'étranger de Perpetua, et l'entrevue n'était pas faite pour épouvanter sa délicatesse.

- « Oh! oh! se dit M. Bollmann à la vue du sourire, je crois que je tiens mon affaire. — Et pourriez-vous me laisser savoir, reprit-il à haute voix, si vous connaissez personnellement M. Randal?
- Signoria illustrissima, répondit le bandit en retraite, j'ai cet honneur et celui de servir présentement de modèle à la gracieuse signorina, la propre fille du professeur.
- Oh!... oh!... répéta intérieurement M. Bollmann en enflant ses joues. Et pourrais-je encore vous demander, dit-il en exhibant la fameuse pièce d'argent, si ces fonctions sont bien lucratives?
- Ah! ne m'en parlez pas, illustrissime et généreux seigneur! s'écria l'autre en empochant la monnaie avec une prestesse extraordinaire, pas seulement de quoi soutenir ma misérable vie et me procurer les aliments les plus indispensables.
- Alors, reprit M. Bollmann avec un hideux rictus, vous ne seriez pas absolument fâché d'augmenter votre revenu dans une certaine mesure?
- J'en serais profondément reconnaissant au bienfaiteur qui m'en fournirait le moyen, répondit Seneca.

- Eh bien! ce ne serait pas impossible si vous avez vos entrées chez M. Randal.
- Je les ai pour quelque temps, au moins, car la signorina n'est jamais contente de son étude et la recommence toujours; et puis, elle a le cœur miséricordieux et je puis l'amener à me donner plus de séances même qu'elle ne l'a projeté d'abord.
- Bon, cela. Il faudrait profiter de ces séances pour recueillir sur le professeur, sur ses habitudes, sur ses travaux, les informations les plus minutieuses et me les apporter à l'adresse que je vais vous donner.
- Ce sera chose facile, dit Seneca d'un ton sensiblement plus froid, car il remarquait qu'il n'était plus question de rémunérer ses honnêtes services. Mais la signoria illustrissima me permettra de lui faire remarquer que je ne la connais pas et que cette famille Randal ne m'a encore fait que du bien. Tout à l'heure encore la vieille grand'mère, en sus du prix de ma séance, m'a donné une tranche de pain et de jambon avec un verre de vin vieux...
- Aussi n'ai-je pas l'intention de vous employer pour rien, reprit M. Bollmann en étouffant un soupir. Il y aura dix *lire* pour vous si je suis content de vos renseignements.
- Dix *lire!* s'écria le modèle en levant les bras au ciel et donnant tous les signes du plus profond désappointement. Votre Seigneurie illustrissime

ose offrir dix *lire* à Seneca, au fils des géants, au dernier descendant du Philosophe!... Et cela pour trahir ses bienfaiteurs!... Car c'est une trahison véritable que me propose là Votre Excellence!... O mes ancêtres, ô Caton l'Ancien, ô Régulus, où êtes-vous!... Voilez-vous la face dans la région sereine d'où vous contemplez en pleurant la décadence de vos fils!... Voilà à quel degré d'humiliation est tombé le dernier des Romains!... »

Véritablement il avait l'air sincèrement offensé, non pas qu'on lui proposât une trahison si odieuse, mais qu'on lui offrît seulement neuf francs soixante pour la payer. Toutefois le docteur Julius Bollmann démêla, dans ces lamentations mêmes, une corde à faire vibrer.

« Sans doute, dit-il avec une bonhomie apparente, dix *lire* ne sont pas une rémunération proportionnée à la grandeur du service. Aussi n'est-ce pas exclusivement à ce point de vue que je la considère. Mais un vieux Romain comme vous doit-il compter pour rien l'honneur de servir son pays et de nuire à ses ennemis les plus dangereux?

— Non certes, répliqua le bandit légèrement interloqué et sans trop voir où en venait le tentateur.

— Eh bien, reprit celui-ci, qu'est-ce que M. Randal, après tout, sinon l'émissaire et l'agent d'une de ces races barbares qui depuis des siècles imposent à l'Italie leur joug odieux?... N'est-il pas Français, c'est-à-dire Gaulois et ennemi né de Rome?... Et vous, Seneca, n'êtes-vous pas ce que vous vous vantez d'être, le fils des géants et des anciens maîtres du monde?... Oubliez-vous les Caton, les Régulus et les Brutus dont vous invoquez le nom? Ne savez-vous plus, comme ces nobles ancêtres, écraser impitoyablement tout sentiment d'humanité, quand le salut de la patrie est en cause?

— Certes! » répéta Seneca en relevant son front olympien et redressant sa haute taille.

Le raisonnement de M. Bollmann le touchait à l'endroit sensible. Il n'était pas bien clair que la trahison méditée contre M. Randal eût un rapport quelconque avec le salut de la patrie. Mais la logique de Seneca n'en demandait pas tant, et ses scrupules, si tant il y a qu'il en eût encore, se payaient aisément de grandes phrases. Seul, le chiffre de la rémunération lui paraissait toujours humiliant et dérisoire.

« Dites cinquante *lire*, reprit-il après un intervalle de silence, et je suis votre homme.

- Cinquante *lire!* s'écria l'Allemand suffoque. Mais c'est la rançon d'un roi!
- Votre Seigneurie illustrissime ne voudrait pas donner moins à l'héritier direct de celui qui écrivait sur une table d'or massif le *Traité des Bienfaits!...*
 - Mais cinquante lire, vous n'y pensez pas!

- Votre Excellence peut être convaincue que j'y pense beaucoup.
 - Allons, disons trente et n'en parlons plus.
 - Cinquante!
 - Disons quarante!
- Je ne rabattrai pas un bajoque, dit Seneca en faisant mine de se retirer.
- Eh bien! va pour cinquante! s'écria douloureusement M. Bollmann en le retenant par son manteau. Mais au moins tu exécuteras fidèlement mes instructions?
- Toutes celles qu'il plaira à Votre Seigneurie illustrissime de me donner. »

Le docteur déclina alors son nom et son adresse.

« Quoi! s'écria aussitôt Seneca éclairé par ce nom, seriez-vous ce même M. Bollmann dont on parlait hier à l'Académie de France?... »

Et le vieux coquin, en dépit de son intérêt le plus évident, avait peine à s'empêcher de rire.

- « Lui-même, répondit le Prussien, pleinement édifié sur la cause de cette gaieté intempestive.
- Ah! je me trouvais là par hasard : on vous arrangeait bien, » reprit le modèle en prenant un plaisir tout italien à retourner le poignard dans la plaie.

Et il se mit à répéter ce qu'on avait dit, sans faire grâce d'un seul mot.

M. Bollmann écumait. Mais ce récit ne pouvait qu'irriter sa soif de vengeance.

Tout en causant ainsi, les deux interlocuteurs étaient arrivés à la place San-Ignazio. Ils allaient se séparer, après avoir pris rendez-vous pour un des jours suivants, quand la porte du lycée Michel-Ange s'ouvrit tout à coup pour vomir l'essaim joyeux de ses collégiens.

C'était l'heure de la sortie des classes.

Parmi ces collégiens se trouvait naturellement Tito Salviati, en compagnie de Ciro et de ses camarades. A peine avait-il mis le pied sur le pavé de la place, qu'il aperçut, devant les marches de l'église, M. Bollmann et Seneca en grande conférence.

Ce spectacle l'intrigua.

« Que diable le Tedesco peut-il avoir à démêler avec ce brigand de Seneca? » se demanda-t-il.

Il n'avait pas grande foi dans le vieux modèle et n'augurait rien de bon de ce colloque. Néanmoins, il allait poursuivre son chemin sans donner plus d'importance à la chose, quand il vit M. Bollmann se séparer de Seneca et se diriger vers le lycée.

« Est-ce que par hasard le Tedesco irait se plaindre au directeur du tour que je lui ai joué? se demanda le petit Florentin. Cette canaille de Seneca est bien capable de lui répéter ce qui s'est dit hier à l'Académie de France... »

Voulant en avoir le cœur net, Tito laissa là ses camarades et, prétextant d'un livre oublié, il rentra au collège.

- M. Bollmann était en train d'interroger le concierge sur les jours et heures de classe de M. Randal.
- « M. Randal a quatorze heures de classes par semaine, comme chacun des cinq professeurs du lycée, répondait ce fonctionnaire. Le lundi matin, le mardi soir, le mercredi matin et soir, le vendredi matin, le samedi matin et soir.
- Je vous remercie, Monsieur, c'est tout ce que j'ai besoin de savoir, » disait M. Bollmann en consignant ces renseignements sur ses tablettes.

Occupé de ce soin, et d'ailleurs fort myope, il repartit sans avoir vu Tito Salviati qui ressortit à son tour sur ses talons.

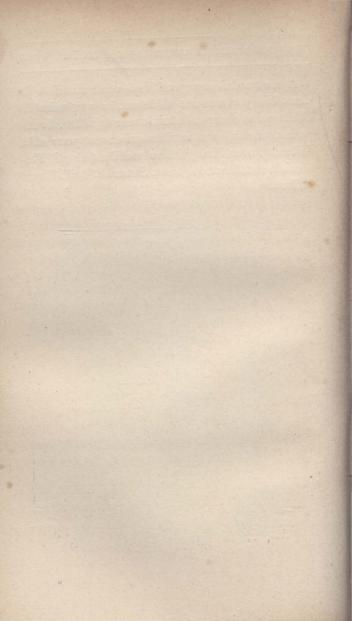
« Pourquoi s'informe-t-il des heures de classe du signor professor? » se demandait le petit Florentin en essayant vainement d'établir une connexion entre cette enquête, la conférence avec Seneca et l'hostilité qu'il savait déclarée entre l'Allemand et M. Randal.

L'examen de ce problème l'amena bientôt à se rappeler la bienveillante proposition que lui avait faite son excellent maître, à la Villa Médicis. Il résolut d'aller le voir sur l'heure.

M. Randal l'accueillit avec sa bonté ordinaire, s'informa de ses études, lui posa des questions grammaticales ou littéraires et transforma immédiatement la visite en une forte leçon complémentaire.

Après quoi, il engagea Tito à venir ainsi le voir deux fois par semaine et le confia aux soins de Clélia qui se chargea de lui donner à goûter. Occupations multiples et variées qui eurent pour effet de transporter l'imagination mobile du petit Florentin à cent lieues du vieux Seneca et de l'affreux Bollmann.





CHAPITRE X

LE MANUSCRIT DES ANNALES

M. Bollmann, lui, n'oubliait pas le but qu'il s'était proposé. Et d'abord il se mit à fréquenter régulièrement la Bibliothèque Palatine aux jours et aux heures où M. Randal se trouvait au lycée.

Ce n'était pas pour consulter le manuscrit des Annales de Tacite. Il prenait au contraire grand soin de ne jamais le demander, quoiqu'il n'eût pas encore eu l'occasion de le feuilleter. Sur la proposition que lui en fit un jour spontanément M. Grimaldi, il répondit en le remerciant qu'il n'était pas pressé et attendrait que M. Randal eût terminé ses études.

Ce n'était pas non plus pour travailler sur ces Pandectes Justiniennes pour lesquelles on déployait un si grand luxe de précautions apparentes.

Au contraire, il ne réclamait plus maintenant que des ouvrages courants et de peu d'importance,

de manière à rester libre dans ses mouvements et à ne pas déranger M. Damei, le jeune employé auxiliaire. Les lecteurs fort peu nombreux de la Bibliothèque s'habituèrent à voir M. Bollmann travailler assidûment trois ou quatre heures, prendre ou remettre en place les livres qui lui étaient nécessaires et s'en aller toujours le dernier, au moment même ou l'on allait fermer les portes.

D'autre part, il entretenait avec Seneca des rapports réguliers. Il savait par lui, dans les moindres détails, quelles étaient les dispositions intérieures de la maison Randal, les habitudes des uns et des autres, jusqu'à l'ordonnance des livres et papiers dans la chambre de travail.

Le vieux modèle lui apprit un jour que les séances de dessin allaient finir.

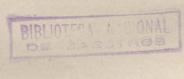
« J'ai déjà posé cinq fois pour la demoiselle, expliqua-t-il. Elle m'a annoncé hier que la prochaine séance serait la dernière. C'est tout au plus si, en faisant appel à sa bonté, je pourrai en obtenir une ou deux de plus. »

Seneca ne se trompait guère. Ses visites avaient été, dès le début, fort peu agréables à M. Randal, qui ne les avait autorisées que pour complaire au désir de sa fille, et moins encore à la signora Maddalena. S'il avait pu les faire durer aussi longtemps, c'était, comme il ne craignait pas de le reconnaître, avec sa singulière absence de sens moral, grâce à l'extrême bonté de Clélia et un peu

BIBLIOTECAL NACIONAL DE MARSTROS



LES SÉANCES ALLAIENT FINIR.



aussi grâce à la protection de Perpetua qu'il avait su intéresser par ses grandes manières.

Mais il avait maintenant des rivaux dangereux en la personne de Tito et de Paolina, et il se rendait parfaitement compte que son règne était fini.

- « Nonna, avait dit un matin M^{11e} Randal à sa grand'mère, il faut absolument que vous m'aidiez à obliger ces deux pauvres enfants. Pensez donc, chère grand'mère, un gamin qui n'a pas quinze ans et qui a le courage d'exercer un métier pour se mettre en mesure de suivre les classes du lycée, sans que cela nuise en rien à son application! Papa dit que c'est un de ses meilleurs élèves.
- Ton père fait déjà beaucoup pour lui en lui donnant des leçons particulières, lui qui refuse ordinairement celles qu'on lui demande, objecta la signora Maddalena. Tu sais aussi, ma chérie, que nous ne le laissons jamais partir sans ajouter un repas substantiel au pain de la science. Je ne vois pas trop ce que nous pouvons faire de plus?
- Oh! ce n'est pas lui qui m'inquiète: il a bien assez d'esprit et d'énergie pour se tirer d'affaire. C'est sa sœur Paolina. Elle est si belle, si douce, si charmante de tout point!... Ne vous semble-t-il pas un peu dur, chère Nonna, qu'une créature aussi rare soit réduite à suivre la profession de modèle?

- Assurément, et à plus d'un titre; quoique, ici, la chose soit tout à fait dans les mœurs.
- Eh bien, ne pourrions-nous pas lui trouver un emploi moins précaire et plus convenable pour une honnête fille comme elle?
- Je ne demande pas mieux que d'essayer, mais à quoi penses-tu qu'elle soit bonne?
- Oh! elle est très adroite, elle coud et brode fort bien. C'est elle-même qui fait tous ses costumes. Elle sait repasser...
- Il me vient une idée... Depuis que Palma s'est mariée, Perpetua est surchargée de besogne, quoi qu'elle en dise. Pourquoi n'essaierions-nous pas de lui adjoindre Paolina? Mais tu connais la susceptibilité de notre tyran domestique. Il s'agit de lui présenter la chose diplomatiquement et comme une bonne œuvre...
 - Oh! pour cela, je m'en charge.
- Oui, tu sais fort bien la prendre et elle n'écoute guère que toi. Mais es-tu sûre que ta protégée voudra adhérer à notre combinaison?
- Je crois qu'elle en sera ravie. Elle sent très bien ce que ses promenades à travers les ateliers ont d'anormal et de peu régulier, et ne demande, elle me l'a dit formellement, qu'à trouver un petit coin où elle puisse mener la vie de tout le monde.
- Eh bien, il ne reste plus qu'à aborder Perpetua. »

La nourrice écouta le projet avec l'air important et entendu d'une femme qui connaît sa valeur et son autorité. Elle fut d'abord hérissée d'objections.

Qu'avait-on besoin de personne?... Voulait-on décidément transformer la maison en académie de peinture, avec tous ces modèles?... Où trouvait-or qu'elle faisait mal son service?... Si l'on n'était pas content d'elle, il fallait le dire... etc., etc.

Cependant, elle ne résista pas longtemps au tableau que sut adroitement lui faire Clélia de l'avantage inestimable que trouverait Paolina à être dressée par elle. Une ménagère accomplie se devait de faire des élèves, ou bien la tradition se perdrait. Et puis il s'agissait précisément d'enlever cette jeune fille aux ateliers, c'est-à-dire de réaliser une bonne œuvre... Enfin, cela ferait le plus grand plaisir à M. Randal, qui portait à Tito une véritable affection...

La digne femme était bien de la maison pour la générosité comme pour l'adoration du maître, qui en était le dogme fondamental! Il resta entendu que Paolina viendrait régulièrement aider Perpetua à ses travaux de lingerie et de ménage. Dès le lendemain, les choses furent arrangées conformément à ce programme.

En moins de deux jours, la jeune fille avait déjà fait la conquête définitive de la nourrice par sa docilité inépuisable et sa vive intelligence. Perpetua en arrivait même à se demander comment elle avait pu vivre si longtemps sans une élève à régenter et à instruire. Dieu sait pourtant qu'elle n'aimait guère les figures nouvelles, comme elle l'avait surabondamment montré à l'infortuné M. Bollmann.

Informé par Seneca de ces diverses circonstances, le docteur avait compris que l'heure était venue de frapper un coup décisif, s'il ne voulait pas perdre le fruit de ses menées ténébreuses.

Il commença par rouvrir dans la Voce Romana la question qu'il avait prudemment laissée sommeiller depuis cinq ou six semaines. Ce fut dans un article ainsi conçu:

« LE LOUP DANS LA BERGERIE

« Il s'agit du professeur bizarre qui continue à prêcher dans un de nos grands lycées le mépris du nom romain, sous prétexte de fraternité des peuples. Systématiquement, nous avions évité, dans ces derniers temps, de revenir sur ce scandale, d'abord parce que nous avions l'espérance de voir enfin le Conseil scolaire de Rome ou le Provéditorat central intervenir dans une question si grave; — ensuite parce que nous avions institué

^{1.} Le Conseil scolaire est une commission provinciale élective présidée par le préfet; le provéditorat central, un véritable Conseil supérieur de l'enseignement secondaire établi auprès du ministre de l'instruction publique.

sur le compte de ce professeur une enquête qu'il nous importait avant tout de compléter.

- « Cette enquête est aujourd'hui terminée. In résulte des notes très précises que nous avons rassemblées et que nous tenons à la disposition de M. le provéditeur des études :
- « 1° Que le maître en question n'a pas jugé à propos de modifier le ton et l'esprit de son funeste enseignement;
- « 2° Que le caractère moral de cet homme est digne de ses doctrines et suffirait à le disqualifier pour les fonctions qu'il remplit.
- « Nous n'en dirons pas plus long aujourd'hui, nous réservant de faire au premier jour des révélations définitives et de porter au besoin ces révélations devant le Parlement.
- « Mais nous demandons une fois de plus si les gérants de la chose publique vont laisser longtemps encore empoisonner l'esprit de nos enfants par un aventurier sans principes, sans patrie et même SANS PROBITÉ. »

In cauda venenum, comme on dit. Le dernier mot de cet article était d'une telle violence et dépassait si fort la mesure ordinaire des accusations portées par la presse, qu'il semblait impossible de l'appliquer à M. Randal. Quelle que fût l'opinion de certains pères de famille sur les tendances de son enseignement, il n'y en avait qu'une sur son caractère que tout le monde proclamait irréprochable.

On fut donc universellement indigné d'une attaque aussi odieuse, et vingt personnes vinrent spontanément au lycée pour dire à M. Randal combien elles en étaient révoltées.

Quant à lui, il ne songea même plus cette fois à imposer silence aux reptiles. La grossièreté de l'attaque dépassait le ...t. Il se sentait trop au-dessus d'une pareille injure. D'ailleurs, la Voce annonçait de prétendues révélations : il fallait les attendre.

Il n'en revint pas moins fort attristé au logis; il dut faire effort pour cacher à sa famille et à Nonna le sentiment de dégoût qui s'emparait de lui.

Effort inutile. Car, le soir même, pendant la classe, une main inconnue fit parvenir l'article infâme à la signora Maddalena.

Elle eut la faiblesse d'en pleurer en secret, sans en rien dire non plus à son gendre et à sa petite-fille. Et c'est ainsi qu'une atmosphère de tristesse pesa toute la soirée sur ces êtres si tendres, si unis et si purs. Clélia, qui ignorait tout, était peut-être la plus malheureuse des trois, parce qu'elle ne savait à quoi attribuer l'état de malaise et d'inquiétude dont elle se sentait envahie.

Le lendemain, qui était un mercredi, M. Randal faisait sa classe du soir comme à l'ordinaire, quand un événement singulier se produisit à la Bibliothèque Palatine.

M. Bollmann s'y trouvait selon sa coutume, avec cinq ou six autres lecteurs, quand vers trois heures il lui prit fantaisie de voir enfin ce fameux manuscrit des Annales, qu'il n'avait plus demandé depuis sa première visite. Il pria M. Grimaldi de le lui faire donner. Aussitôt, M. Damei alla le chercher à la place où il le déposait d'habitude entre les séances de M. Randal. C'était une tablette solée à sa portée, au-dessus de son bureau personnel.

M. Damei apporta le manuscrit à M. Bollmann qui se mit à le feuilleter avec attention.

Tout à coup, M. Bollmann sauta sur ses pieds, et adressant à haute voix la parole à M. Grimaldi, contre l'usage et l'étiquette du lieu, fit lever la tête à tous les lecteurs.

« Monsieur le bibliothécaire, disait-il, avez-vous remarqué que les livres IX et X manquent à ce manuscrit? »

M. Grimaldi fit un signe de le comme pour dire de baisser la voix.

« Vous vous trompez, monsieur le docteur, répondit-il, le manuscrit est parfaitement complet, — le plus complet qu'il y ait au monde. C'est même pourquoi il vaut si cher, ajouta-t-il en riant.

— Je me trompe si peu, cria M. Bollmann, que la trace de la déchirure est parfaitement visible, et j'ajouterai toute récente. Les livres IX et X manquent, ils ont été arrachés... »

L'affaire devenait grave. Lecteurs et bibliothécaires se leverent pour venir vérifier le fait. Il était évident. Soixante-deux pages manquaient. Elles avaient été arrachées. On voyait encore la trace des fils à demi retenus par la belle reliure ancienne.

- « L'auteur de cet acte de piraterie a su ce qu'il faisait! dit M. Grimaldi, pâle comme un linge et les larmes aux yeux. Ce sont précisément les deux livres qui contenaient des passages inédits et qui donnaient son énorme valeur au manuscrit.
- Messieurs, reprit M. Bollmann, je vous prends à témoin que j'ai le premier signalé ce vol!... Et vous, Messieurs, ajouta-t-il en s'adressant aux deux bibliothécaires, je vous serai reconnaissant de vouloir bien attester que je touche aujour-d'hui le manuscrit pour la première fois?...
- Il n'y a pas de doute à cet égard: personne ne vous accuse, Monsieur, et nous le pouvons que vous remercier de nous avoir imédiatement avertis, répondit M. Grimaldi.
- « ... Monsieur Damei, ajouta-t-il, nous allons dresser un procès-verbal que ces Messieurs voudront bien signer avec nous. »

Le manuscrit, collationné avec soin et mis sous scellés, fut emporté à la réserve, le procès-verbal rédigé et signé; puis tout le monde s'en alla. Car, après un événement pareil, personne ne se sentait plus en humeur de travailler utilement.

Il était quatre heures. M. Grimaldi partit et se dirigea tout droit vers le lycée Michel-Ange. Il attendit sur la porte la sortie de M. Randal, et aussitôt qu'il le vit, s'approcha de lui.

- « Monsieur Randal, je désire vous parler confidentiellement, lui dit-il à demi-voix.
- Je suis tout à votre disposition. Voulez-vous que nous causions en marchant, ou que nous rentrions dans ma classe? demanda le professeur, frappé de la pâleur et du ton singulier du bibliothécaire.
- Non, restons dans la rue, répondit M. Grimaldi. Monsieur Randal, il arrive un grand malheur!... Nous venons de constater que les livres IX et X des *Annales* ont été arrachés et... soustraits au manuscrit.
- Vraiment? s'écria M. Randal. Mais c'est impossible! Hier matin encore, il était au complet. J'ai transcrit cinq paragraphes du livre IX!
- Oui, et c'est précisément ce qui me désole, reprit avec effort M. Grimaldi.
- C'est en effet un grand malheur, un malheur irréparable, dit M. Randal sans comprendre ce que voulait dire le bibliothécaire. Ah! combien je regrette maintenant de n'avoir pas emporté le manuscrit chez moi comme vous vouliez bien me le proposer!
- Certes, cela aurait mieux valu pour tout le monde! soupira M. Grimaldi.
- Et vous n'avez aucun indice, aucun soupçon sur l'auteur possible de cette ignoble mutilation? demanda le professeur.

- Aucune... dit le bibliothécaire. Et vous, monsieur Randal, qu'en pensez-vous?
- Que voulez-vous que j'en pense?... J'en suis stupéfait, navré, je trouve cette idée infernale, voilà tout... Je comprendrais à la rigueur le vol du manuscrit entier, qui a une grande valeur, quoiqu'il fût à peu près impossible de le vendre, si ce n'est peut-être en Angleterre, à un collectionneur plus riche en guinées qu'en principes... Je ne m'explique pas le vol d'un fragment.
- C'est ce que nous disions tout à l'heure à la Palatine, reprit M. Grimaldi. Il ne peut y avoir là-dessous qu'une fraude littéraire ou un véritable acte de monomanie... Les livres IX et X renfermaient les passages inédits. Il faut qu'on ait eu l'intention de les supprimer, de les modifier ou de s'en assurer la propriété exclusive.
 - Évidemment, » affirma M. Randal.

Et tout à coup frappé d'une illumination subite: « Vous ne pensez pas au moins que c'est moi? dit-il en s'arrêtant court pour regarder M. Grimaldi jusqu'au fond des yeux.

- Non!... certes! se hâta de protester l'excellent homme qui, véritablement, ne savait plus quoi penser.
- Mais j'y songe, reprit M. Randal sans le quitter du regard, à quelle heure le vol a-t-il été constaté?
 - Il y a cinquante minutes environ.

- Et vous êtes venu tout droit m'en parler. Décidément, monsieur Grimaldi, que dois-je penser de ceci?...
- Rien, absolument rien, je vous assure, balbutia le digne bibliothécaire. Ma première idée naturellement a été de vous informer... »

Il s'arrêta, ne sachant trop que dire.

« Votre première idée, monsieur Grimaldi, je vais vous la formuler. Vous avez pensé: Randal a perdu la tête. C'est lui qui a fait le coup. Je vais l'avertir sans délai. Peut-être il se hâtera de réparer son méfait pendant qu'il en est temps encore... Voilà votre première idée, monsieur Grimaldi. Elle n'est pas flatteuse, mais elle est bienveillante en somme et plus digne de votre excellent cœur que de votre bon jugement... Je vous en remercie, je suis obligé de vous en remercier, ajouta amèrement le professeur : mais en vous déclarant en même temps qu'elle n'est pas fondée, pas fondée du tout, et que ce n'est pas chez moi que vous trouverez un voleur... Excusezmoi, monsieur Grimaldi, si je n'ajoute pas un mot...»

M. Randal salua gravement le bibliothécaire, le laissa stupéfait au milieu de la rue et s'en alla.

« C'est égal, murmurait-il en marchant de son pas net et cadencé, Grimaldi peut se vanter d'avoir de la chance que je le connaisse pour un si brave homme!... Oser venir m'apporter tout chaud son inepte soupçon, — et puis remporter ses oreilles!... Grimaldi a de la chance, décidément!... »

Comme il tournait le coin de la Piazza Navone, il s'arrêta court, mordu par un rapprochement soudain:

« Tiens!... mais voilà le sans probité de la Voce tout expliqué, se dit-il. On va rappeler l'affaire Libri, m'accuser de dévaliser les bibliothèques publiques!... Mais le tout n'est pas de mordre la lime, serpents: il faut l'entamer... Et je vous défie bien d'entamer l'honneur de Randal! »

CHAPITRE XI

THE VISITE TARDIVE

Onze heures du soir venaient de sonner, et pourtant M. Randal, assis dans son grand fauteuil, au coin du feu, ne paraissait pas songer encore à mettre de côté le livre qu'il feuilletait depuis le dîner. Nonna tricotait en silence. Clélia, sur une chaise basse, regardait alternativement son père et les tisons qui tombaient en braise.

« Papa, dit-elle enfin, vous avez donc fait vœu de ne pas nous parler de la soirée? Voilà quatre heures, sans reproche, que vous avez le nez dans votre livre. Pour une vue qui s'affaiblit, c'est un exercice un peu bien violent.

— Tu as raison, fillette, répondit M. Randal en laissant son volume et passant la main sur les cheveux de Clélia. Eh bien! causons un peu des choses du ménage. Nonna et toi êtes-vous toujours contentes de votre nouvelle recrue?

- Oui, père. Paolina est une charmante jeune fille et nous sommes enchantées d'elle.
- Je ne le suis pas moins de son frère, pour mon compte. Cet enfant est merveilleusement doué. Je n'ai jamais rencontré d'intelligence plus vive, de goût naturel plus marqué pour les choses littéraires. Si ce gamin était seulement aussi laborieux qu'il est déluré, il arriverait à tout.
 - Il est paresseux?
- Non pas précisément, mais étourdi, frivole et distrait de ses devoirs par le moindre prétexte,
 une mouche qui vole, un chien qui aboie, un nuage qui passe.
- Heureusement cette légèreté ne l'empêche pas d'être plein de cœur. Paolina dit qu'il vous adore, à la lettre, et cela se voit de reste; qu'il se jetterait au feu pour vous, tant il est reconnaissant des bontés que vous lui témoignez.
- On est quelquefois confus, dit le professeur, devant ces sentiments généreux qu'un bienfait si mince peut inspirer. Il faut vraiment que l'égoïsme et la dureté soient bien fréquents dans le monde pour que le fait si simple de tendre la main à un enfant appelle la louange et frappe comme une chose exceptionnelle.
- Encore faut-il se féliciter quand on rencontre au moins un peu de gratitude. Et je vous assure, cher père, que cette famille Salviati en est pénétrée. La mère de Paolina est venue hier tout ex-

près pour remercier Nonna et lui a dit que vous étiez constamment sur ses lèvres comme dans son cœur.

- Braves gens! Le père est mouleur, m'as-tu dit?
- Oui, mais sans grand travail, parce qu'il n'est pas le mouleur officiel des musées et ne peut faire que des réductions en plâtre des statues les plus admirées.
- A propos de statues, dit ici la signora Maddalena, quand donc verrons-nous ce fameux buste de Clélia, dont tout le monde dit merveilles? Il me semble que M. Baudouin le garde bien longtemps. Son travail n'est donc pas achevé?
- Tout à fait achevé, et c'est un morceau de premier ordre, répondit M. Randal. Mais c'est précisément pourquoi nous ne l'avons pas encore. M. Baudouin ne veut plus se séparer de sa terre cuite et me propose en échange de la reproduire en marbre.
- Ah! M. Baudouin ne veut plus se séparer de sa terre cuite? répéta lentement la signora Maddalena en regardant sa petite-fille, dont les joues furent subitement couvertes d'une vive rougeur. Mais c'est une véritable trahison!... surtout pour moi qui n'ai pas encore vu le chef-d'œuvre!...
- Il ne tient qu'à vous de le voir, chère Nonna, si vous voulez monter un de ces jours jusqu'à la Villa Médicis.

- Ce serait une fête pour moi, car je ne vous dissimule pas que M. Baudouin a fait ma conquête, reprit la bonne dame.
- Il suffit de le connaître pour l'aimer, dit le professeur. Mon ami Pellerin n'avait certes pas exagéré en m'écrivant que c'était le plus charmant de ses élèves. Un grand talent par-dessus le marché.
- Et un cœur d'or, j'en jurerais, ajouta la signora Maddalena, rien qu'à la façon simple et fière dont il me parlait l'autre jour de sa brave paysanne de mère. »

Chose étrange, Clélia n'avait pas dit un mot pendant ce colloque dont son effigie faisait les frais. Elle était toute rose et baissait les yeux vers le tapis, comme si les éloges de son père et de sa grand'mère se fussent adressés à elle. Soudain elle se leva, en disant:

- « Père, je vais vous faire un peu de musique, n'est-ce pas?
- Si tu veux, ma chérie... Du Mozart, en ce cas, s'il te plaît. »

Clélia ouvrit son piano, joua un *prélude* favori, puis de sa voix fraîche et pure, cultivée par les meilleurs maîtres de l'Italie, elle entama le fameux morceau de *Don Giovanni*: « Batti, batti, » que son père mettait au-dessus de tout. Et aussitôt on vit arriver Perpetua qui voulait, elle aussi, prendre sa part du régal.

Tout le monde était sous le charme de cette mélodie sans rivale, quand un violent coup de sonnette vint brutalement l'interrompre, en éclatant dans l'antichambre.

« Qui diantre peut sonner ainsi et à pareille heure? » s'écria Perpetua en se précipitant vers la porte avec l'intention manifeste de laver la tête à l'intrus.

Elle revint presque aussitôt avec une figure renversée, en disant:

« Le procureur du roi... »

Et à l'extrême surprise de tous, ce magistrat en personne, escorté de deux personnages énigmatiques; parut sur le seuil de la pièce. C'était un homme de quarante ans environ, sévèrement vêtu de noir et porteur des favoris traditionnels. Il s'avança, le chapeau à la main, vers M. Randal qui s'était levé.

« Pardonnez-moi, Monsieur, une visite à cette heure indue, dit-il avec une politesse froide, et que ces dames veuillent bien recevoir mes excuses... »

Toutes deux s'inclinèrent en silence, attendant, non sans une certaine angoisse inexpliquée, la solution de cette énigme.

- «...J'ai à remplir un devoir pénible, poursuivit le procureur du roi, un devoir qui ne souffre point de retard, et je viens vous demander un moment d'entretien.
 - Je suis à vos ordres, Monsieur, dit le pro-

fesseur en indiquant un siège au magistrat et se rasseyant lui-mêmé.

- La nature de ma mission est pénible, je le répète, articula le procureur du roi avec une insistance significative et qui fit monter le rouge au front de M. Randal. Ne croyez-vous pas... ne serait-il pas préférable que ces dames nous permissent de causer seuls?
- Figliuolo! dit Nonna d'une voix tremblante, on te veut du mal. Que personne ne te persuade d'éloigner ta mère!... J'ai été près de toi dans les bons et les mauvais jours : laisse-moi y rester...
- Mon père, dit Clélia, gardez-nous, je vous en prie, si vous ne voulez pas que nous mourions d'inquiétude...
- Vous le voyez, Monsieur, dit M. Randal d'une voix ferme, ces dames désirent rester. Parlez sans crainte. Ma mère, ma fille et moi sommes prêts à vous entendre.
- J'ai vraiment la main forcée, et vous me rendrez la justice que j'ai tout fait pour éviter ceci! déclara le procureur. Les uns et les autres ne voyez donc en moi que l'agent passif et en quelque sorte mécanique de la loi... Voici, Monsieur, ce qui m'amène... Vous allez fréquemment travailler à la Bibliothèque Palatine, n'est-il pas vrai?
 - Oui, Monsieur.
 - Vous y jouissez de faveurs particulières. On

vous confie des documents précieux auxquels le public n'a pas habituellement accès?

- On me fait cet honneur.
- Vous travaillez ordinairement à une petite table isolée dans l'embrasure d'une fenêtre.
 - C'est parfaitement exact.
- Vous avez obtenu communication fréquente, depuis trois mois environ, du fameux manuscrit des *Annales* de Tacite, récemment acquis par la bibliothèque et qui est un de ses trésors?
- Oui, Monsieur, j'ai même transcrit plusieurs paragraphes inédits de ce manuscrit.
- Ces paragraphes inédits sont ce qui lui donne sa valeur particulière, n'est-ce pas? Je parle de sa valeur commerciale.
- Ils y concourent tout au moins pour une part considérable. Le manuscrit est fort beau en luimême, la reliure en est précieuse, il date à mon sens du vn° siècle, et doit avoir été copié directement sur un exemplaire romain, contemporain de l'auteur, car il en reproduit la disposition caractéristique. Il aurait donc une très grande valeur en dehors même des passages inédits. Mais ces passages lui confèrent une très haute importance littéraire et historique; ils contribuent, par suite, à augmenter la valeur commerciale, du document. La dernière expertise a fixé cette valeur à deux ce it mille francs. Je ne serais pas éloigné de penser que ce chiffre est plutôt inférieur que supérieur à

la réalité. Très certainement, si ce manuscrit était mis aux enchères publiques, les grandes bibliothèques de France, d'Angleterre et des États-Unis se le disputeraient.

- Considérez-vous comme possible qu'un tel manuscrit, s'il était dérobé, pût trouver un acquéreur secret?
- Sans nul doute. Il y a malheureusement dans le monde des bibliomanes qui, pour satisfaire leur passion, ne reculent pas devant le crime du recel. Toutefois il est douteux qu'en dehors d'une vente publique, le véritable prix pût être réalisé.
- Et une fraction du manuscrit, pensez-vous qu'il fût aisé d'en disposer?
 - Ce serait évidemment plus difficile encore.
- Alors, à votre sens, la soustraction d'une partie seulement du manuscrit, d'une soixantaine de pages, par exemple, ne pourrait guère être attribuée qu'à une pensée d'avarice littéraire, si je puis ainsi parler, à l'espoir farouche de s'approprier des passages encore inédits du grand historien Tacite, et de les garder pour soi seul?
- Tel est en effet mon sentiment, » dit M. Randal.

L'entretien avait une allure si technique et si calme, que la signora Maddalena et sa petite-fille, d'abord épouvantées de cette espèce d'interrogatoire, se rassuraient maintenant de seconde en seconde.

- « Et quelles seraient à ce point de vue les parties les plus précieuses, je veux dire les plus inédites des *Annales!* reprit le procureur.
- Les livres IX et X, répondit sans hésiter M. Randal.
- Eh bien, Monsieur, ces deux livres ont été précisément arrachés, soustraits au manuscrit de la Palatine.
 - Je le sais, Monsieur.
- Vous le savez? s'écria le procureur du roi. Et qui vous l'a dit?
- Le bibliothécaire en personne, M. Grimaldi. Par un sentiment que je n'ai pas à qualifier, il a cru devoir venir m'avertir ce soir même, à la sortie du lycée, du vol commis à la bibliothèque.
- Et pourquoi pensez-vous que M. Grimaldi vous a averti? poursuivit le procureur.
- Parce que je suis la dernière personne à qui le manuscrit a été communiqué.
 - Ah! vous le reconnaissez?
- Je le reconnais sur la foi de ce que m'a dit M. Grimaldi, que je crois un honnête homme. Il est certain qu'hier matin j'ai eu le manuscrit entre les mains et qu'il était encore intact, puisque j'ai précisément copié des passages du livre IX.
- Alors, Monsieur, je n'ai pas à insister sur la gravité de la situation que crée pour vous l'ensemble de ces faits.
 - C'est en effet superflu, Monsieur, et cet in-

terrogatoire suffirait au besoin à me la révéler.

- Quelle explication fournissez-vous à cet égard?
- Je n'ai à fournir aucune explication. Je ne puis que constater un fait et compter que cinquante ans de vie sans tache me mettront au-dessus du soupçon, répondit M. Randal d'une voix assurée.
- Mais enfin vous devez avoir au moins une hypothèse, un système sur cette étrange disparition?
 - Je n'ai ni hypothèse ni système. »

Le procureur du roi resta un instant silencieux. Il semblait très perplexe.

- « Il y a un fait particulièrement grave pour vous, reprit-il : c'est que l'administration de la bibliothèque vous avait offert d'emporter le manuscrit chez vous, et que vous avez décliné cette offre. L'accusation verra dans cette circonstance une véritable préméditation, dans le but de vous réserver la faculté de la soustraction.
- C'est ce que je me suis déjà dit ce soir, en songeant à cette affaire, dit M. Randal. Mais je n'y puis rien.
- Vous n'ignorez pas non plus que des faits de cette nature ne sont malheureusement pas sans exemple, reprit le magistrat. Des hommes considérés comme parfaitement honnêtes, des érudits, des lettrés, ont quelquefois cédé, dans des cas analogues, à l'obsession d'une véritable idée fixe

et mis la main sur ce qui ne leur appartenait pas. Ne pensez-vous point qu'on sera naturellement porté dans le public, si cette affaire s'ébruite, à vous classer parmi ces victimes d'une sorte de fascination?...

- Je le crains, dit le professeur.
- Je vais être entièrement franc, poursuivit le magistrat, en regrettant, une fois de plus, que ces dames m'obligent à parler devant elles.»

Il s'inclina devant les deux femmes, dont les lèvres pâles frémissaient dans une agonie de douleur muette.

- « ... J'ai reçu ce soir à sept heures la déposition de M. Grimaldi et des autres employés de la bibliothèque. Ils sont unanimes à penser que vous seul pouvez être l'auteur de... cet acte, et à le mettre au compte d'un égarement passager. Je ne puis vous dissimuler que je partage leur conviction... Eh bien! je suis venu vous dire ceci: Nous ne tenons pas à trouver un coupable; pour mille raisons, nous serions heureux de pouvoir l'éviter... Si vous avez cédé à un mouvement irréfléchi de passion littéraire, il n'y a encore rien d'irréparable... Rendez le fragment de manuscrit... nous laisserons croire qu'il a été restitué par une main anonyme... Nous ne vous demanderons que de donner votre démission et de quitter le territoire italien...
 - Monsieur le procureur du roi, dit M. Ran-

dal d'une voix ferme, je ne puis vous rendre le manuscrit, par la raison que je n'ai pas volé. »

Le magistrat ne put réprimer un mouvement d'impatience.

- « Je vois, dit-il avec une résolution qui donna à sa voix un accent presque brutal, qu'il faut recourir aux grands moyens. Je le regrette sincèrement... Eh bien! Monsieur, non seulement vous avez soustrait les 62 pages en question, mais nous savons où vous les avez cachées.
- Monsieur, répliqua M. Randal en se levant, cessons cette inutile comédie.
- Soit, vous le voulez!... N'accusez que vousmême. Je vais procéder à une perquisition... »

Nonna et Clélia, qui, depuis plusieurs minutes, s'attendaient à voir M. Randal, emporté par la colère, se livrer à quelque acte de violence, s'étaient levées avec un cri d'horreur pour se jeter entre les deux hommes.

Mais le professeur restait calme, au moins en apparence. Pâle, les bras croisés, redressant sa haute taille au milieu de la salle de travail, il faisait penser à ces héros de la tragédie antique qui acceptent stoïquement l'inévitable et offrent leur poitrine à la fatalité.

C'est que depuis quatre heures, au coin de son feu, entre sa belle-mère et sa fille, il avait eu le temps, en feignant de lire, d'analyser à fond la situation et d'en savourer toute l'amertume. Cette angoisse, il l'avait refoulée au dedans de lui, comprimée, cachée sous un sourire. Mais il n'était pas surpris de ce qui arrivait : il l'attendait plutôt, et le coup de sonnette du magistrat lui avait paru la conclusion logique de ses pressentiments.

- « Cherchez, Monsieur, dit-il en se rasseyant.
- Mon père, mon pauvre cher père! sanglotait Clélia sur son épaule.
- Oh! mon fils, mon fils chéri, disait de son côté la malheureuse Nonna, en exhalant sa douleur à la manière italienne, faut-il que j'aie vu le jour où ton honneur devait être soupçonné? Toi, l'homme intègre entre tous, le tendre père, le fils et l'époux sans rival!... O mon fils, pourquoi ai-je vécu si longtemps? Pourquoi mes os ne sont-ils pas sous la terre avec ceux de ma fille, à l'abri des embûches des méchants?...
- Calmez-vous, bonne mère, dit M. Randal, oubliant sa propre douleur pour ne voir que celle des siens. Tout ceci n'est qu'un malentendu. J'aurais dû écouter M. le procureur du roi, et vous épargner ce cruel spectacle.
- Et voudriez-vous, Nonna, dit à demi-voix Clélia, dont le regard lançait des éclairs; voudriezvous donner à ces gens la satisfaction de nous croire atteints par leurs indignes soupçons? »

Cependant les deux hommes que le procureur du roi avait laissés dans le vestibule, rappelés par lui, procédaient à la perquisition. Ils avaient tout l'air d'agir d'après des renseignements précis, car marchant droit à la bibliothèque, ils en retiraient un à un les volumes, les ouvraient, en secouaient les feuillets; puis ils les posaient à terre Les livres s'amoncelaient pêle-mêle sur les tapis. Cette salle tout à l'heure si paisible, n'offrait plus à l'œil que désordre et confusion.

Le silence n'était troublé que par des froissements de papier. Plusieurs minutes s'écoulèrent ainsi. Clélia, suspendue au bras de son père, suivait d'un regard méprisant la perquisition des agents de police. Elle ne craignait pas, — elle ne pouvait pas craindre, — qu'ils trouvassent ce qu'ils cherchaient; et pourtant en observant le front ruisselant de sueur et l'air presque déconfit de ces hommes, une expression de triomphe hautain se dessinait sur ses lèvres. Le procureur du roi, debout au milieu de la salle, était visiblement mal à l'aise.

Mais soudain un des agents ramena des profondeurs de la bibliothèque un rouleau de papiers noués avec un cordon rouge et d'un aspect particulier.

« Evviva! cria-t-il d'une voix rauque. Voilà l'affaire! »

Il fit sauter le cordon. Des feuillets de parchemin se déroulèrent. M. Randal se demanda s'il rêvait en apercevant les pages mêmes sur lesquelles il avait travaillé la veille. « Niez-vous que ce soient là les livres IX et X des Annales?... Niez-vous que ce manuscrit soit celui qui manque à la Bibliothèque Palatine?... demanda le procureur du roi dont l'accent, subitement transformé, était devenu celui du mépris.

— Comment le nier? répondit le professeur qui n'avait rien perdu de sa fierté, après avoir examiné les feuillets.

— Monsieur Randal, reprit le magistrat, au nom de la loi, je vous arrête! »





CHAPITRE XII

ÔTE-TOI DE LA QUE JE M'Y METTE

Dès le lendemain matin, la nouvelle de l'arrestation se répandait dans la ville. Elle y fut accueillie par les uns avec stupeur, par les autres avec tristesse: par tous avec étonnement. La valeur intellectuelle du savant français était si universellement reconnue, qu'on éprouvait une véritable désillusion à se trouver subitement en présence d'un pareil naufrage. Car, il faut bien le dire, les faits paraissaient accablants. Tout de suite, comme M. Grimaldi, comme M. Randal l'avaient prévu, on parla d'un accès de folie, d'un égarement momentané, d'une sorte de fascination professionnelle.

Les gens qui remarquent tout, notèrent pourtant qu'aucun journal du matin n'annonçait l'événement, sauf la *Voce Romana*, qui lui consacrait un entrefilet sous son titre de l'avant-veille:

LE LOUP DANS LA BERGERIE

« Nous ne pensions pas être si près d'une vérité lamentable, disait le vertueux journal de M. Furbone, quand nous annoncions, il y a deux jours, des révélations graves sur la probité de certain professeur étranger.

« Les faits qui viennent d'amener l'arrestation de M. R... sont d'une nature telle que nous nous reprocherions, comme un manque de charité, de rien ajouter au poids des charges qui pèsent sur ce malheureux.

« Un fragment de manuscrit précieux avait disparu à la Bibliothèque Palatine. Les soupçons se sont naturellement portés sur M. R... qui seul pouvait avoir un intérêt certain à cette soustraction. Une perquisition immédiate a été opérée à son domicile. Le fragment a été retrouvé derrière un rayon de livres, chez l'homme à qui une administration coupable n'avait pas craint de confier l'éducation de nos enfants. Cet homme est actuellement écroué à la maison d'arrêt, sous le coup d'une accusation de vol et d'abus de confiance.

« Nousn'insisterons pas. Il est des cas où triompher bruyamment serait cruel. Nous nous contentons de conseiller pour l'avenir à nos ministres des égards plus marqués pour l'opinion publique représentée par la presse indépendante. Il y a quatre ans déjà que nous avions signalé cet indigne professeur à leur attention. »

A la Villa Médicis, c'est avec indignation que la

nouvelle avait été reçue. Ici le sentiment de la justice n'était pas faussé ou oblitéré par des préjugés nationaux. Tous les pensionnaires connaissaient assez M. Randal pour le croire incapable d'une indélicatesse, à plus forte raison d'un vol. Néanmoins ce qu'on racontait était si formel et spécifique, que plusieurs se bornaient à exprimer leurs regrets d'un pareil scandale, sans rien trouver à dire de bien fort en faveur de l'accusé. Seul, Jacques Baudouin prenait ardemment sa défense.

« C'est une infamie! s'écriait-il. Il faut avoir perdu le sens pour croire à la culpabilité de M. Randal. Et il est honteux de le traiter de cette façon ignominieuse.

— Pourtant, mon cher, hasardait M. Jaurat, l'élève architecte, il était difficile au parquet d'agir autrement. La découverte à son domicile du manuscrit perdu...

— Eh! que m'importe la découverte de leur manuscrit? interrompit avec véhémence le jeune sculpteur. En eût-on trouvé dix, eût-on trouvé chez M. Randal toute la Bibliothèque Palatine, je dirais encore qu'il est impossible de le soupçonner. Il y a là-dessous quelque noire canaillerie, tenez-le pour certain!...

— Cela, c'est du roman... Malheureusement, les preuves juridiques sont là.

— Mais enfin, s'écria Jacques Baudouin exaspéré, tu crois donc, Jaurat, toi qui parles, qu'on peut ainsi, du jour au lendemain, tomber des sommets les plus immaculés de l'honneur aux bas-fonds infames? Voilà un homme de travail et d'étude, un professeur éminent, un père de famille modèle; pendant cinquante ans, sa réputation de probité a été sans tache, c'est un honnête homme dans toute la force du terme, et tu veux qu'il renonce à tout cela pour l'appât de je ne sais quel misérable bouquin!... C'est de la démence.

— C'est de la démence peut-être, mais pas chez moi: ne peux-tu la supposer pour un instant chez M. Randal, admettre qu'il a cédé à un accès de folie irrésistible? Tu ne sais donc pas ce qu'est la manie des bouquins comme toutes les manies de collectionneurs...»

Jacques Baudouin se contenta de hausser les épaules; il ne croyait pas plus à la folie qu'à l'improbité consciente. Pour lui, M. Randal restait tout entier après comme avant l'accusation.

« Ce qui me frappe, moi, dans toute cette histoire, dit Vandamme, c'est son amère bêtise. Je ne donne pas dans le roman, moi, vous le savez, et pourtant je penserais volontiers comme Baudouin... Quoi, voilà un homme qui a le manuscrit à sa disposition, qui sait que les soupçons se porteront sur lui, qui est averti de ces soupçons par le bibliothécaire lui-même... Et cet homme garde chez lui le corps du délit!... Au lieu d'aller l'enouir n'importe où, il le laisse parmi ses livres, et

les agents de police n'ont qu'à étendre la main pour l'y trouver!... Non seulement il faut qu'il y ait là une machination, mais je me permets de la trouver imbécile.

— La machination n'a pourtant pas mal marché jusqu'ici, puisque voilà M. Randal arrêté.

- Tu as raison, je me rétracte. Celui qui l'a combinée a fait fond sur la bêtise humaine et n'a pas jugé nécessaire de se mettre en frais d'imagination, voilà tout.
 - Mais enfin, comment expliques-tu l'affaire?
- Je ne l'explique pas. Je ne suis pas, de mon métier, juge d'instruction ou somnambule extralucide. Je dis simplement avec Baudouin qu'en voyant accuser un tel homme d'une canaillerie qui serait avant tout une ânerie, en commun avec la plupart des canailleries, du reste, je fais simplement ceci : je hausse les épaules!...»

Ce jour-là était un jeudi, et les élèves de M. Randal, disséminés dans leurs familles, n'eurent guère l'occasion de commenter ensemble la grosse nouvelle. Mais, le vendredi matin, une demi-heure avant la classe, des groupes animés de collégiens se formaient sur la place San-Ignazio, tandis que les professeurs réunis dans la cour du lycée, échangeaient aussi leurs réflexions.

Nulle part un éclat de ce genre n'aurait passé inaperçu. Mais ici le caractère ardent et passionné du milieu, la situation particulière que les tendances de son enseignement y avaient faite à M. Randal, dramatisaient en quelque sorte l'événement.

Parmi les maîtres, le sentiment général était une sourde irritation d'un scandale dont les éclaboussures rejaillissaient sur eux tous. En Italie comme en France, le corps enseignant est placé très haut dans l'estime publique, et fort justement. Des faits de cet ordre y sont à peu près sans exemple. Aussi les collègues de M. Randal, sans se prononcer sur le fond même de l'affaire, étaient-ils involontairement disposés à lui savoir mauvais gré d'en être le sujet. Et cette impression se fit jour avec assez de force pour choquer M. Pompéi, le professeur d'histoire que son patriotisme un peu étroit n'empêchait pas d'être un brave homme.

« Messieurs, dit-il sagement, je ne suis pas suspect de tendresse pour Randal; à mon sens, on a eu tort de le mettre dans une chaire italienne et tort de l'y maintenir. Ce n'est pas la place d'un étranger. Mais ce que je connais de lui me fait douter de sa culpabilité, contre les faits mêmes. Et pour l'honneur de notre corps, je crois qu'il convient de lui laisser, jusqu'à la dernière minute, le bénéfice de ce doute. »

Parmi les élèves, la note dominante était celle de la stupeur. A part deux ou trois êtres foncièrement mauvais et qui ne pardonnaient pas à M. Randal des semonces et des rigueurs trop méritées, tous aimaient leur maître et tous l'estimaient; tous s'étaient graduellement pénétrés d'une foi latente en son honneur. Il leur avait suffi pour cela de se trouver en contact avec lui et de recevoir ses leçons. Aussi étaient-ils navrés de ce qui arrivait. Sans connaître les détails de l'affaire, il leur semblait presque impossible d'admettre que M. Randal fût capable d'une action basse.

Mais à ces protestations vagues de la majorité, quelques cancres opposaient des arguments positifs et troublants. On avait trouvé le manuscrit chez M. Randal... La justice ne s'était pas décidée sans motif à l'arrêter... Il fallait que la culpabilité fût trois fois établie pour qu'on eût pris une telle mesure...

Le jeune Amilcare Consalvi, plus pommadé et plus parfumé que jamais, se montrait particulièrement acharné. La situation officielle de son père pouvait donner à penser qu'il avait des renseignements spéciaux et de première main. Il ne se faisait pas faute de l'affirmer.

« Je sais de source certaine qu'on a tout tenté pour ne pas en venir à l'arrestation... On aurait consenti même à ne pas poursuivre, si seulement le manuscrit avait été restitué... Mais cette canaille s'est entêtée... Il a fallu lui mettre le nez dans son méfait. »

Le jeune Consalvi allait continuer sur ce ton d'aimable familiarité quand une main s'abattit sur son épaule, et lui fit faire un soubresaut. Il se retourna furieux et se trouva face à face avec Ciro Casanova.

- « C'est de M. Randal que tu te permets de parler en ces termes? lui demanda le jeune paysan.
- Mais... assurément... Est ce que tu prétends le défendre? balbutia Amilcare en affectant un ton dédaigneux que démentait la pâleur subite de sa face.
- Je prétends qu'un accusé soit toujours considéré comme innocent jusqu'à preuve absolue et juridique du contraire, dit Ciro, et qu'on n'outrage pas devant moi un absent que j'estime. Tiens-le-toi pour dit!
- Mais enfin on peut bien donner son opinion sur une affaire dont tout le monde parle, reprit Amilcare en évitant prudemment de relever ce que le ton de son camarade avait de rude et de menagant.
- Sans doute on le peut, déclara Ciro, mais il faut que ce soit avec convenance, ou je me charge, moi, de traiter selon leur mérite, les roquets qui agiront autrement. Car je donne mon bras à couper que notre professeur est innocent! »

Un profond silence accueillit cette déclaration. Bientôt Ciro Casanova, voyant arriver Tito, alla au-devant de lui.

A peine avait-il tourné les talons, que le jeune Consalvi reprit son assurance.

- « Si cela ne fait pas pitié!... dit-il à demi-voix. Un berger qui vient tous les jours à pied de son étable et qui se permet d'émettre une opinion!... Où allons-nous, *Bone Deus*, où allons-nous!...
- Enfin, Messieurs, un bon côté de tout ceci, c'est que nous n'aurons pas de classe ce matin, s'écria un élève de seconde.
- Ce n'est pas certain le moins du monde, répliqua Amilcare Consalvi, d'un air diplomatique. J'ai entendu parler d'un suppléant, qui est peut-être désigné à l'heure présente. »

Comme il articulait cet oracle sibyllin, un homme. vêtu de noir et pourvu de lunettes d'or, fit son apparition sur la place. Il se dirigea vers le lycée C'était M. Julius Bollmann, qui salua profondément le jeune Consalvi.

« Tenez, le voilà qui arrive, c'est lui-même, reprit le fils du préfet. Je savais qu'il était en instance pour obtenir l'autorisation de suppléer M. Randal. Mais mon père m'avait défendu de le dire, tant que ce ne serait pas officie!.»

M. Julius Bollmann avait franchi la porte du lycée et s'avançait, chapeau bas, vers les professeurs réunis dans la cour.

« Messieurs, leur dit-il avec son sourire obséquieux, j'ai l'honneur de me présenter à vous comme votre collègue provisoire. M. le provéditeur des études a bien voulu me désigner pour

remplir dans cet illustre établissement la vacance déterminée par cette triste affaire. »

Les professeurs saluèrent M. Bollmann, et s'informèrent courtoisement des circonstances de ce choix.

« Oh! ce n'est pas un choix définitif, et je ne suis pas encore nommé professeur titulaire, dit le Prussien avec une modestie affectée. C'est même pour éviter pendant les délais du procès un arrêté de nomination qui semblerait impliquer une opinion préconçue, que M. le provéditeur, sur la proposition du préfet de Rome, a bien voulu prendre un suppléant provisoire en dehors même du corps universitaire... C'est un grand honneur pour moi, Messieurs, si douloureuses que soient les circonstances au milieu desquelles il m'échoit. »

L'horloge du lycée, en sonnant l'heure de la rentrée, vint couper court à ces effusions patelines.

M. Julius Bollmann se fit indiquer la classe de seconde, s'installa au fauteuil, et tandis que les élèves prenaient place, parut s'absorber dans la lecture d'un livre qu'il avait tiré de sa poche.

En relevant la tête pour jeter un coup d'œil sur son jeune auditoire, la première face qu'il aperçut fut celle de Tito Salviati. Le petit Florentin le regardait avec des yeux flamboyants, où le professeur crut démêler de l'ironie et même de la haine.

« Qu'avez-vous à me regarder ainsi, vous, là, au premier banc? » demanda-t-il d'un ton rogue.

Et il ajouta intérieurement:

- « Où diable ai-je déjà vu ce petit bonhomme?
- Moi, Monsieur? dit Tito en se levant.
- Oui, vous-même. Est-ce que vous me connaissez? M'avez-vous déjà vu?
- Oui, Monsieur, répondit Tito en comprimant une subite envie de rire.
 - Où cela!
- Puisque vous l'exigez, Monsieur, il faut bien que je vous le dise, répliqua le petit Florentin d'une voix claire. Je vous ai vu dans le grand égout des Tarquins où vous barbotiez il y a quatre mois environ. »

Une hilarité générale éclata dans la classe.

- « Insolent!... Polisson!... Votre nom!... Sortez! balbutia M. Bollmann rouge comme une pivoine, en s'agitant sur son siège et frappant de grands coups sur son pupitre pour apaiser le bruit.
- Je m'appelle Tito Salviati, dit le petit Florentin en prenant ses livres et se dirigeant vers la porte. Vous pouvez me punir, Monsieur, pour avoir dit la vérité à votre requête formelle; mais c'est de l'ingratitude, car je vous avais nettoyé de mon mieux, lors de votre accident! »

Sur cette flèche du Parthe, il s'esquiva, et, conformément à la règle, se rendit tout droit chez le directeur.

L'élan était donné. Le fou rire régnait dans la classe. Rien ne pouvait désormais l'arrêter. Vainement, M. Bollmann tempêtait, distribuait à la volée des pensums et des menaces aux élèves, dont il ne savait même pas le nom. Vainement il passait de l'intimidation à la prière, faisant appel, pour rétablir l'ordre, aux bons offices d'Amilcare Consalvi, le seul qu'il connût. D'un coup, il venait de descendre une pente qu'on ne remonte pas. Quiconque a été au collège se rappelle avoir vu ainsi un professeur échouer dès le premier pas qu'il fait dans sa classe, pour des motifs parfois insaisissables, presque toujours futiles, et sait comme le mal, en pareil cas, est sans remède.

Les deux heures réglementaires ne furent qu'une longue suite d'efforts inutiles. Quand elles prirent fin, M. Bollmann avait distribué plus de vers de Virgile à copier qu'il n'y en a dans les œuvres du poète; il avait cassé une règle en frappant sur sa table, ruiné la reliure de son livre, fait sauter les boutons de son faux-col et manqué d'étouffer de colère. Mais il n'avait pas réussi à obtenir le silence et à faire sa classe.

Il monta chez le directeur avec l'intention de rédiger un rapport foudroyant, et de rejeter sur la tête de Tito Salviati la responsabilité de ce désordre sans nom.

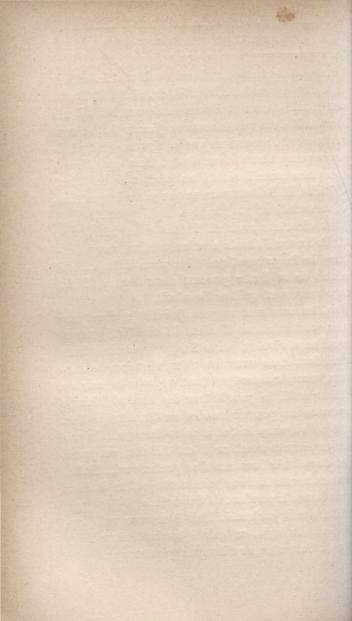
Mais il avait compté sans la malice du petit Florentin. Sachant fort bien ce qui l'attendait, Tito avait pris les devants, demandé à parler au directeur, et, avec beaucoup de calme, de convenance et de bon sens, il lui avait conté l'affaire.

« Est-ce ma faute, avait-il dit, si M. Bollmann est tombé devant moi dans la Cloaca, et s'il m'a demandé dans quelle occasion j'avais fait sa connaissance? Je conviens que la réponse était périlleuse pour notre sérieux à tous. Mais quel élève à ma place aurait résisté au plaisir de le faire? C'était à M. Bollmann de ne pas poser la question, et surtout de ne pas tomber dans l'égout...»

Le directeur avait ri. Il était désarmé. Quand M. Bollmann l'aborda avec sa version, rouge encore de la gymnastique désespérée à laquelle il venait de se livrer pendant deux heures, il fut reçu autrement qu'il ne l'espérait.

« J'en suis aux regrets, lui dit le directeur, mais véritablement il m'est difficile d'infliger une punition sévère au jeune Salviati pour une faute vénielle... A ne vous rien céler, monsieur le docteur, mon sentiment est tout opposé. Je vais en référer à M. le provéditeur des études. Mais je crains de ne pouvoir rendre un témoignage très favorable à votre tact et à votre énergie... Je sais par expérience combien il est difficile, en pareil cas, de rétablir l'autorité d'un professeur... Enfin, nous aviserons... Provisoirement, je fixe à deux cents lignes la punition de Salviati. »

Tito partit enchanté. Mais à mesure qu'il approchait du logis, sa gaieté tombait pour faire place à la tristesse qu'il savait y retrouver.



CHAPITRE XIII

TITO ET PAOLINA METTENT LEUR TÊTE DANS LE MÊME BONNET. — L'AMI DES MAUVAIS JOURS.

La consternation régnait chez les Salviati depuis qu'ils avaient appris la douloureuse nouvelle. Quoique le père ne connût point personnellement le professeur, il partageait les sentiments de reconnaissance de ses enfants et de sa femme, et par suite le chagrin que leur causait l'infortune de leur bienfaiteur. La solidarité qui unit chez les Italiens le protégé au protecteur, le client au patron, est un des traits les plus touchants du caractère national et le legs peut-être le plus incontestable de la tradition romaine. Les Salviati étaient donc frappés en plein cœur par le deuil des Randal.

Paolina et sa mère avaient littéralement passé la nuit à se lamenter sur la douloureuse affaire.

« Tito, dit la jeune fille en voyant rentrer son frère, il faut absolument que nous fassions quelque chose. Quoi?... Je n'en sais rien. Mais nous devons agir. La signora Clélia ne dit pas un mot, ne verse pas une larme; mais elle a la mort dans l'âme, — je m'y connais. Si l'on condamne son père, elle n'y résistera pas. Et quant à moi, je poignarderai quelqu'un pour lui.

- Qui poignarderas-tu?
- Je ne sais... Le juge, le procureur, les avocats, le premier venu!...
- Voilà qui est très raisonnable et digne d'une brave fille comme toi, Paolina!... Comment peuxtu dire des bêtises pareilles?... Ce n'est pas au juge qu'il faut s'attaquer, c'est au lâche coquin qui a fait le mal.
- —Ah! s'écria Paolina, tu penses comme moi que Seneca...
- Seneca? interrompit Tito surpris. Non, ce n'est pas à lui que je pensais... Mais dis-moi toujours ce que tu as en tête.
- Eh bien! reprit Paolina sans hésiter, c'est peut-être mal, ce que je vais te confier..., mais enfin puisqu'une mauvaise action a été commise, et puisque M. Randal ne peut sûrement pas en être l'auteur, il faut bien qu'il y ait un autre coupable auquel on ne pense pas...
- Très bien raisonné, petite sœur. Et tu crois que Seneca...?
- Je n'affirme rien, naturellement. Mais ce Seneca, n'est-ce pas, ne vaut pas le diable, et

quand un personnage pareil est admis dans une maison, Dieu sait ce qu'il peut y faire.

- Seneca est donc admis chez M. Randal?
- Sans doute. Il est venu cinq ou six fois poser pour la signora Clélia, et dans la salle de travail encore...
- Seneca?... Tu es sûre de ce que tu dis?... Pourquoi ne m'en avais-tu jamais parlé?...
- Ma foi, je n'en sais rien. Je t'ai à peine vu depuis quelques jours, et puis j'étais trop occupée de mes propres affaires... Mais c'est un fait. Seneca a posé plusieurs fois pour Mademoiselle, et avant-hier encore il est venu chez elle. Cette nuit, en pensant à toutes ces choses, j'ai été frappée subitement de ce souvenir. Et l'on ne m'ôtera pas de la tête, Tito, que le birbone (scélérat) est pour quelque chose dans l'affaire.

— Crois-tu qu'il soit jamais resté seul dans la bibliothèque? demanda le petit Florentin tout pensif.

- Eh! que sais-je?... C'est bien probable... En tout cas, il suffit que Mademoiselle se soit levée un instant pendant une des séances, soit pour aller chercher un crayon, soit pour toute autre cause.
- Ce serait une explication, en effet, murmura Tito. Moi j'avais d'abord songé à soupçonner une autre personne... Ah! mon Dieu! j'y pense, repritil soudain en se frappant le front. Je les ai vus en-

semble!... Paolina, je crois que noustenons la vérité!... Oui, nous la tenons, je le sens, j'en suis sûr... Figure toi qu'il y a deux ou trois semaines,— peut-être plus, peut-être moins, je ne sais pas au juste, — j'ai aperçu deux hommes en grande conférence sur la place San-Ignazio. L'un était Seneca, il n'y avait pas à s'y tromper, avec son grand nez d'aigle et ses loques solennelles. Je me demandais à qui pouvait appartenir le dos rond de l'autre, quand il s'est retourné, et j'ai aperçu une face de cuistre, à nous bien connue, et une lévite noire qui ne m'était pas moins familière, l'ayant brossée et frottée plus que de raison dans une circonstance mémorable...

- Bollmann! s'écria Paolina. Tu crois que ce serait lui?...
- J'en suis sûr, te dis-je. Tu sais quelle haine il porte à M. Randal... Ce jour-là, en quittant Seneca, il est allé droit au lycée s'informer des heures de classe de mon cher maître... J'ignore dans quel but, mais évidemment ce ne pouvait pas être sans motif, et je tiens que ce motif ne pouvait avoir rien d'honorable... Enfin, Paolina, il y a un proverbe latin que tu n'es pas obligée de connaître et qui dit: Is fecit cui prodest, celuilà est l'auteur du méfait qui en profite... Eh bien! devine qui est venu ce matin au lycée prendre la place de M. Randal 2

- Bollmann?...

- Bollmann en personne... Quand je te dis que nous tenons le fil!... C'est lui qui a fait le coup, avec Seneca.
- Ah! mon cher Tito, quel bonheur!... Mais partons bien vite, allons consoler ces pauvres dames! Allons parler aux juges!...
- Ta... ta... ta... comme tu y vas!... Un peu de patience, ma sœur!... Autre chose est avoir une conviction morale, comme nous l'avons, autre chose la faire partager. Nous sommes édifiés, nous, sur le sieur Bollmann et sur Seneca. Les juges ne le sont pas... Et, d'autre part, nous sommes, toi et moi, les obligés de la famille Randal, nous sommes des enfants, des enfants de la rue, des modèles d'atelier : quel poids veux-tu qu'on donne à notre témoignage!...
- Quoi! faudrait-il rester immobiles devant une injustice aussi criante? Craindre de parler, de peur qu'on ne nous écoute pas?... protesta Paolina.
- Non; mais à une simple conviction personnelle, il faut substituer des preuves irréfutables... Comment?... Par quel moyen?... Je l'ignore. Mais je vais le chercher. En attendant, petite sœur, il importe, par-dessus tout, de ne pas donner l'éveil aux coupables. Et pour cela il est indispensable de ne pas souffler mot de nos soupçons, de ne pas en souffler mot à âme qui vive, entends-tu? On voudrait se mêler de nos affaires,

et l'on ne manquerait pas de les gâter... Patience, patience, répéta Tito avec son fin sourire, et rappelons-nous, Paolina, que nous sommes nés dans la patrie du grand Machiavel!... »

La jeune fille promit formellement de garder le grand secret de son frère et rentra consolée chez les dames Randal.

Les pauvres femmes se trouvaient seules au logis. Comme tout avait déjà changé autour d'elles! Et que la physionomie des choses était différente. Non que le désordre et la négligence se fissent sentir à ce foyer d'élite. Les murs, les meubles, les personnes restaient les mêmes. Mais la foudre avait passé par là, et le bonheur s'était évanoui.

La signora Maddalena ne cessait pas de pleurer. Vainement elle avait essayé de retenir ses larmes et de ne pas augmenter par ce spectacle le poids déjà si lourd qui pesait sur le cœur de sa petite-fille. Il lui était impossible d'y arriver. Sa nature impulsive et tendre de Milanaise pur sang était condamnée à manifester au dehors son amer chagrin. Le soleil même ne faisait point de trêve à ses pleurs. Car, dans la nuit, Clélia, poussée par un pressentiment inquiet dans la chambre de sa grand'mère, avait pu s'assurer que le repos de la pauvre Nonna ne lui ôtait pas, hélas! le sentiment de sa peine.

Clélia, elle, ne pleurait pas. Même en entendant le procureur du roi mettre son père en état d'ar-

restation, elle n'avait pas versé une larme. Mais depuis cet instant, son cœur lui semblait lourd à porter comme une pierre. Était-ce la foi dans la justice humaine qui mourait en elle? La haine, la colère, l'amertume inconnues jusqu'ici à cette jeune âme, y avaient-elles subitement fait irruption pour en détruire à jamais les illusions et la sérénité? On n'aurait pu le dire. Elle était toujours douce et bonne. Nonna trouvait toujours en elle une fille attentive et dévouée. Elle n'avait pas un mouvement d'impatience avec Perpetua ou Paolina. Mais où étaient cette confiance affectueuse qui la rendait si chère à son entourage? où cette fleur de grâce et de bonne humeur qui doublait le prix de ses bontés?... Disparues, envolées. Et ce n'était point la moindre angoisse de Nonna, ce chagrin muet qui rongeait, aux sources mêmes de la vie, sa pauvre enfant!

Après l'avoir saluée en rentrant, et avoir échangé quelques mots avec elle, Paolina se réfugia tout épouvantée auprès de la nourrice.

« Perpetua, s'écria-t-elle, la signora Clélia me fait peur! Elle a l'air d'une morte avec ses grands yeux secs et son teint de marbre... O mon Dieu, que ferons-nous?... Madonna santissima, ayez pitié de nous, démasquez les méchants et faites triompher l'innocence! »

Perpetua avait d'autres soucis:

« Croirais-tu, Paolina, disait-elle en versant des

larmes de désespoir et de rage, que j'ai vu ce matin l'enfant que j'ai nourrie traitée avec froideur et dédain!... La signora Clélia!... Et par des gens qui ne sont pas seulement dignes de respirer le même air qu'elle!... Oui, j'ai vu cela !... Comme nous sortions de la prison, nous avons rencontré des gens de connaissance, de ceux qui venaient ici chapeau bas. Crois-tu qu'aucun d'eux ait eu un regard de compassion, un signe de respect pour cette infortune?... Non, les lâches!... On aurait dit qu'ils voyaient une pestiférée. Un nouveau poignard m'entrait dans le cœur à chaque visage glacial, à chaque salut écourté... Et la pâleur de mon pauvre ange augmentait.

- Oh! c'est indigne!... sanglota Paolina.

— Il n'y a pas jusqu'aux fournisseurs! continua Perpetua avec un redoublement d'amertume et d'indignation, oui, jusqu'aux fournisseurs qui ne se mêlent de nous envoyer le coup de pied de l'âne!... Ceux-là, du moins, ne le porteront pas en Paradis... Je te réponds que j'ai donné leur paquet à ceux qui prennent des airs!... Et des visites, combien en avons-nous vues? Pas une, ma pauvre chérie...

— Mais vous savez bien, rectifia Paolina, que ces dames ne reçoivent pas. M. Baudouin s'est vainement présenté deux fois hier. Tito m'a dit que tous les pensionnaires de l'Académie de France déclarent hautement leurs sympathies pour M. Ran-

dal. C'est sûrement le respect qui les empêche de venir importuner ces dames.

— Dis plutôt que c'est la prudence, » affirma la nourrice avec le pessimisme qui la caractérisait.

En ce moment même un coup de sonnette se fit entendre. Perpetua alla ouvrir et se trouva en présence de Jacques Baudouin.

« Bonjour, signora Perpetua, dit gracieusement le jeune homme. Je viens voir comment vous allez tous. Pensez-vous qu'aujourd'hui j'aurai quelque chance d'être reçu?

- On ne va guère bien, Monsieur, répondit Perpetua vaincue par tant de bonne grâce, et je ne crois pas que nos dames aient le cœur à voir du monde. Mais je vais m'informer tout de même.»
- Signora Perpetua, reprit Jacques en l'arrêtant, vous avez de l'influence sur elles. Oserai-je vous prier d'insister pour qu'elles me voient? Dites-leur bien que ce n'est pas un indifférent qui vient les troubler dans leur deuil... »

Le jeune sculpteur parlait avec une ferveur singulière. Il était aisé de voir sur son mâle visage des traces de chagrin et de fatigue.

« Je ferai de mon mieux, Monsieur, » répondit Perpetua décidément radoucie.

Elle revint après quelques minutes.

« Ces dames sont chez elles et seront heureuses de vous voir, Monsieur, » dit-elle.

Jacques entra sans bruit et avec une sorte de

crainte religieuse, comme dans un sanctuaire; il savait quelle chose sacrée est la douleur, et celle des deux femmes le pénétrait de respect. Pendant quelques instants, l'émotion lui ferma la bouche. Il baisa la main pâle de Nonna, s'inclina devant Clélia et s'assit en silence.

« Ah! caro monsieur Baudouin, dit la bonne dame, cela me fait du bien et du mal de vous voir!... Savez-vous que l'autre soir, — ce fatal soir, — c'est de vous que nous venions de parler?... Il y avait à peine quelques minutes que mon cher fils avait dit combien vous lui étiez sympathique, quand... »

Les pleurs lui coupèrent la parole.

« Madame, dit Baudouin, ému, lui aussi, jusqu'aux larmes, ce que vous me dites m'est bien précieux... Vous ne jugerez pas que je prends une liberté trop grande si j'ose vous dire que cette infâme accusation m'a frappé comme si je vous... comme si j'appartenais à M. Randal?... Il y a si longtemps que je le connais par ouï-dire, c'est-à-dire que je l'aime et que je le vénère!...»

Ici Clélia prit la parole:

« Il semble étrange, dit-elle, d'éprouver de la surprise et de la joie parce qu'un ami vous fait entendre sur mon pêre une parole de respect... Cela est pourtant...»

Et sa belle voix, au timbre grave, avait une expression de tristesse indicible.

« Ma fille et moi, Monsieur, reprit Nonna, nous faisons depuis hier la douloureuse expérience de ce qu'un revirement de fortune peut apporter de changement chez les gens qu'on connaît... Après le choc que nous venons de subir, il ne semblait guère, n'est-ce pas, que nous pussions sentir ces misérables piqûres? Mais je sais maintenant qu'il faut du courage pour venir ici, et je vous en sais gré...

— Madame, je vous en supplie, s'écria Jacques, ne me dites pas de ces choses... Du courage, grand Dieu!... Mais ai-je besoin de vous affirmer que la sympathie de M. Randal, la vôtre, sont l'honneur et le bonheur de ma vie?... Faut-il vous avouer que mon vœu le plus cher, et Mademoiselle m'entendra-t-elle avec indulgence, si j'ose lui révéler aujourd'hui que mon unique ambition depuis que je la vois, depuis que je la connais, a été d'unir mon existence à la sienne?... Ah! chère Madame, ne me jugez pas trop téméraire!... Mademoiselle Clélia, donnez-moi le droit de vous protéger, de pleurer avec vous, de travailler avec vous à arracher à d'indignes complots celui que nous aimons de la même tendresse filiale!... »

Jacques s'était levé; il s'inclinait vers les deux femmes et semblait attendre leur verdict comme un arrêt de vie ou de mort.

La bonne Nonna ne savait guère que répondre à ce débordement soudain de paroles. Mais son doux regard maternel, attaché sur le jeune homme, disait assez que, pour elle, elle était prête à accepter son dévouement.

Clélia, qui était accoudée sur une table, la figure dans ses mains, releva la tête. Ses traits étaient détendus. Les larmes, si longtemps absentes, baignaient enfin son beau visage.

« Monsieur Jacques, dit-elle, — et il y avait comme une promesse dans ce prénom qu'elle articulait pour la première fois, — il ne nous appartient pas de prendre une décision sans l'assentiment de mon père vénéré... Aujourd'hui plus que jamais il a droit à ma soumission tout entière, et, en ceci comme en tout, c'est son avis que je suivrait toujours... mais il ne me désavouera pas, j'en suis sûre, si je vous dis que votre proposition m'honore, que toute ma vie je serai fière de vous l'avoir inspirée... et d'être votre amie... »

CHAPITRE XIV

CE QUE LE PROFESSEUR VOIT DANS TOUT CELA

M. Randal occupait à la maison d'arrêt une chambre assez propre où sa fille et sa belle-mère avaient obtenu l'autorisation de passer presque toutes leurs journées. Elles arrivaient le matin, escortées de Perpetua, qui apportait dans un grand panier le déjeuner du captif, s'installaient auprès de lui et jusqu'à six heures du soir lui tenaient compagnie. Deux ou trois fleurs d'hiver, des meubles familiers, des livres avaient bientôt achevé de donner à ce coin de prison un parfum de foyer et de paix domestique. M. Randal s'était stoïquement replongé dans ses études favorites et attendait avec résignation le jour où il aurait à comparaître devant le tribunal.

Avec le juge d'instruction comme avec le procureur du roi, il s'était d'ailleurs renfermé dans une réserve hautaine, — que légitimait trop, hélas! l'affreuse injustice dont il était victime, mais qui n'était guère faite pour aider à la découverte de la vérité. Se considérant avec raison comme cruellement lésé par cette brutale arrestation, le professeur trouvait une sorte d'amer plaisir, selon la coutume des âmes fortement trempées, à rester non seulement impassible mais passif dans la situation qu'on lui avait faite. Il ne tentait rien pour se justifier et dédaignait d'articuler le moindre moyen de défense. Quelle que pût être au fond son opinion personnelle sur la manière dont les événements s'étaient enchaînés, il convenait à son ombrageuse fierté d'honnête homme outragé, de n'en rien témoigner.

« Ce n'est pas à moi, semblait-il dire, qu'il appartient de vous tirer de l'erreur où vous êtes tombés: c'est à vous d'en sortir. Si vous poussez l'aveuglement jusqu'à me condamner, — tant pis pour vous! J'ai pour moi le sentiment de mon innocence, de mon honneur immaculé, et vos arrêts non plus que vos bévues ne sauraient m'atteindre.

— Enfin, vous devez avoir un système, une explication, une hypothèse à fournir, lui avait répété le juge d'instruction.

— Monsieur, j'aurais ce que vous dites que je le garderais soigneusement pour moi, avait répondu le professeur. A une indignité comme celle que je subis, ce n'est pas l'ombre et l'oubli qu'il faut, c'est la lumière. J'ai droit à un procès public. On vien-

drait m'apporter le moyen certain de me faire ouvrir les portes de la prison, que je refuserais de recourir à ce moyen. Vous m'avez arrêté. Prouvez que je suis coupable. Je me dois de ne pas même protester de mon innocence, — à plus forte raison de ne rien faire pour l'établir...»

Cette fermeté que le juge d'instruction aurait volontiers taxée d'entêtement, n'avait pas empêché M. Randal de sentir ses yeux se mouiller de larmes le jour où il lui fut donné d'embrasser Jacques Baudouin. La foi entière du jeune sculpteur en sa probité, cette foi que le soupçon n'avait même pas effleurée, — et la démarche spontanée par laquelle il était venu l'affirmer, en choisissant cette heure sombre pour demander la main de Clélia, — ces choses avaient profondément touché le professeur. Il accueillit Jacques comme un fils à sa première visite, et dans l'étreinte de leurs mains loyales il y avait une promesse que rien désormais ne pourrait plus rompre.

Dès lors, aussi souvent qu'il le put, Jacques vint se joindre, dans l'après-midi, aux deux êtres tendres et dévoués qui se serraient contre le prisonnier. Il apportait les nouvelles du jour, l'air du dehors, s'efforçait de jeter un peu de mouvement et de vie dans ces mornes journées d'attente que la justice humaine réserve encore trop souvent aux accusés—innocents ou coupables. Il essayait aussi, par mille voies adroites, d'amener M. Randal à

lui fournir quelque détail qui permît d'arriver à la découverte de la vérité. Car il s'était promis, lui aussi, de travailler à établir l'innocence du professeur; il était obligé de convenir avec lui-même que ses premiers efforts pour atteindre ce but étaient restés bien inutiles!... En vain il y rêvait le jour et la nuit; en vain il s'épuisait en plans de tout genre pour rompre la trame que son cœur et sa raison lui faisaient entrevoir tendue autour d'un innocent. Il n'arrivait pas à apercevoir clairement le moyen d'y parvenir, comme il l'écrivait un jour à son ancien maître, le professeur Pellerin, celui-là même qui lui avait donné une lettre d'introduction pour la famille Randal.

« Je me bute, lui disait-il, à cette difficulté insurmontable : M. Randal est informé de la disparition d'un manuscrit précieux, il témoigne une douloureuse surprise à cette nouvelle; et le document est trouvé caché dans sa propre bibliothèque!... Or il ne s'agit pas ici de faire partager à d'autres une conviction morale basée sur la probité antérieure de l'accusé. Vous le comprenez mieux que personne, mon cher maître, — ni M. Randal ni ceux qui l'aiment, ne peuvent se contenter qu'il soit acquitté grâce à l'habileté d'un avocat ou à l'indulgence des juges. Ce qu'il faut, c'est l'évidence s'imposant, c'est un fait aussi brutal que la découverte même du manuscrit au domicile de M. Randal, et qui vienne arracher le masque du coupable,

« le livrer pantelant à l'indignation et à la vindicte publiques ».

Car ce coupable existait. Pour Jacques comme pour la signora Maddalena et pour Clélia, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute. Leurs soupçons s'étaient même portés d'emblée sur Seneca. Mais ces soupçons manquaient de corps. Il était impossible de comprendre et surtout d'établir comment Seneca aurait pu avoir en sa possession le manuscrit de la Bibliothèque Palatine où il n'avait jamais mis les pieds. Jacques s'était livré à cet égard à une enquête minutieuse, il avait recueilli de la bouche même de M. Grimaldi toutes les circonstances de l'affaire. Et rien, absolument rien n'était venu rattacher Seneca à ces circonstances.

D'ailleurs, quel aurait été le mobile du vieux modèle pour commettre un acte pareil? Pure méchanceté contre des gens qui l'avaient obligé? C'était invraisemblable, autant qu'il semblait absurde de lui attribuer la compétence technique nécessaire à la perpétration du crime.

Quant à M. Bollmann qu'une sorte d'instinct désignait aussi aux soupçons du jeune sculpteur, il était hors de doute qu'il avait une seule fois reçu communication du manuscrit et qu'il avait presque aussitôt constaté publiquement la soustraction. Ce point était même un des éléments fondamentaux de la cause et se trouvait unanimement reconnu dans le procès-verbal. A supposer que M. Bollmann eût

arraché et escamoté le fragment dans ces quelques minutes et sous l'œil même des autres lecteurs, — comment aurait-il pu faire que ce fragment se trouvât le même soir chez M. Randal?

Le problème semblait donc insoluble. Et Jacques ne pouvait compter pour l'éclaircir que sur quelque indice obtenu de M. Randal lui-même. Or, l'excellent homme était sur le sujet d'une susceptibilité plus que farouche. A force de diplomatie on arriva pourtant, en famille, à lui faire dire son sentiment personnel. Ce ne fut pas chose aisée, précisément parce que son opinion ne reposait sur aucun fait spécifique. Il mettait une sorte de pudeur à le garder pour lui. Mais il finit par céder aux prières de Jacques et de Clélia.

« Voulez-vous que je vous dise mon impression intime? dit-il avec effort. Eh bien! la voici donc, — mais pour vous seuls... Elle paraîtrait ridicule si je l'émettais publiquement... Je suis la victime d'une intrigue de la police allemande. Vous savez avec quelle ardeur infatigable elle travaille à brouiller la France et l'Italie. On peut dire que ce projet est le pivot de sa politique étrangère. Elle consacre à la cultiver la plus grande partie des fonds secrets ou fonds de police qui portent si justement en Allemagne le nom de reptilien fund, — fonds des reptiles. Ses agents ne négligent rien. Vous savez avec quelle âpreté sauvage la Voce Romana, qui est notoirement à leur solde, avait com-

mencé à m'attaquer, quand j'ai posé le talon sur la tête de l'aspic. Il suffit que je représente la tendance opposée à la leur, et que je défende l'alliance fraternelle entre les deux peuples, - il suffit même, à vrai dire, que je sois Français, - pour qu'on soit résolu à tout contre moi. Voyant que la calomnie imprimée ne pouvait rien, on a recours à la calomnie par le fait. Comment s'y est-on pris? Je l'ignore. Mais quand des gens sans scrupules disposent de moyens puissants et peuvent se choisir des instruments dociles, non seulement dans la presse et dans les parlements, mais dans la police locale et ailleurs, - tout leur devient possible... Supposons qu'ils se soient introduits de nuit à la Palatine, soit par la connivence d'un gardien, soit autrement, supposons qu'une fausse clef leur ait donné accès chez moi : les choses s'expliquent... Je n'affirme pas qu'elles se sont passées absolument ainsi. Mais enfin il n'y a pas jusqu'au détail de ce Bollmann, qui est l'acheteur et l'inspirateur avéré de la Voce, présidant à la découverte du fait, et demandant à point nommé le manuscrit, - il n'y a pas jusqu'à ce détail qui ne dénonce la main prussienne. Pour moi, la chose est hors de doute.

— Eh! pourquoi ne pas la dire alors? Pourquoi ne pas la crier sur les toits? dit Baudouin entraîné par la force du raisonnement.

- Je vous le répète, parce qu'elle paraîtrait

invraisemblable et ridicule. L'opinion publique ne croit pas volontiers à ces combinaisons en apparence puériles, à ces petits moyens odieux mis en œuvre par une politique qu'on croit à tort grandiose. Vous qui êtes Français, qui me connaissez et m'aimez, vous ne demandez qu'à admettre cette explication d'une infamie qui vous révolte. Une population partiellement guidée par des hommes qui ont intérêt à faire le silence sur ces répugnantes origines de leurs arguments fratricides, prendrait ma théorie pour un paradoxe ou pour une impudente défaite...

— C'est vrai, répondit le jeune homme après un instant de réflexion, vous avez raison, toujours raison. Mais il n'en est pas moins important d'être au moins sur la vraie piste... Je vais reprendre mon enquête, et surveiller ce Bollmann...

— A quel résultat pouvez-vous arriver? objecta M. Randal avec un pâle sourire. Pensez-vous que s'il a directement trempé dans l'affaire, il n'ait pas pris ses précautions pour éviter d'y paraître mêlé... Je suis même surpris qu'il ait jugé à propos de découvrir le vol en personne! Mais la haine l'aura entraîné. Il n'aura pas résisté à la tentation de savourer cette vengeance...

— Comme il n'a pas résisté au plaisir de vous remplacer au lycée!... Tout cela le dénonce. Et la haine lui tient décidément au cœur. S'il a commis ces fautes de tactique, il peut en avoir commis d'autres. Je vais les rechercher... Sans plus tarder, je me remets en campagne!... s'écria Baudouin en se levant.

— Allez donc, mon cher enfant, puisque vous le voulez, dit M. Randal en lui rendant sa poignée de main. Mais n'oubliez pas que ma confidence est pour vous seul. Je ne veux à aucun prix avoir l'air de plaider les circonstances atténuantes. Ma cause est de celles qui exigent des preuves rigoureuses ou le silence... »

Baudouin partit le cœur plus léger qu'il ne l'avait eu depuis huit jours, récompensé d'avance par le rayon d'espoir qu'il avait vu s'allumer aux yeux de Clélia.

Il recommença ses courses et ses démarches, dans une direction plus définie cette fois, s'informant des habitudes de Bollmann, étudiant ses mœurs, relevant ses fréquentations. La conviction qui sortit de cette enquête, c'est qu'indubitablement le Prussien était un agent secret de la politique allemande, et centralisait à Rome tout ce qui se rattachait à la propagande antifrançaise en Italie. Mais sur ce qui touchait au cas particulier de M. Randal, il ne put recueillir aucun indice sérieux. Les nouveaux détails qu'il alla chercher à la bibliothèque et auprès de chacun des lecteurs présents à la constatation du fait, tendaient plutôt à établir la parfaite innocence de Bollmann. Un de ces lecteurs, notamment, disait avoir eu les yeux

sur le savant allemand à partir du moment où le manuscrit lui avait été remis. Il l'avait vu le feuilleter tranquillement, prendre des notes, tressaillir en apercevant un hiatus dans le texte, recourir à la table, examiner, hésiter et finalement annoncer à haute voix sa découverte... Ou M. Bollmann était un acteur consommé, ou le hasard seul l'avait fait tomber sur ladite constatation.

Les résultats pratiques de cette enquête supplémentaire étaient donc nuls, comme l'avait prévu M. Randal. Mais sans qu'il s'en doutât et à l'insu de Baudouin lui-même, l'ardeur et l'énergie que le jeune homme mettait à rechercher le coupable, agissaient déjà sur l'opinion d'une manière fort appréciable. Les gens que Jacques interrogeait et à qui il communiquait sa foi profonde en l'innocence de M. Randal avec son espoir d'arriver à retrouver le fil de cette basse machination, répétaient ses paroles, allaient disant qu'on n'avait pas encore le dernier mot de l'affaire. Une réaction s'opérait déjà contre les jugements hâtifs de la première heure.

D'autre part, la dignité hautaine de M. Randal avait eu plus d'action sur les magistrats instructeurs que n'auraient fait les dénégations ou les plaidoyers les plus habiles. En dépit de l'évidence même, ils se prenaient, eux aussi, à douter de la culpabilité de cet homme si savant, si simple, si droit, si véritablement grand. L'objection qui frap-

pait tous les esprits impartiaux se dressait enfin devant eux.

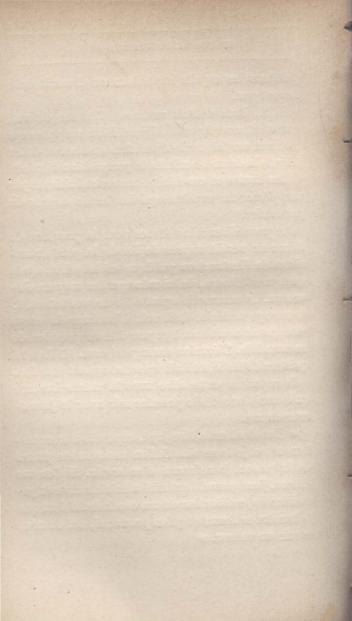
Si M. Randal était vraiment l'auteur du vol, comment, averti par M. Grimaldi des soupçons qui pesaient sur lui, avait-il pu attendre ainsi et défier jusqu'à la dernière minute la perquisition légale?

Ces doutes et ces hésitations se traduisirent par une démarche suprême qui fut tentée auprès du prisonnier.

Le provéditeur des études pour la province de Rome se rendit auprès de lui de la part du ministre de l'instruction publique et lui offrit, après quelques détours, de lui ménager des moyens d'évasion. Le manuscrit ayant été retrouvé intact, le dommage matériel était nul. L'honneur du corps enseignant avait tout à gagner à la suppression de ce scandale. L'évasion arrangeait tout. M. Randal quitterait l'Italie, et l'affaire se trouverait étouffée.

Il repoussa cette offre avec la même hauteur qu'il avait eue dès le premier soir avec le procureur du roi.

« Mon droit est d'être jugé, répondit-il tranquillement, et je le serai... Si l'on m'ouvre les portes de la prison, je refuserai d'en sortir. Si l'on me chasse, j'assignerai l'autorité administrative et judiciaire en justification de ma conduite. Il faut que la lumière se fasse, et qu'on prouve si, oui ou non, je suis un voleur. »



CHAPITRE XV

TITO SE PROMÈNE AVEC SENECA

Au lycée Michel-Ange, M. Bollmann avait fini par rester maître de la situation, en dépit de son insuccès de la première heure. De hautes influences étaient intervenues : le préfet de Rome, l'ambassadeur d'Allemagne, avaient fait de son maintien en fonctions une affaire personnelle; on avait parlé des nécessités de la discipline, de l'impossibilité d'annuler un choix officiel parce qu'il plaisait à des gamins de faire du bruit. A grand'peine le directeur avait-il obtenu qu'on ne revînt pas sur sa décision disciplinaire et que l'on ne procédât pas à l'expulsion de Tito Salviati.

Les élèves de la classe de seconde avaient été mandés l'un après l'autre au premier étage, et les familles averties que la moindre velléité de désordre serait vigoureusement réprimée.

Force restait donc à la loi, assez mal représentée

12

par la face huileuse du docteur Julius Bollmann. Il faisait régulièrement son cours, aux lieu et place de M. Randal, et certes jamais deux philosophies ne furent plus diamétralement opposées que celles du suppléant et du titulaire.

Le thème du cours n'avait pas changé d'ailleurs; maintenant comme pendant le premier trimestre, Horace et Virgile, Cicéron et Tite-Live, Homère et Xénophon en fournissaient le texte. Mais si M. Randal avait pris à tâche de saisir toutes les occasions qui lui permettaient d'inculquer à ses élèves les principes de la fraternité humaine et de la solidarité latine, — M. Bollmann ne mettait pas moins de soin à leur développer des conclusions toutes différentes. Il le faisait sans talent et sans verve, mais avec un déploiement de citations et de phraséologie scientifique qui donnait à ses aphorismes un air de solidité.

Presque toujours il s'attachait, pour éblouir ses auditeurs et leur faire plus aisément accepter ses doctrines, à les présenter comme exclusivement dues à des écrivains de leur pays. Il savait flatter leur orgueil national en proclamant à tout instant la supériorité des penseurs italiens sur ceux des autres langues. Dante, Pétrarque, l'Arioste, le Tasse, Alfieri, Galilée, Volta étaient constamment sur ses lèures. Même il poussait le culte de ces grands hommes jusqu'à leur attribuer des pensées et des formules qu'ils n'avaient jamais songé

à émettre au cours de leur glorieuse existence.

Mais le cheval de bataille que M. Bollmann enfourchait le plus volontiers, c'était le dénigrement de la France. A tout propos et hors de propos, il v revenait. Une admiration déplorable de la France et des Français se trouvait, s'il fallait l'en croire, au fond de toutes les fautes politiques et de tous les malheurs de l'Italie. Le peuple-roi ne pouvait se relever définitivement et reprendre dans le monde la place à laquelle il avait droit, qu'en abandonnant sans retour cette « Gallomanie » d'où étaient sortis tous ses maux. Non seulement il devait abjurer l'amour de la France et des idées françaises, mais son intérêt lui commandait d'en prendre toujours l'exact contre-pied. Car la France était sa véritable rivale sur la Méditerranée, sur les Alpes, dans l'assemblée des nations, et il fallait de toute nécessité que l'une fût subordonnée à l'autre. Or l'Italie était la mieux douée sous le rapport du génie, de l'instruction, et l'on pouvait dire de la valeur militaire, depuis le naufrage sans précédent des armées françaises en 1870. Donc il lui appartenait de prendre la suprématie.

Le véritable moyen d'y arriver était de s'allier étroitement avec les ennemis de la France. Le plus fort, le plus redoutable de tous était l'Allemagne. C'est vers l'Allemagne que l'Italie devait avoir les yeux fixés pour attendre la réalisation de

ses légitimes espérances.

Ces doctrines, assaisonnées de réflexions philosophiques sur la grandeur et l'utilité de la guerre, — sans laquelle, disait M. Bollmann, les nations s'enfonceraient dans un matérialisme, — sur l'état d'hostilité naturel à toutes les espèces vivantes, et qui était, s'il fallait l'en croire, la condition même de leur perfectionnement, — sur la puérilité des notions mises en cours par la Révolution française, — et sur une infinité d'autres découvertes tudesques de la même force : ces doctrines, disons-nous, étaient trop conformes à celles que les élèves du lycée Michel-Ange trouvaient dans la bouche de M. Pompéi et sous la plume de presque tous leurs auteurs classiques pour les choquer beaucoup.

Quelques bons esprits comme Ciro Casanova remarquaient peut-être le biais particulièrement allemand de cet enseignement, comme ils avaient remarqué les tendances toutes françaises de M. Randal. Mais la chose leur paraissait aussi naturelle dans un cas que dans l'autre.

Seul Tito Salviati en était sincèrement affligé, parce qu'il avait appris à aimer la France, à la fois par les récits héroïques de son père et par les leçons bénévoles de M. Randal.

Mais il avait pris avec lui-même la résolution de tout supporter pour rester au lycée Michel-Ange, où il pouvait surveiller l'ennemi; et avec la ténacité prudente jointe à la finesse qui faisait le fond de son caractère éminemment florentin, il parvenait à éviter toutes les embûches.

Car M. Bollmann lui en tendait de tout genre. Devinant instinctivement un juge, peut-être un justicier, dans cet enfant qui l'avait accueilli à son entrée en fonctions par un éclat de rire si franc et si clair, — le Prussien s'était promis d'en purger sa classe et ne reculait devant rien pour y parvenir.

Il épluchait les devoirs de Tito, lui demandait chaque jour ses leçons, le harcelait de mille questions épineuses. Constamment il le regardait, pour épier sur son visage ou dans l'expression de ses yeux un signe, un rayon d'ironie dont il pût se faire une arme. Au moindre mouvement, au plus léger bruit, c'est vers Tito que se tournait sa rancune.

Mais il avait affaire à plus malin que lui, Tito n'était jamais en faute, Tito travaillait ses devoirs avec Ciro Casanova, pour les rendre parfaits. Tito savait toutes ses leçons sur le bout du doigt. Tito répondait avec intelligence et modestie aux interrogations les plus ardues. Tito courbait docilement la tête sous les reproches les plus amers et les plus injustes. La physionomie de Tito n'exprimait jamais ni la gaieté, ni l'impertinence, ni le dédain, ni l'ironie, ni la fatigue, — ni aucun sentiment humain dont il fût possible de prendre texte pour le punir.

Même au dehors du lycée, — et il arrivait fréquemment à M. Bollmann de le trouver sur ses pas dans les rues, — il ne pouvait surprendre en lui un geste, une attitude, un regard, à plus forte raison une parole, qu'il y eût moyen de transformer en délit.

Le petit Florentin l'avait dit : il était de la patrie de Machiavel. Il savait qu'il ne faut jamais inquiéter l'ennemi par d'inutiles provocations. Et cette politique, adoptée par lui, il la suivait avec d'autant plus de fidélité, qu'il y trouvait un plaisir véritable en voyant par mille symptômes combien elle était insupportable à son adversaire.

M. Bollmann en était bientôt venu à considérer comme un outrage de plus cette attention scrupuleuse à ne pas se mettre en faute, et, suivant son habitude, il ne rêvait que de trouver un prétexte pour venger toutes ses injures à la fois.

Ce prétexte, il ne pouvait manquer de le rencontrer un jour ou l'autre, et Tito le sentait trop bien, il devait finir par succomber dans cette lutte inégale : ou M. Bollmann quitterait le lycée, ou il faudrait qu'il en sortit lui-même. Il ne se décidait pas volontiers à accepter la seconde solution.

Tito ne perdait pas de vue, d'ailleurs, le but qu'il s'était donné. Convaincu que M. Bollmann et Seneca devaient être les véritables auteurs du méfait imputé à M. Randal, il avait commencé, à tout hasard, par se mettre en rapports réglés avec le vieux modèle.

La chose lui avait été facile, leurs fréquentations professionnelles étant à peu près les mêmes. Quoique Rome soit le grand marché de sculpture de l'Europe, parce qu'elle y est beaucoup moins chère qu'à Paris, il n'y a guère que dix à douze ateliers principaux où les modèles, jeunes ou vieux, aient chance de trouver de l'emploi. Il arrivait donc fréquemment à Tito de rencontrer Seneca sur ce terrain. Et jamais il ne perdait une occasion de se faire bien venir de lui, flattant sa manie vaniteuse, lui demandant des récits de sa glorieuse jeunesse et du temps où il arrêtait les voitures sur la route d'Albano, - au besoin partageant avec le brigand retraité, soit un sou de lupins ou de figues sèches, soit une écuelle de tagliarini.

On prenaît ce goûter classique à califourchon sur une balustrade du Monte Pincio, par un beau soleil de janvier ou bien assis sur le quai du Tibre, ou au bord de la fosse immense que fait au-dessous du niveau présent de Rome le pavé du forum exhumé, ou même sur la tribune illustre qui porte encore les trous de ces rostres de bronze, de ces rostres où Marc-Antoine fit attacher la tête et les mains de Cicéron.

Et puis on se désaltérait à la Meta Sudente, ou bien à la fontaine de Trevi qui guérit douze mala-

dies, s'il faut en croire la légende; voire aux tonneaux d'arrosage qui promènent dans les rues, comme jadis l'étendard des légions, le S. P. Q. R. du Sénat et du peuple romain.

Et chaque jour l'intimité devenait plus grande entre le petit Florentin et le dernier descendant du Philosophe.

Mais c'est en vain que Tito comptait profiter de cette intimité pour en venir aux rapports du vieux modèle avec le professeur Bollmann. Sur ce chapitre Seneca restait impénétrable.

Non qu'il dédaignât de rire du Tedesco, de son avarice et de ses ridicules. Il ne se croyait nullement lié à cet égard par le contrat qui l'attachait au Prussien. Mais une prudence assez naturelle l'empêchait de s'expliquer sur la nature de ce contrat, et tout ce que l'enfant put jamais lui faire avouer, c'est qu'il était en rapports d'affaires avec le professeur.

Quand Tito se fut assuré qu'il n'obtiendrait rien de plus, il changea subitement de tactique, ne parla plus jamais de Bollmann et commença de se plaindre amèrement de l'ingratitude des étrangers.

C'est en vain, disait-il, qu'on s'ingéniait à se rendre utile, et à servir ces barbares, soit en leur expliquant les monuments de Rome, soit en posant

^{1.} Senatus Populusque Romanus.

pour le torse ou pour la tête. Ils ne vous en savaient aucun gré et croyaient avoir tout fait en vous jétant quelques bajoques. Où était le temps où on pouvait au moins les rançonner sérieusement en les arrêtant sur la grande route!...

« Ce temps n'est plus, figliuolo, répondit Seneca en secouant mélancoliquement la tête. Une fois de plus, les barbares ont repris pied dans la Ville Éternelle. Vois ces Anglais qui se promènent ici, ces Français, ces Américains... Tout cela a de l'or plein ses poches. Et pas la moindre chance de leur en prendre un peu!...

— Mais enfin, insinuait Tito qui avait son idée, il y aurait peut-être moyen de les rançonner autrement que de vive force... La ruse peut suppléer à la violence. Si l'on mêlait un de ces étrangers à une affaire grave, criminelle, où il y allât pour lui de la prison... on pourrait ensuite lui faire payer cher le droit de ne pas être dénoncé... »

Seneca secouait de plus en plus la tête chaque fois que Tito Salviati revenait à ce thème favori. Il protestait que l'ère de ces choses était passée, et qu'il fallait maintenant marcher droit ou prendre le chemin des galères.

Mais au fond ces suggestions produisaient dans son esprit l'effet qu'en attendait le petit Florentin, et la pensée du vieux modèle se portait d'autant plus volontiers sur le parti monétaire qu'il pouvait tirer de sa complicité avec Bollmann. Ses instincts d'ancien brigand se réveillaient.

« Je serais bien sot, finit-il par se dire, de me contenter de cinquante *lire* que j'ai eu tant de peine à tirer du Tedesco, et dont il me reste à peine quelques sous! »

Ses derniers scrupules s'envolèrent avec la dernière bajoque.

Un soir, comme on sortait de classe, Tito eut la joie profonde de voir Seneca attendre sur la place San-Ignazio M. Bollmann qui venait de faire son cours, et l'aborder sans plus de façons.

- « Je vous ai défendu de me parler dans la rue... Ne pouvez-vous venir chez moi si vous avez quelque chose à me dire? murmura le Prussien pâle de honte et de peur.
- Votre Illustrissime Seigneurie m'excusera, répondit le vieux coquin avec les manières mêmes qu'il avait jadis sur la route d'Albano. Mais j'ai besoin de vingt *lire* à l'instant même, et j'ai pensé que vous ne me les refuseriez pas...
- Vingt lire! s'écria M. Bollmann en passant subitement de la pâleur livide au rouge le plus apoplectique. Et pourquoi vous donnerais-je vingt lire, s'il vous plaît?... N'ai-je pas payé vos services le prix convenu?
- Sans doute, reprit Seneca, mais Votre Seigneurie ne m'avait pas dit, en me donnant sa petite commission, qu'elle m'exposait à aller aux

galères, et cela vaut bien un petit supplément...

- Eh bien! venez ce soir chez moi, nous en causerons.
- Ce soir il sera trop tard, Seigneurie Illustrissime; car je serai allé dans l'intervalle faire ma confession au procureur du roi, et lui conter que j'ai un poids sur la conscience, ayant été chargé par vous, il y a trois semaines, de remettre un rouleau de parchemin chez le professeur...
- Misérable!... Tu sais bien que ce serait t'accuser toi-même!...
- Pas du tout, Excellence, puisque j'étais censé ne pas savoir de quelle nature était le paquet.
- Seneca, ce que vous faites là n'est pas délicat! protesta l'infortuné Bollmann en essayant un appel suprême aux sentiments chevaleresques du vieux Bomain.
- Excellence, j'ai le regret de le dire, c'est vous, au contraire, qui manquez de délicatesse avec le descendant du Philosophe. Lui refuser aussi durement un méchant billet de vingt lire!...
- Mais enfin je ne vous dois rien, reprit M. Bollmann désespéré.
- Vous me devez aide et secours pour m'avoir employé dans une affaire criminelle, répliqua Seneca.
- Chut!... Malheureux!... Veux-tu parler moins haut?... supplia le misérable en se tordant les mains de rage.

- Je parlerai aussi haut qu'il me plaira. Mes vingt *lire* ou je crie à tue-tête! dit le brigand.
- Je n'en ai que dix sur moi, expostula
 M. Bollmann en fouillant fiévreusement dans sa poche.
- Eh bien! vous avez là vos lunettes d'or: je m'en accommoderai...
 - Mes lunettes!... Y penses-tu?...
- J'y pense si bien que si vous ne me les donnez pas à l'instant, je vais où vous savez.
- Les voici donc... C'est un assassinat, une trahison, balbutia le Prussien. Je vais être obligé de prendre une voiture pour rentrer chez moi... Sans compter que je ne trouverai jamais à Rome les verres qu'il me faut.
- Eh bien! voici ce que je vous propose, dit Seneca avec bonhomie: ce soir je vous rapporterai les lunettes à domicile, mais vous me donnerez vingt *lire* de plus, et... aussi un vieux pantalon pour remplacer celui-ci, ajouta-t-il après réflexion.
- Va-t'en au diable! » cria M. Bollmann en faisant deux pas pour le quitter.

Mais il se ravisa et revint pour dire:

- « Soit, à ce soir. Mais au moins ce sera tout, n'est-ce pas?
 - Ce sera tout, » répondit Seneca.

Et il murmura dans sa barbe:

« Jusqu'à ce que j'aie encore besoin d'argent... »

M. Bollmann se hâta de fuir. Il avait une peur atroce que ce colloque n'eût été remarqué.



Il l'avait été, au moins par Tito, qui le suivait depuis le début en s'abritant au tournant de la rue San-Ignazio. La colère de Bollmann, ses protestations, le geste désespéré de sa main en fouillant dans sa poche, les lunettes d'or remises au brigand, — le petit Florentin avait tout vu.

Sûr désormais que ses soupçons étaient fondés, et que Seneca tenait Bolmann par la chaîne d'une infâme complicité, il ne songea plus qu'à se procurer une preuve juridique de ce qui n'était encore qu'une certitude individuelle. Car, il le sentait lui-même, c'était une preuve qu'il fallait, une preuve irréfutable.

En attendant il avait toujours ouvert pour l'affreux Tedesco l'ère de l'expiation. La journée était bonne. Il rentra au logis en se frottant les mains.

CHAPITRE XVI

OU TITO SE MONTRE UN VÉRITABLE ÉLÈVE DE MACHIAVEL

Cependant les jours s'écoulaient et rien de nouveau ne venait justifier les espérances de Tito Salviati. La preuve qu'il rêvait lui échappait toujours.

Le carnaval tirait à sa fin. C'est à Rome la saison traditionnelle des fêtes qui se terminent aux jours gras par un véritable renouvellement des saturnales antiques. Toute la ville se préparait déjà aux folies de la semaine joyeuse. Seule, ou presque seule, la famille Randal en attendait la venue avec des sentiments de crainte et de douleur. Car son chef devait être jugé à la première audience de carême, et le véritable mot de l'énigme restait aussi mystérieux qu'au moment de l'arrestation.

Paolina avait religieusement gardé le secret qu'elle avait promis à sor frère. Elle n'avait dit a personne sur qui s'étaient arrêtés ses soupçons et quels motifs elle avait de les entretenir. Mais ce n'est pas sans efforts qu'elle était parvenue à rester fidèle à sa parole. Les lamentations de Perpetua, les larmes de la signora Maddalena et le chagrin de Clélia, mettaient tous les jours sa discrétion à une rude épreuve. Vingt fois elle avait été sur le point de parler et de dire :

« Mon frère a vu Seneca et Bollmann en conférence. C'est toujours un indice grave à utiliser contre eux... »

Pour la décider à se taire, il n'avait fallu rien de moins que sa confiance absolue dans l'intelligence de Tito et l'espoir de le voir enfin parvenir à quelque découverte importante. Mais à mesure que le moment du procès approchait, sans apporter aucune lueur favorable, cette confiance s'affaiblissait, cet espoir s'envolait à tire-d'aile.

L'heure vint où Paolina craignit sérieusement de manquer à son devoir le plus étroit. Un jeudi, trouvant son frère au logis, elle lui fit part de ses scrupules et le supplia de la relever de sa promesse.

Tito lui avoua de son côté des scrupules semblables et lui jura de ne plus tarder à révéler la connaissance de Bollmann et de Seneca, s'il n'arrivait pas sous huit jours à un résultat positif. Et une fois encore rassurée par cet engagement formel, Paolina accepta ce dernier délai. La vérité, c'est que Tito, ne sachant à quel parti se résoudre, voulait causer de l'affaire avec Ciro Casanova. Il avait pour le sens et la discrétion de son ami une admiration qu'il prodiguait peu. Ciro était à ses yeux le type même des qualités les plus sérieuses de la race italienne. Pour la pénétration, la fermeté, l'amour de l'étude, personne au lycée ne pouvait entrer en ligne avec lui. Tito n'ignorait pas en quelle profonde estime le jeune paysan tenait leur professeur. Il crut donc ne pouvoir choisir un meilleur confident, et, sans plus tarder, il résolut d'aller lui demander conseil.

Ciro Casanova se trouvait, selon sa coutume, en son cabinet de travail souterrain, dans les profondeurs du môle de Cécilia Métella.

Il parut peu surpris de ce que son petit camarade lui révélait. D'instinct, il avait toujours cru à la probité de M. Randal et s'était fait une piètre idée de celle de M. Bollmann. Mais sur la question de résoudre comment on pouvait arriver à confondre l'un et à sauver l'autre, il déclara tout net qu'il n'en voyait pas le moyen.

« Il faudrait que Seneca s'accusât lui-même, dit-il, ce qui est à peu près utopique. Et en supposant qu'on parvînt à l'y décider, à prix d'argent ou autrement, il n'est ni certain ni probable que son témoignage fût pris au sérieux. Outre que sa réputation est détestable, il resterait acquis

qu'il a été mis au service de la famille Randal, ce qui enlèverait encore du poids à sa déposition.

- Très vrai! dit Tito en se promenant avec agitation dans le souterrain. Une affirmation du vieux brigand passera toujours comme achetée à peu de frais. Ce n'est pas son aveu à lui qu'il faudrait obtenir, c'est celui de Bollmann même!...
- Tu conviendras avec moi que ce n'est pas commode!...
- Hélas! non... Oh! si je le tenais, ce scélérat de Tedesco, comme je lui ferais expier tous ses crimes à la fois! s'écria le petit Florentin en serrant ses poings. Oui, je voudrais le tenir ici même, dans ce cachot, reprit-il, l'enchaîner de mes mains à cet anneau de fer, et puis le battre jusqu'à ce qu'il confesse son infamie! Mon pauvre cher maître, mon pauvre M. Randal! Faire peser sur lui une accusation pareille!...»

La voix de Tito tomba subitement. Il s'était arrêté, l'œil étincelant de généreuse indignation, devant l'anneau de fer rivé dans la muraille, et une pensée naissait en lui, un projet encore informe, — où il distinguait pourtant les linéaments de la solution cherchée.

« Ciro, dit-il après un instant de silence, pourquoi ce rêve presque insensé que je viens de formuler ne deviendrait-il pas une réalité?... Pourquoi ne tiendrais-je pas, en effet, ce misérable sous mon genou, ici dans ce souterrain, et ne lui ferais-je pas confesser son crime?... On a accompli dans le monde des choses plus extraordinaires... Mon père a bien conquis les Deux-Siciles avec un millier de lances sous la conduite de Garibaldi!... Que faudrait-il, après tout, pour exécuter mon idée? Des gens de bonne volonté et une occasion favorable...

- Hum! objecta Ciro, l'entreprise ne serait pas sans périls, en tous cas, et la loi ne plaisante pas sur ces sortes de choses!...
- La loi!... Ce serait la servir que de lui rendre le vrai coupable!...
 - Oui, mais si l'on manque son coup...
 - Il ne faut pas le manquer!...
- Ciro, je ne te demande qu'une grâce. Veux-tu m'autoriser à me servir de ton souterrain?
- L'autorisation est au moins superflue, et mes titres de propriété ne sont écrits nulle part... Mais réfléchis bien à ce que tu veux faire!...
- C'est tout réfléchi. Eureka! eureka! » s'écria Tito en exécutant, devant son camarade ébahi, un pas de danse inédit dans la chorégraphie des deux mondes.

Et, sans ajouter un mot, il courut à la corde, se hissa au dehors, puis reprit la route de Rome.

Une heure plus tard, il arrivait à la Villa Médicis et montait droit à la chambre de Jacques Baudouin.

Le jeune sculpteur était assis près de son feu,

devant sa table de travail, le front dans la main, poursuivant toujours le même problème et n'en trouvant pas la solution.

Un sourire éclaira ses traits quand il aperçut Tito Salviati. Entre tous ceux qui aimaient M. Randal, il s'était vite établi une sorte de franc-maçonnerie, et Jacques éprouvait toujours un sentiment de plaisir, à la fois amical et esthétique, à voir la brune frimousse du petit Florentin. Il y remarqua, ce jour-là, un air de résolution singulière.

- « Assieds-toi près du feu, mon garçon, dit le sculpteur, il fait un froid de loup et tu as les mains toutes rouges. Veux-tu tramper un biscuit dans un verre de vin?...
- Le biscuit n'est pas de refus, mais grand merci pour le vin, je ne bois que de l'eau, répondit Tito en acceptant sans embarras l'empressement hospitalier du jeune Français. Vous êtes donc malade, reprit-il de son ton libre et familier, qu'on ne vous voit plus au travail? Voilà deux ou trois fois que je me suis présenté à l'atelier sans vous y rencontrer.
- Ah! Tito! s'écria Jacques Baudouin, comment veux-tu qu'on ait le cœur au travail quand on voit le monde renversé et l'ignominie donnée comme récompense au mérite?... Je n'ai rien fait qui vaille depuis que M. Randal a été arrêté.
- C'est comme moi!... Sans Ciro Casanova, je vous réponds que mes devoirs seraient propres!...

Non pas par paresse, au moins!... mais j'enrage de voir un autre maître à la place du caro professore, surtout quand je me dis que celui-là se réjouit, dans sa vilaine âme, de l'infortune de M. Randal!...

- Oui, mon pauvre Tito, c'est une chose triste, mais il est de fait que la chute présumée d'un homme d'honneur cause à beaucoup de gens une joie inexplicable. Ce que j'ai entendu dire d'inepties et d'infamies depuis un mois est assez pour vous rendre fou!... Et quand les ennemis d'un homme peuvent lui faire tant de mal, se dire que ses amis ne peuvent lui témoigner qu'une inutile pitié!...
- Êtes-vous donc découragé, monsieur Jacques?... Jetez-vous vraiment le manche après la cognée?
- Et que puis-je faire? Si je savais seulement à qui ou à quoi m'attaquer, s'il s'agissait, pour sauver M. Randal, d'affronter des dangers, des fatigues, des humiliations, ou cent mille morts: j'y courrais avec délices!... Mais contre une ombre insaisissable, que devenir?...
- Peut-être cette ombre a-t-elle un corps!..

 Il faut tâcher de la saisir, voilà tout! »

Jacques Baudouin arpentait sa chambre à grands pas : il s'arrêta court, frappé de l'accent du petit Florentin.

« Tito, qu'as-tu donc à parler ainsi? comme un oracle? demanda-t-il. Saurais-tu quelque chose?...

Pour Dieu, hâte-toi de le dire!... Mais que vais-je penser? Et que pourrait savoir un enfant comme toi?

- Je ne suis qu'un enfant, c'est vrai, et un très mince personnage, dit Tito en se redressant, non sans dignité. Mais j'ai une tête tout comme un autre, de bons yeux, et j'espère aussi un peu de cœur. Rappelez-vous, Seigneur, l'histoire du Lion et du Rat, et ne dédaignez pas tant l'aide des petits.
- Je ne dédaigne rien ni personne, sois-en sûr... Mais, vraiment, tu verrais jour à rompre cette trame d'enfer? Parle vite, mon cher Tito!...
- C'est précisément ce que j'hésite à faire, dit le jeune garçon. La furia francese, vous savez?... Promettez-moi d'abord, monsieur Jacques, de garder le secret de ce que je vais vous dire. Je crois avoir deviné juste, mais je crois encore plus qu'une parole imprudente pourrait tout compromettre et détruire sans retour l'espoir que je caresse.
- Va donc!... Je te promets d'être muet comme un poisson, reprit Baudouin, partagé entre l'espoir d'apprendre quelque nouvelle ou la crainte de donner trop d'importance à une lubie enfantine.
- Voici... Ma sœur et moi nous avons presque au premier moment soupçonné deux personnes d'avoir fait tout le mal, dit Tito à demi-voix, avec des airs mystérieux. J'ai découvert ensuite, et je

me suis assuré depuis que les deux individus en question ont eu des rapports fréquents et secrets, et que ces rapports datent d'environ trois semaines avant l'arrestation de M. Randal.

- Quoi! s'écria Jacques en saisissant vivement le bras de l'enfant, tu es en possession de pareils faits, et tu ne te hâtes pas d'aller porter ta déposition à la justice? Es-tu fou, petit malheureux?... Et sais-tu bien que dans dix jours l'affaire se juge?
- Je le sais, répondit Tito en se dégageant doucement. Laissez-moi aller, monsieur Jacques, je ne veux pas m'évader... Si je ne vais pas porter ma déposition à la justice, c'est qu'elle ne servirait probablement à rien. Je vous ai dit que ma sœur avait la conviction que certain individu avait fait le coup; ayant formé de mon côté des conjectures sur un autre coquin, j'arrive soudain à constater entre eux des rapports certains: pour moi, c'est là un éclair qui porte la conviction dans mon esprit. Mais de quel poids voulez-vous que soit cette conviction pour les juges?... Deux gredins ont bien le droit de prendre des rendez-vous et de causer ensemble. Si je n'ai pas autre chose à dire au tribunal, autant vaut ne pas bouger.
- Cela pourrait toujours donner l'éveil au parquet, le mettre sur la trace des coupables, et alors la police avec ses mille moyens...
- Donner l'éveil au parquet, oui, et surtout à mes coquins! leur donner le temps de déguerpir ou

de trouver à leurs conciliabules des prétextes vraisemblables... Quant à la police, vous savez?... »

Le petit Florentin acheva sa pensée dans une grimace expressive.

- « Mais dis-moi au moins quels sont ces deux complices? s'écria Jacques, dont les espérances un instant ranimées baissaient maintenant à vue d'œil, et unissons nos efforts pour les démasquer!
- Voilà! dit Tito d'un air embarrassé. J'aimerais mieux, si cela ne vous froisse pas trop, garder ce secret pour moi jusqu'à nouvel ordre.
- Alors, reprit Baudouin, près de perdre patience, pourquoi diable viens-tu me conter tout ceci?
- Parce que j'ai besoin de vous, monsieur Jacques, confessa le petit Florentin d'un air si drôle et si contrit, que le jeune sculpteur ne put s'empêcher de rire.
- Allons, soit; ne dis que ce que tu jugeras à propos de dire, répliqua-t-il. Je commence à croire qu'il y a plus de cervelle que je n'aurais cru dans cette tête de gamin. Que prétends-tu faire?
- Il faudrait avoir confiance en moi et m'aider dans mon entreprise, dont le résultat sera nécessairement d'établir l'innocence de M. Randal, articula Tito d'un air assuré. Mais cela sans se préoccuper du mystère que je crois indispensable jusqu'au bout.

- Bon... Tu me garantis que ce résultat est certain ou simplement probable?
- Je vous le jure sur l'affection que je porte à mon père, à ma mère, à M. Randal et à vous.
- Eh bien, je t'aiderai de tout mon pouvoir, et en respectant ton secret.
- Alors, tout va marcher à merveille, dit Tito ravi. Comptez-vous vous masquer pendant les jours gras avec les pensionnaires de la Villa Médicis?
- Me masquer? Non, assurément. Je n'ai guère le cœur à m'amuser, je te jure.
- Mais les autres messieurs, selon leur coutume, préparent un char pour se promener sur le Corso?
- Oui, je crois bien que Jaurat s'occupe de cela. Inutile de te dire que je n'en suis pas.
- Au contraire, il faut en être. Masquez-vous toujours. Vous me le promettez?
- Si cela fait partie intégrante du programme, tu as ma promesse. Mais j'aimerais mieux autre chose.
- C'est indispensable, prononça l'enfant d'un ton grave.
 - Soit. Je me masquerai.
- Fort bien. Maintenant, monsieur Jacques, dites-moi une chose: il y a bien quelques-uns de vos camarades en qui vous avez confiance entière et sur qui vous pouvez compter comme sur vous-même?

- Certes. Il y a Louis Andral d'abord, puis Vandamme qui est un excellent garçon, malgré ses airs évaporés; il y a Dally, Cresson le musicien...
- Parfait. Avec vous, cela fera cinq, c'est tout ce qu'il faut; quatre suffiraient au besoin. Mais entendez bien, monsieur Jacques, qu'il ne faut rien leur dire!...
- Comment leur dirais-je ce que je ne sais pas moi-même?
- Je m'entends : il faut exiger d'eux la même confiance aveugle que je prends la liberté de vous demander.
 - Mais enfin que dois-je leur proposer?
- Tout simplement de faire bande à part avec vous, un seul jour, de dire qu'ils n'ont pas l'intention de se masquer et de préparer en secret leur déguisement.
 - Et ce déguisement, est-ce aussi un mystère?
- Non, pas du tout. Vous vous procurerez un costume de brigand de la campagne romaine, ce n'est pas bien difficile à composer, et vous commanderez une voiture à deux chevaux, ou plutôt vous m'autoriserez à la commander pour vous. Mais sur toutes choses vous vous masquerez avec soin, de manière à être absolument méconnaissables. C'est là l'important.
- Nous allons donc faire une œuvre de ténèbres?

- Vous ferez, s'il plaît à Dieu, une œuvre de justice, et peut-être arriverons-nous masqués à atteindre le but que nous ne pouvons toucher à visage découvert.
 - Nous nous masquerons donc.
- Vous aurez soin, en outre, de vous pourvoir de bonnes cordes et de linges susceptibles de bâillonner un braillard.
- Diantre!... Mais il s'agit donc d'attacher et de bâillonner quelqu'un?
- Vous le verrez bien... Et si l'entreprise, au dernier moment, ne vous sourit pas, il vous sera loisible d'y renoncer... mais je gage bien que vous serez le premier à la trouver pratique et sûre, et à vous féliciter de tenir enfin le reptile à votre merci.
- Tito, si tu me donnes vraiment la joie de confondre ce misérable, tu seras le plus délicieux petit Florentin de la terre! s'écria Jacques. Oh! je voudrais lui faire payer cher les larmes qu'il a fait couler, les cœurs qu'il a meurtris!...
- Alors c'est une affaire entendue. Je reviendrai lundi savoir si tout est prêt. Je prendrai de mon côté les mesures nécessaires. Et il ne restera plus qu'à nous mettre à l'œuvre.
- A lundi donc!... Tu es bien décidé à garder ton secret?...
- Oui, monsieur Jacques : moins il aura de confidents et moins il risquera d'être surpris!... Je

regrette presque d'être obligé de le savoir moimême!... Au revoir, à lundi, et bonne chance à notre entreprise!...»

Sur ces mots, Tito s'envola comme un gnome de féerie.

CHAPITRE XVII

LE MARDI GRAS DE M. BOLLMANN

Les fêtes proprement dites du carnaval, celles qui se passent dans la rue, durent habituellement à Rome toute une semaine. Le Corso en est le théâtre principal. C'est une longue voie assez étroite et à peu près rectiligne qui s'étend de la Porte du Peuple aux environs du Campo Vaccino, l'ancien Forum de Rome, et où se concentre à peu près tout le mouvement des quartiers élégants. Les boutiques les plus fréquentées, le Parlement, les principaux hôtels sont sur le Corso ou dans les rues adjacentes. L'étroitesse même de la chaussée et des trottoirs qui a de nombreux inconvénients aux heures où la circulation est active, contribue à en augmenter l'animation et l'éclat. Elle donne aisément à un nombre restreint de figurants l'apparence d'une foule et fait paraître sans fin la ligne d'ailleurs réellement très longue de cette artère principale. Une vingtaine de voitures de maître allant et venant dans cet étroit couloir font plus d'effet qu'un millier de véhicules sur l'allée des Champs-Élysées.

Pendant les jours gras, le Corso appartient pour toute l'après-midi aux masques et aux cavalcades. Vers deux heures, un coup de canon, tiré du fort Saint-Ange, annonce aux promeneurs, aux équipages particuliers et en général aux gens paisibles qu'il est temps pour eux de quitter la place, s'ils ne veulent se trouver mêlés aux cavalcades. Le Corso se vide comme par enchantement, de son public ordinaire, et aussitôt de toutes les rues voisines débouchent les masques et les chars grotesques qui s'y tenaient en embuscade.

Dans cette foule d'arlequins, de pierrots, de polichinelles, de dominos, de Turcs ou de meuniers, les simples curieux sont en nombre aussi; ceux de la campagne romaine conservent habituellement leur costume ordinaire, culotte et jambières, gilet éclatant et chapeau pointu pour les hommes; jupe verte ou jaune, corsage noir ou rouge pour les femmes. Ceux de la ville adoptent presque tous une sorte d'uniforme de combat, composé d'un chapeau mou et d'un paletot gris ou d'un surtout blanchâtre.

C'est qu'en effet il s'agit d'une vraie bataille où les vêtements sombres et les chapeaux hauts de forme courent des dangers parce qu'ils servent de cible aux projectiles. Il s'agit de la bataille des confetti.

Les confetti sont de petites balles pleines de farine, avec lesquelles cette foule se bombarde impitoyablement, sans paraître se lasser jamais de cet amusement quelque peu puéril. Jadis, elles étaient faites de sucre; mais tout dégénère, et la mode moins coûteuse de les avoir en plâtre, a fini par s'établir. Ces espèces de grêlons artificiels et fragiles se lancent soit avec la main, soit avec une sorte de cornet de carton analogue au cornet de trictrac. L'usage veut qu'on les reçoive philosophiquement soit sur ses habits soit en pleine figure en conservant, bien entendu, le droit de riposter avec la vigueur dont on est capable.

La consommation de confetti qui se fait à Rome dans ces journées de liesse, défie toute statistique. C'est par bottes énormes, par charretées que les valets de place en approvisionnent tous les matins les maisons en façade sur le Corso. Car c'est principalement entre les fenêtres de ces maisons et les mascarades de la rue que se concentre tout l'effort de la bataille. Les trottoirs sont occupés, en outre, par des tréteaux en amphithéâtre où se logent tous les étrangers ou visiteurs qui n'ont pu trouver place aux fenêtres. Pendant plusieurs heures consécutives, ces diverses positions échangent entre elles et avec les masques de la rue un feu roulant de projectiles. Les bouquets, les bonbons

se mettent de la partie, mais les œuss et la farine sont les munitions ordinaires

Toutes les fenêtres, il est à peine besoin de le dire, de même que les estrades, sont drapées d'étoffes claires ou éclatantes; et la diversité des costumes aidant, avec le son des trompes, les grelots des équipages, les détonations des pièces d'artifice, les cris et les rires de cette foule bariolée, — le spectacle est un des plus étranges, des plus mouvementés qu'il soit possible de voir.

Naguère encore, ces journées de folie contagieuse se terminaient par des courses de chevaux ou barberi, qui en formaient comme l'apogée et la conclusion. L'heure venue, des escadrons de carabiniers à cheval occupaient le Corso, et faisant refluer la foule sur les côtés, dégageaient une trouée dans l'axe de la voie. Et alors dans cette piste bordée de deux murailles humaines, de petits chevaux à demi sauvages, brillamment harnachés de lanières à clous de cuivre, étaient subitement lâchés sur la Piazza del Popolo. Excités par les claquements de fouet, éperonnés par les pointes de métal qui leur battaient les flancs, affolés par les vociférations de la foule, les pauvres bêtes parcouraient à fond de train, la crinière au vent et l'œil sanglant, toute la longueur du Corso. Après quoi le vainqueur était ramené en triomphe.

On a renoncé à ces courses barbares et l'on a bien fait, car elles étaient souvent l'occasion d'accidents tragiques. Mais la bataille des confetti n'a rien perdu à la suppression; elle y gagne, au contraire, d'être plus acharnée que jamais et de se prolonger jusqu'à la nuit.

Les étrangers sont toujours surpris de la bonne humeur souriante que les gens les plus graves apportent en Italie à la répétition de ces saturnales. Non seulement ils n'évitent pas d'y prendre part, mais ils s'y rendent comme à une sorte de devoir traditionnel, et les plus austères magistrats, les savants les plus illustres sont parfois les plus acharnés à rendre et à recevoir les balles de farine.

M. Julius Bollmann ne partageait apparemment pas sur ce point le goût de ses collègues italiens et ne jugeait pas nécessaire de faire cette concession à son apostolat au milieu des Gentils : car après avoir assisté le premier jour, du haut d'une fenêtre élevée, à la bataille qui faisait rage entre la chaussée et les étages inférieurs, il avait pris le prudent parti de s'enfermer chez lui au moment où le canon donnait le signal de la fête, et de ne plus se montrer dans la rue.

Les attractions mêmes du mardi gras n'avaient pas eu le pouvoir de le faire sortir de sa tanière. C'est pourtant le grand jour pour lequel tout le monde réserve l'effort suprême, les plus grosses provisions de *confetti*, les costumes les plus gais, les pièces d'artifice les plus bruyantes. Ce jour-

là, on peut dire que la folie générale prend les proportions d'une frénésie véritable et que la liberté de la rue touche parfois à la licence. Tout est permis, tout arrive, et il est convenu qu'on rit de tout.

Peut-être M. Bollmann agissait-il sagement et avec un véritable instinct des nécessités de sa situation, en évitant systématiquement de mettre le pied dehors. Car ces écoliers romains, et surtout ce petit scélérat de Tito Salviati, ne devaient pas manquer d'être mêlés aux masques. Et qui sait quelles niches infernales ils auraient pu préparer à leur digne professeur!

Il était quatre heures, et le jour de cette grise après-midi de février commençait à baisser. M. Bollmann allait se décider à allumer sa lampe, en prêtant une oreille distraite au tumulte lointain du carnaval, qui lui arrivait comme celui d'une mer en fureur, — quand on frappa discrètement à sa porte.

« Entrez!... » cria-t-il aussitôt.

Un jeune garçon très simplement vêtu d'une veste à boutons métalliques et d'une casquette de toile cirée, parut sur le seuil, une lettre à la main.

Disons tout de suite que c'était Cesare Donati, un des amis de Tito, et que M. Bollmann ne le connaissait pas, Cesare Donati suivant encore les cours du gymnase. Il le prit naturellement, d'après le costume, pour un petit domestique de bonne maison.

« Une lettre pressée pour monsieur le professeur Bollmann, » dit l'enfant en lui remettant le pli.

M. Bollmann rompit le cachet et lut ce qui suit:

« Le directeur du lycée Michel-Ange se voit à regret obligé de convoquer immédiatement et d'urgence MM. les professeurs et suppléants pour une cause de la plus haute gravité et qui ne souffre point de retard. Il les prie d'agréer toutes ses excuses et de ne pas manquer à son appel. Rendez-vous à quatre heures et demie précises en son cabinet. »

Étrange effet d'une mauvaise conscience, le premier sentiment de M. Bollmann à la lecture de ce billet, fut celui de la peur. Il se dit qu'il s'agissait peut-être de l'affaire du manuscrit et commença par être violemment tenté de ne pas se rendre à la convocation.

Puis il réfléchit que ce serait périlleux et qu'il valait encore mieux savoir la vérité...

Tandis qu'il roulait ces pensées en lui-même, le petit bonhomme attendait toujours.

« S'il vous plaît, Monsieur, auriez-vous l'obligeance de me donner un reçu de la convocation? » dit-il.

M. Bollmann tressaillit.

« Un reçu? Et pourquoi faire? demanda-t-il tout pâle.

- Pour que monsieur le directeur ait la preuve que j'ai bien fait la commission, dit l'autre. C'est son ordre formel... J'ai plusieurs autres lettres à distribuer, ajouta-t-il en montrant deux ou trois plis pareils à celui de M. Bollmann et qui portaient l'adresse de ses collègues.
- Ah! fort bien, » soupira le Prussien, l'estomac allégé d'un poids énorme.

Et il chercha un bout de papier sur son bureau, pour donner le reçu.

« Votre Excellence peut signer la lettre même, cela suffira, » suggéra l'enfant.

M. Bollmann fit machinalement ce qu'on lui disait.

« Sais-tu de quoi il s'agit? demanda-t-il en même temps.

- Ma foi non, et je le saurais que je n'aurais pas le droit de le dire, répondit le petit garçon avec un rayon malicieux dans le regard. Mais je pense qu'il s'agit de quelque surprise de carnaval que M. le directeur réserve à ses invités...
- C'est clair, se dit M. Bollmann. Comment cette idée ne m'était-elle pas venue? — Fort bien, reprit-il à haute voix, je sors sur tes talons...»

Et il congédia l'enfant, bien entendu sans le gratifier de la moindre buena mano.

Il était quatre heures dix minutes. A peine res-



UNE AUTRE BANDE DE MASQUES LUI BARRA LE PASSAGE.

BIBLIOTECA NACIONAL

tait-il le temps de s'habiller et de se rendre à la convocation. Car M. Bollmann, à tout hasard, jugeait convenable de se mettre en tenue de gala, pour le cas où il s'agirait d'un dîner ou d'une fête impromptu, comme il le supposait maintenant. Il s'empressa donc de revêtir une chemise et une cravate blanches, un pantalon et un habit noirs, essuya ses lunettes d'or (récupérées grâce au prix de quelles rançons successives, Seneca seul le savait); et finalement endossant son pardessus noir, coiffant son claque de soirée, glissant ses pattes velues dans des gants jaunes, il se hâta de sortir.

A peine dans la rue, il constata un fait qui n'avait pas encore frappé son attention; c'est que pour se rendre au lycée, il lui fallait, de toute nécessité, traverser le Corso. Son logis se trouvait en effet sur la droite, tandis que la place San-Ignazio se trouvait sur la gauche de la longue voie qui forme comme l'axe de la ville.

Or, traverser le Corso à pareil jour et à pareille heure, au beau milieu de la bataille, M. Bollmann ne se dissimulait pas que l'entreprise pouvait avoir ses périls.

Mais il était trop tard pour hésiter, trop tard surtout pour contourner la fête par l'une des extrémités de la cité.

Il se décida donc à prendre une des rues latérales qui coupent le Corso à angle droit.

A mesure qu'il approchait de la bagarre, le

tumulte devenait plus étourdissant. On aurait dit des hurlements et des vociférations d'une ville prise d'assaut. Ou plutôt le vacarme, composé des lazzis de la foule, des cris des combattants, des notes discordantes de cinq cents cornets à bouquin, — ce vacarme n'avait rien d'humain et réalisait la conception d'un sabbat démoniaque.

Mais les révoltes de l'ouïe n'étaient rien encore. Au moment où M. Bollmann allait déboucher sur le Corso, son costume sombre et la correction de sa toilette furent tout à coup signalés par deux ou trois masques égarés dans cette rue latérale.

« Un habit noir!... Sus à l'habit noir! » cria une voix perçante.

Et l'infortuné *Tedesco* devint aussitôt la cible d'une véritable fusillade de *confetti*. En deux minutes, il était déjà transformé en pierrot, — blanc de farine de la tête aux pieds.

Volontiers il aurait, dans sa rage, étranglé les galopins qui venaient de l'arranger de la sorte. Mais il se dit qu'il gagnerait seulement un redoublement d'hostilités à manifester sa fureur, et, plein de découragement, se disposa à rentrer chez lui pour se nettoyer s'il était possible! Hélas! ce fut pour tomber de Charybde en Scylla.

Une autre bande de masques lui barra le passage par un feu nourri d'œufs crus, qu'elle prenait soin de lui décocher presque à bout portant, en pleine figure. Cette fois, le pierrot prit l'aspect d'une omelette. Il était ruisselant de jaunes, empâté, glaireux, épouvantable. Pour comble de malheur, un char monumental arrivait à cet instant sur le Corso, et il se produisit dans la petite rue un reflux de populaire au milieu duquel l'infortuné Bollmann se trouva pris. Poussé, tiré, bousculé en vingt directions différentes, le chapeau effondré sur ses yeux, les lunettes obscurcies d'un jaune d'œuf, les oreilles et le cou remplis de liquides poisseux, — il était à la fois aveugle et sourd, fou de colère et réduit à l'impuissance.

Force lui fut d'attendre que le char fût passé.

C'était celui de l'Académie de France, décoré avec un luxe qui est de tradition à la Villa Médicis. Drapé d'étoffes éclatantes, traîné par des chevaux qui disparaissaient sous des cartonnages représentant des fourrures de léopard, le char figurait en grand celui de Bacchus dans le fameux tableau du Titien. Messieurs les pensionnaires de l'Académie, en costumes plus ou moins classiques, formaient le cortège du dieu en ripostant valeureusement aux confetti et aux lazzi qui pleuvaient de toutes parts.

Ni Baudouin, ni Vandamme, ni Louis Andral, ni Dailly ne se trouvaient parmi les acteurs.

Le char passé, il y eut un remous dans la foule, et M. Bollmann se trouva entraîné au beau milieu du Corso. Puis de nouvelles poussées survinrent qui le jetèrent comme une épave dans une autre rue latérale et sur la rive opposée.

Il était dans un état d'ahurissement absolu et obéissait passivement désormais à tous les mouvements que lui imposaient ses voisins. Son état de démoralisation physique et morale ne lui permettait même pas de remarquer que ces voisins étaient une bande de sept à huit gamins accoutrés d'oripeaux assez pauvres, mais soigneusement masqués, et qui paraissaient obéir aux ordres de l'un d'entre eux.

Tout à coup, au moment où M. Bollmann se trouvait rejeté dans la rue latérale, un coup de sifflet éclata auprès de lui. Presque aussitôt une couverture s'abattit sur sa tête, lui masquant les yeux et la bouche.

Il voulut crier au secours; mais sa voix étouffée par le tissu de laine se perdit dans le tumulte de la fête.

Avant de s'être rendu compte de ce qui lui arrivait, il se trouva entraîné, l'espace d'une centaine de pas, vers un point à peu près désert, car il distingua le colloque suivant entre une voix d'enfant et une voix d'homme :

« Voici le gredin!... Il n'y a plus qu'à l'emballer dans le break et à partir...

— Mais, enfin, nous diras-tu ce que tu prétends faire de lui?... Nous avons le droit de le savoir avant de nous prêter à une pareille entreprise... — Ce que je prétends faire de lui?... Tout simplement le descendre dans un bon souterrain, à une lieue d'ici, pour l'y laisser crever de faim, jusqu'à ce qu'il confesse avoir volé le manuscrit, et l'avoir fait déposer par Seneca chez M. Randal. »

Il y eut un silence, puis des chuchotements.

- « C'est là ton fameux projet?... reprit la voix d'homme; mais, mon pauvre petit, c'est du mélodrame pur!... Et du mélodrame qui tournerait au tragique pour les acteurs... Sais-tu bien que cela s'appelle une séquestration de personne, dans le Code pénal?
- Bah! qu'importe le nom, quand il s'agit d'un scélérat?
- Il importe si bien que je ne me serais jamais prêté à ta fantaisie, si j'avais pu croire qu'il s'agissait d'une affaire pareille!
- Eh bien, laissez-nous opérer, mes camarades et moi. Nous nous chargeons de tout! supplia la voix d'enfant.
- Pas le moins du monde, reprit la voix d'homme avec sévérité. Penses-tu que je vais te permettre ce que je ne crois pas devoir faire moi-même?... Allons, qu'on ramène à l'instant cet individu dans la foule et qu'on le laisse libre!... C'est au procureur du roi qu'il appartient de l'arrêter, non à nous!... »

Pendant cette discussion rapide, M. Bollmann

était maintenu immobile par une douzaine de mains qui lui serraient les bras et le cou, l'étouffant à demi sous la couverture.

Il se sentit tout à coup ramené sur le Corso, comme le tapage grandissant autour de lui l'en avertissait, et soudain la couverture qui l'aveuglait fut enlevée.

Une impulsion irrésistible le fit pivoter deux ou trois fois sur ses pieds, comme au jeu de colinmaillard, puis il s'aperçut qu'il était libre.

Ses persécuteurs s'étaient déjà confondus parmi les masques.

CHAPITRE XVIII

LA GOURDE. — M. LE JUGE D'INSTRUCTION

A RÉFLÉCHI

Le carnaval avait exhalé sa dernière clameur, éteint son dernier lampion. Au vacarme du mardi gras succédait le recueillement du mercredi des cendres. Arrachée pour un temps au sommeil séculaire où se berce sa vieillesse, par ces fêtes qui avaient passé sur elle comme un vol d'oiseau babillards, — la Ville Éternelle était retombée dans le silence et semblait plus morne qu'à l'ordinaire. Chacun reprenait la routine de la vie de tous les jours: les négociants allaient à leurs affaires, les employés à leur bureau, les élèves à leur école.

Sur deux ou trois points, toutefois, les choses ne suivaient pas leur cours régulier. Au réfectoire de la Villa Médicis, par exemple, on remarquait la tristesse de quatre personnages qui s'étaient déjà signalés la veille par leur abstention systématique et ne s'étaient pas mêlés au cortège de Bacchus. M. Jaurat, l'élève architecte, avait même vu dans cette conduite un dédain prémédité de son char, et dissimulait mal la rancune qu'il en gardait.

A peine les quatre amis avaient-ils quitté la table, qu'il donnait un libre cours à ses sentiments :

« Baudouin et Andral sont des « poseurs » qui cherchent toujours à se singulariser, disait-il assez injustement. Quant à Vandamme et à Dally, pourvu qu'ils puissent se rendre désagréables par quelque « fumisterie », ils se tiennent pour satisfaits. Avezvous remarqué cette affectation à garder le silence toute la matinée, comme s'ils nous en voulaient de nous être amusés à notre guise?... »

Trouvant peu d'écho à ces jérémiades, M. Jaurat prit bientôt le parti de s'en retourner à son tireligne, et personne ne pensa plus aux incidents de la veille.

Mais au lycée Michel-Ange, un fait insolite venait de se produire.

M. Bollmann ne s'était pas présenté à l'heure de la classe du matin.

Le directeur avait pris sa place au fauteuil, tout en envoyant demander si le suppléant se trouvait indisposé ou retenu par quelque autre raison majeure. Son messager venait de rentrer en annonçant que M. Bollmann n'était pas chez lui, et n'avait point paru au logis depuis la veille à cinq heures. Circonstance que le directeur commentait mentalement avec amertume, et se proposait de

signaler au provéditorat, dans un rapport spécial. Car, enfin, un professeur peut se trouver empêché de faire sa classe, mais c'est bien le moins qu'il en avertisse à temps ses chefs hiérarchiques, et l'on ne saurait admettre surtout qu'une telle inexactitude coïncide avec la fin des saturnales carnavalesques.

« J'ai toujours pensé que cet Allemand buvait trop de bière, se disait le directeur, très sobre comme la plupart des Italiens. Il en aura probablement tant bu à l'occasion du mardi gras, qu'il n'a pas encore achevé de la cuver!...»

Mais, où le mercredi matin avait apporté les plus vives inquiétudes, c'était chez Ercole Salviati, le mouleur, à la Cloaca Maxima.

Depuis la veille, Tito n'avait pas reparu.

En dépit de ses habitudes vagabondes et de la liberté complète que lui laissaient ses parents, c'était la première fois qu'un tel fait se produisait. Angela, sa mère, savait avec quelle joie il prenait habituellement part aux réjouissances de la rue, et l'avait vu la veille se déguiser de son mieux pour aller prendre part à la bataille des confetti. On avait donc supposé, le mardi soir, qu'entraîné par ses camarades à quelque fête tardive, il avait pu se trouver empêché de rentrer à l'heure ordinaire.

Mais quand le jour se fut levé sans le ramener, et surtout quand le père fut allé s'assurer qu'il n'avait point été vu au lycée pour la classe du matin, on commença de penser à quelque accident possible, et l'anxiété des pauvres gens grandit de minute en minute.

Paolina, surtout, pleurait à chaudes larmes, parce qu'elle rattachait cette étrange disparition aux plans qu'avait pu faire son frère pour établir l'innocence de M. Randal. Elle se demandait avec épouvante si son pauvre Tito n'avait pas commis quelque imprudence qui l'eût dénoncé à la colère et à la rage de ses ennemis. Et son imagination méridionale, suivant cette pente, le lui montrait poignardé dans la nuit, jeté au Tibre, roulant inanimé vers l'embouchure du fleuve, peut-être englouti déjà par la mer avide, qui gardait éternellement son secret...

Cette affreuse image se présenta à son esprit avec tant de force, qu'il lui devint impossible de rester une seconde de plus avec un tel poids sur la conscience. Elle conta à ses parents, et les soupçons qu'elle avait eus avec Tito et le projet qu'il avait formé, et la promesse qu'il avait obtenue d'elle de ne rien dire jusqu'à nouvel ordre du peu qu'elle savait...

Ercole Salviati écoutait ce récit en silence, l'œil farouche et le front penché. Lui aussi, maintenant, il commençait à redouter un crime, et il ne pouvait s'empêcher de rapprocher de l'absence de Tito celle de M. Bollmann, qu'il venait d'apprendre au lycée.

« Avant tout, dit-il, il faut prévenir les dames Randal qui ont le droit de savoir ces choses dans l'intérêt du professeur. Nous allons courir chez elles, Paolina et moi, pour qu'elles décident ce qu'elles jugeront à propos de faire. Puis j'avertirai la police et je commencerai moi-même une enquête... Si quelqu'un a touché un cheveu sur la tête de mon enfant, malheur à lui!... »

Angela sanglotait tandis qu'il prenait à un clou de la muraille un poignard qu'il glissa dans sa manche, et un vieux pistolet qu'il mit dans sa poche, après l'avoir visité et armé avec soin.

« Ne pleure pas, femme, lui dit-il avec tendresse. Rien n'est perdu encore, et je ne crois guère, en y réfléchissant, que ce Tedesco ait rien osé contre la vie du petit... mais si je me trompe, sois tranquille, va, l'enfant sera vengé!... Allons, Paolina, partons...»

En cinq minutes, le père et la fille arrivèrent à la Piazza Navone. C'était la première fois qu'Ercole Salviati pénétrait chez les Randal. Il attendit dans le vestibule de l'appartement, tandis que sa fille allait avertir les dames de sa visite.

Tout en attendant, il regardait, d'un œil distrait, sur le mur de l'antichambre, un trophée d'armes et de souvenirs de chasse accroché entre deux tableaux. Une fort jolie gourde italienne, ciselée avec art en bas-relief, occupait le centre de la panoplie, suspendue par un cordon de soie. Et,

chose singulière, cette gourde attirait le regard du mouleur, en dépit de sa cruelle préoccupation, comme un objet familier et qu'il aurait connu de longue date.

Une curiosité invincible la lui faisait contempler d'abord, puis soulever, examiner, retourner en tout sens.

« C'est bien cela, se disait-il, le combat des Lapithes et des Centaures, d'après les métopes du Capitole; la bordure en creux, tout y est... jusqu'à ma signature: E. S. dans ce coin, jusqu'à ce petit défaut, que j'avais masqué d'une goutte de cire!... C'est ma gourde, il n'y a pas à en douter!... celle que j'avais sculptée avec tant de soin à l'ambulance, pour le capitaine Georges!... Comment se trouve-t-elle ici?... »

A ce moment, les dames Randal, que Paolina avait trouvées en train de mettre leur chapeau pour se rendre à la prison, vinrent joindre le mouleur dans l'antichambre. La signora Maddalena entra la première.

« Madame, s'écria Ercole Salviati, en la voyant paraître, pourriez-vous me dire comment cette gourde se trouve ici et d'où elle provient?

— Cette gourde? répondit la bonne dame avec surprise de l'entrée en matière, oh! c'est toute une histoire... Un souvenir conservé par mon gendre depuis l'époque où il se battait avec Garibaldi pour l'indépendance italienne...

- M. Randal est un ancien soldat de Garibaldi? reprit Ercole Salviati avec des yeux étincelants.
- Un ancien capitaine des Mille! répliqua fièrement Clélia qui venait d'entendre la question.
- Est-il possible?... Mais non, je ne puis pas croire à cette coïncidence... j'en serais trop heureux, trop ravi!... Est-ce que M. Randal serait par hasard le *capitaine Georges*?...
- C'est en effet le nom de guerre qu'il avait pris et qui n'était que son prénom, répondit la signora Maddalena. Mais nous direz-vous, monsieur Salviati, le but de ces questions?
- Le but de ces questions, cara signora? cria Ercole en se mettant à genoux pour saisir les mains des deux dames et les baiser avec respect, tandis que de grosses larmes jaillissaient de ses yeux et coulaient sur sa barbe épaisse... - le but de ces questions?... C'est que je retrouve mon bienfaiteur, mon officier, - celui qui m'a sauvé la vie à Messine, en me portant sur son dos, comme un enfant!... C'est que je suis l'auteur de cette gourde et l'ai sculptée moi-même pour le capitaine Georges!.. Et c'est en prison qu'ils l'ont mis, et sous une accusation pareille!... Mais cela ne sera pas! reprit Ercole Salviati d'un ton farouche en se relevant. Il ne sera pas dit qu'un tel outrage aura impunément été infligé à un officier des Mille!... J'irai plutôt enfoncer les portes de la prison ou

crier dans les rues la reconnaissance que nous devons tous au capitaine!... »

Gardez-vous-en bien, monsieur Salviati! dit Clélia profondément émue, en passant sa main sur le bras du vieux héros. Mon père serait désolé que la moindre allusion fût faite à ses services. Jamais il n'en parle: il a fallu une circonstance comme celle-ci pour que la pensée nous en revînt à nous-mêmes. Il n'accepterait pas un acquittement dû à de telles considérations, et vous saurait le plus mauvais gré, - j'en suis certaine, - de rien faire dans ce sens pour influer sur l'esprit des juges...

- Mais enfin il n'est pas admissible qu'un Mille soit traité chez nous en criminel et en filou! s'écria Ercole en se prenant les cheveux à poignées. C'est une honte affreuse pour le pays, pour les

compagnons d'armes du capitaine!...

- Mon père est sur ce point le seul juge compétent et nous devons respecter sa volonté, dit Clélia. Commençons par lui obéir, monsieur Salviati, c'est le meilleur moyen de lui prouver notre respect. Il sera toujours temps de dire la vérité quand il nous l'aura permis... Mais que nous contait Paolina, que vous avez du nouveau à nous apprendre, des indices recueillis par votre fils sur ce Bollmann?... »

Il fallut revenir aux cruels soucis du moment et résumer l'histoire de Tito, de ses soupçons, de ses espoirs, de ses efforts, enfin de sa disparition soudaine, coïncidant avec celle de Bollmann.

- « Tout cela est étrange et grave! dit Clélia quand elle eut écouté le récit du vieux soldat. Je ne ferai pas de reproches à Paolina d'avoir gardé le silence, mais peut-être de grands malheurs auraient-ils été évités si elle eût parlé.
- « J'avais promis à Tito de me taire... J'ai cru faire pour le mieux... Santa Madonna, que je suis malheureuse! et que je voudrais être morte! criait la pauvre enfant en sanglotant amèrement, la figure dans ses mains.
- Ma chère Paolina, ne pleurez pas ainsi, je vous en supplie!... Vous avez agi dans la simplicité et l'honnèteté de votre cœur! reprit M^{lle} Randal en l'embrassant avec bonté. Maintenant il s'agit d'aviser, d'aviser sans retard. Il n'y a pas de temps à perdre. Nonna, si nous allions d'abord à la Villa Médicis, voir ce que nous conseille M. Jacques?...»

On partit aussitôt avec Paolina et son père. Chemin faisant, la signora Maddalena contait à grands traits à Ercole Salviati l'histoire de son gendre.

Georges Randal sortait de l'École normale et se rendait en 1859 à l'École d'Athènes, — pour laquelle il venait d'être désigné à la suite d'un brillant concours, quand il s'éprit d'un généreux enthousiasme pour la noble cause du peuple italien et s'engagea comme volontaire dans la

Légion commandée par Garibaldi. Une grande modestie naturelle, jointe à des considérations de famille et à des nécessités politiques, lui firent adopter le parti de contracter cet engagement sous son prénom seul, — en ne révélant qu'au général lui-même, et sous le sceau du secret, sa véritable position sociale. La chose n'était pas sans exemple dans cette armée de volontaires. Elle fut aisément acceptée par Garibaldi. M. Randal s'était muni en France d'un congé en bonne forme, pour raisons de santé. Il fit toute la campagne de 1859, fut deux fois blessé, trois fois porté à l'ordre du jour et nommé lieutenant, toujours sous le nom de Georges.

En 1860, il était à Athènes, tranquillement occupé à étudier les inscriptions du Musée, quand un avis secret de Garibaldi l'appela à Gênes. Il fut désigné comme capitaine dans les Mille et fit avec éclat la campagne des Deux-Siciles.

Mais, cette fois, il s'était absenté sans congé régulier, et sa carrière universitaire se trouvait compromise. Peut-être aurait-il pu arriver, par d'actives démarches, à arranger les choses, mais il s'attardait en Italie où le retenait un intérêt puissant. En 1859, au cours des fêtes triomphales de Milan, il avait été présenté à la signora Maddalena, il avait vu sa fille et avait sollicité sa main. Le mariage s'effectua après la conquête de Naples.

M. Randal n'avait jamais cessé, tout en com-

battant pour l'indépendance italienne, de poursuivre ses études épigraphiques; il hésitait à transplanter sa belle-mère dans un pays nouveau pour elle; lui-même il avait eu le malheur de perdre coup sur coup son père et sa mère: il se décida à rester en Italie et à commencer une nouvelle carrière dans le corps enseignant de cette patrie d'adoption. Successivement il avait habité ainsi Milan, Gênes, Pise, Florence et Bologne. Enfin il avait été désigné pour occuper une chaire au lycée Michel-Ange.

Profondément éprouvé par la mort de sa jeune femme, absorbé par ses travaux et l'éducation de sa fille, il avait vécu à l'écart dans les musées et les bibliothèques, sans aucun rapport avec ses compagnons d'armes. Son nom même de Randal qu'il avait repris dans la vie civile écartait de lui toute curiosité. Personne ne songeait, après un quart de siècle, à chercher le brillant officier garibaldien sous les vêtements noirs et les cheveux gris du professeur. Lui-même, il avait fini par oublier en quelque sorte cette période héroïque de sa vie. Il n'en parlait jamais, dédaigneux de s'en faire un titre aux faveurs administratives, et il avait prié les siens, une fois pour toutes, de ne jamais faire d'allusion à ce glorieux passé.

Comme la signora Maddalena achevait de donner ces détails à Ercole Salviati, on arrivait au portique de l'Académie de France. Ce fut pour apprendre du portier que M. Jacques Baudouin n'était pas chez lui.

Vivement désappointées, mais comprenant qu'il n'y avait plus de temps à perdre, car le procès de M. Randal était fixé au samedi, — et il était urgent d'ailleurs d'aviser le parquet de l'alarmante disparition de Tito, — les deux dames et l'ex-garibaldien se décidèrent à se rendre chez le juge d'instruction.

Clélia y avait bien quelques scrupules, craignant que la démarche ne fût pas approuvée par son père; mais Ercole n'eut pas de peine à lui démontrer que M. Randal restait entièrement étranger à l'affaire et qu'on devait au moins à la justice de la mettre en possession du peu qu'on savait.

La première personne que les deux dames aperçurent en arrivant au parquet fut Jacques Baudouin.

Il avait passé la nuit à se reprocher comme une étourderie impardonnable d'avoir attaché la moindre importance aux combinaisons romanesques d'un enfant comme Tito; il s'était dit qu'il se devait à lui-même de déclarer à la justice tout ce qu'il connaissait de l'affaire, et c'est ce qu'il venait d'executer à l'instant.

Les dames Randal se trouvèrent donc naturellement confirmées par lui dans l'intention qui les amenait au parquet. Le juge d'instruction accueillit leurs dépositions avec intérêt. Mais, comme Tito l'avait prévu, il ne sembla pas trouver une grande importance aux soupçons du petit Florentin et de sa sœur. Le fait de la disparition de l'enfant lui parut plus grave. Il fit recueillir par ses greffiers la déposition d'Ercole Salviati et de Paolina, les avertit qu'ils seraient appelés comme témoins dans la cause fixée au samedi suivant, et les congédia.

Les dames Randal se rendaient tout droit à la prison. A son vif regret, Ercole Salviati ne pouvait les y suivre, faute d'une autorisation qui nécessite toujours d'assez longs délais. Il les quitta donc en leur promettant de leur apporter sans retard des nouvelles de l'enquête personnelle qu'il allait entreprendre pour retrouver son enfant.

« Car vous le voyez, dit-il en faisant allusion à l'indifférence apparente du juge d'instruction, ce ne sont pas ces gens-là qui me le rendront!... »

Le juge d'instruction n'était pas aussi indifférent qu'Ercole Salviati se le figurait dans son anxiété paternelle. Ce magistrat entrevoyait même dans l'affaire des dessous qu'il n'avait pas soupçonnés jusqu'à cet instant et qui lui semblaient de nature à laisser percer un certain jour sur un ensemble de faits décidément mystérieux.

Il commença donc par lancer un mandat d'amener contre Seneca et un mandat de comparution contre M. Julius Bollmann. En même temps, il

chargeait un agent qui avait toute sa confiance de rechercher activement Tito Salviati. Puis l'heure de son déjeuner étant arrivée, il se rendit chez lui pour procéder à cette opération.

A deux heures, le magistrat était de retour au palais de justice et recevait le rapport des gens qu'il avait mis en campagne.

En premier lieu, Seneca avait été trouvé en train de déjeuner dans une *osteria* du Trastevere, et immédiatement appréhendé au corps. Il se trouvait présentement dans un cabinet d'attente à la disposition de M. le juge d'instruction.

Quant à M. Bollmann, conformément au dire d'Ercole Salviati, il n'avait point paru à son domicile depuis la veille, et il avait conséquemment été impossible de lui délivrer le mandat de comparution. Un agent se tenait en observation aux abords de son logis et ne manquerait pas de signaler sa présence aussitôt qu'il aurait reparu.

Ensin, sur Tito Salviati les renseignements étaient encore nuls; mais une enquête attentive venait d'être ouverte. Son père et sa mère étaient de très braves gens, estimés de tous dans leur quartier.

Le juge d'instruction, après avoir reçu ces rap ports, consulta une fiche de carton qu'il prit à son ordre alphabétique dans un casier qui en contenait plusieurs centaines. Puis il la déposa sur son bureau et donna l'ordre d'introduire Seneca. Le vieux modèle entra, le corps plié en deux, avec des salutations sans fin.

- « Mettez-vous là... Levez la main... Vous jurez de parler sans haine et sans crainte, de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité? lui dit le magistrat en le regardant dans les yeux.
 - Oui, monsieur le juge.
- Vous vous faites appeler Seneca: votre nom est en réalité Verdex. Vous avez été condamné cinq fois pour vol. et vous avez appartenu jadis à la bande Copolasca?
- Oui, monsieur le juge, répondit le témoin qui ne paraissait plus très fier de ses états de service.
 - Connaissez-vous M. Julius Bollmann? »

Le vieux Romain hésita. Fallait-il convenir du fait ou le nier?... Une réflexion rapide lui démontra qu'on pouvait facilement l'établir et qu'il valait mieux par conséquent l'avouer. Seulement il se réserva in petto de ne pas dire de quelle nature étaient ses rapports avec le Prussien.

- Oui, monsieur le juge, répéta-t-il.
- A quel titre le connaissez-vous? Quel genre de relations avez-vous avec lui?... »

Seneca sourit d'un air diplomatique:

« Ma foi, Signoria, ditil avec un laisser-aller assez bien joué, je ne sais trop que répondre à Votre Excellence. M. Bollmann m'a pris dans la rue pour m'employer tantôt à une chose, tantôt à une autre... Un pauvre homme comme moi est obligé de faire un peu de tout... Aujourd'hui il pose dans les ateliers, demain il porte une lettre, il se charge de brocanter une copie ou il escorte un touriste dans nos ruines... Il faut vivre, Signoria: le temps n'est plus où le Sénat se chargeait de donner au peuple du pain et des spectacles...

- Vous avez reçu de M. Bollmann des paiements importants? reprit le juge.
- Eh bien! oui, parlons-en! s'écria Seneca. En voilà un qui n'attache pas ses chiens avec des saucisses!... C'est la croix et la bannière pour être payé, quand je lui ai fait quelque commission.
- Indiquez tout de suite une de ces commissions que vous avez faites pour lui... »

Seneca garda le silence. Il pensait avec raison que puisqu'il n'avait pas eu le temps de concerter ses réponses avec son complice, le plus sûr était de n'avouer que ce qui était avouable et de se taire sur le reste.

Le magistrat essaya vainement de lui faire dire pour quels services il avait été rémunéré.

« Fort bien. Vous ne voulez pas parler? Je vais vous envoyer réfléchir en prison, » dit le juge.

Il sonna. Un carabinier parut.

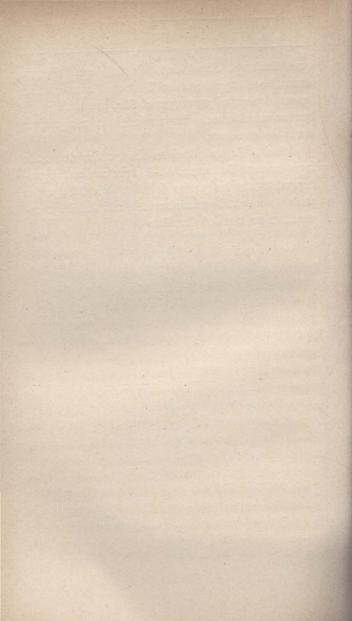
« Je transforme le mandat d'amener en mandat de dépôt, » reprit-il.

Seneca sortit.

Le juge d'instruction, resté seul, réfléchit quel-

ques instants. Sans doute le fait que Seneca avouait ses rapports avec Bollmann sans vouloir les expliquer, lui parut grave. Car, prenant sur son bureau une formule imprimée, il la remplit, et sonna de nouveau.

« Ceci à l'agent placé en observation devant le logis du sieur Bollmann, dit-il, avec copie et signalement à tous les postes de la frontière, à tous les ports de mer... Je transforme le mandat de comparution en mandat d'arrêt.»



CHAPITRE XIX

CE QUI SE PASSAIT CETTE NUIT-LA DANS LE TOMBEAU DE CÉCILIA METELLA

Ce même jour et vers la même heure, Ercole Salviati rentrait chez lui fort désappointé. Le pauvre homme avait eu beau chercher dans tous les coins de Rome une trace de son enfant, personne n'avait pu lui fournir le moindre indice. Il revenait donc au logis, le cœur très gros, quand il trouva sur la porte Angela qui l'attendait, une lettre à la main.

« Voici ce que la poste vient d'apporter, ditelle. Je me demande qui peut nous écrire. Le facteur prétend que la lettre vient de la ville. »

Pas plus que sa femme Ercole ne savait lire. C'est un cas déjà rare en Italie dans les jeunes générations, car c'est à peine si parmi les conscrits militaires deux hommes sur cent sont maintenant tout à fait illettrés. Mais Angela et le brave Salviati appartenaient à un âge moins favorisé sous le rapport de l'instruction. Tito leur servait habituellement de secrétaire, et cette simple circonstance leur fit sentir avec tant de force le vide que créait son absence, que les larmes jaillirent dans les yeux des pauvres gens.

Comme ils cherchaient quelqu'un qui pût leur traduire le grimoire, Fabio Gianettini passa, se rendant à l'École technique. Ils le connaissaient pour un ami de Tito et l'appelèrent aussitôt.

«Fabio, as-tu vu le petit dans la journée d'hier! lui demanda Ercole.

— Oui, monsieur Salviati, je l'ai vu à midi avec Cesare Donati et toute une bande. Ils voulaient m'emmener avec eux au Corso, mais j'avais mon cahier de chimie à mettre au net, et j'ai préféré rentrer chez moi. »

Fabio avait, en donnant cette explication, un air prudent et discret qui frappa le mouleur.

« N'avait-il pas la mine de comploter quelque chose de sa façon? reprit-il en examinant le jeune garçon.

— Je... je crois bien que oui... répondit Fabio non sans hésiter.

— Ah!... Voyons, mon petit Fabio... parle-moi franchement et sans crainte... Tu vois comme nous sommes inquiets. L'enfant manque depuis hier, et nous craignons qu'il ne lui soit arrivé quelque malheur.»

Fabio Gianettini ne put rester insensible à cet appel.

« Je crois bien qu'il y avait quelque chose comm ; vous dites, reprit-il. Avec Cesare et les autres, ils avaient comploté d'attirer le professeur du lycée, M. Bollmann, sur le Corso, et de l'arranger aux œufs et à la farine.

- C'est pourquoi tu as préféré rentrer?
- Oui, monsieur Salviati
- Et tu ne sais rien de ce qui est advenu de ce projet?
 - Non, monsieur Salviati. »

Le jeune garçon parlait avec une sincérité si manifeste, que le mouleur jugea superflu d'insister.

« Voici une lettre que je viens de recevoir. Veux-tu me la lire? » reprit-il en l'ouvrant.

Fabio Gianettini prit le papier et dit aussitôt :

« C'est l'écriture de Tito.

— Bien vrai? Lis nous vite ce qu'il y a! » dirent en chœur le père et la mère.

Fabio lut ce qui suit :

« Mercredi 27, 8 heures.

« Cher père et chère maman,

« Ne soyez pas inquiets sur mon compte. Je suis en lieu sûr. Mais je crois prudent de me tenir caché jusqu'à nouvel ordre. Il faut vous dire que j'avais imaginé d'enlever le sieur Julius Bollmann et de le mettre à la diète pour l'obliger à s'avouer coupable du crime qu'on impute à mon bon maître M. Randal. Mais il paraît que cela s'appelle une séquestration et peut vous envoyer tout droit à l'échafaud. Je préfère l'exil. C'est pourquoi je me suis mis à l'ombre jusqu'à ce qu'il me soit possible de passer à l'étranger. Bien entendu, je compte m'arranger pour vous dire adieu, avant de partir m'engager comme mousse à bord de quelque navire. Mais provisoirement il vaut mieux que vous ne sachiez pas où je suis et que je ne vous envoie personne. On est si vite suivi par la police! Je vais donc simplement faire mettre ce mot à la poste par une main sûre.

« Je vous embrasse tendrement avec Paolina, cher papa et chère maman. Silence absolu sur tout ceci.

« Votre fils affectionné

« T. S.

« P.-S. — Quand je serai en Amérique, je ne manquerai pas d'envoyer à ma petite sœur un beau collier de graines. »

Fabio avait lu sans sourire cette épître du proscrit où se reflétait si bien son caractère à la fois romanesque et pratique, prudent et aventureux. Angela s'essuyait les yeux du coin de son tablier, sans trop savoir si tout cela était sérieux ou non. Ercole s'était contenté de pousser un gros soupir de soulagement.

Cette nuit-là, chez les Salviati comme chez les Randal, on dormit plus paisiblement qu'on ne l'avait fait depuis six semaines. Clélia se prenait décidément à espérer que tout allait bien finir. Le juge d'instruction avait ordonné l'arrestation de Seneca et de Bollmann, c'est donc qu'il croyait à leur culpabilité. Jacques augurait bien de ces incidents: il l'avait dit, et méritait toute confiance. On pouvait se laisser aller à croire au triomphe de la justice.

Tandis qu'elle sommeillait doucement, bercée par le rêve, une scène bizarre se déroulait sous la Voie Appienne, dans les cryptes du tombeau de Cécilia Metella.

L'énorme tour se dressait menaçante sous les rayons blafards d'une lune enveloppée de nuages. L'aspect en était si morne, qu'il aurait été malaisé à un promeneur attardé, passant vers minuit devant le môle mystérieux, de ne pas frissonner involontairement et de ne pas se sentir envahi par des souvenirs d'expiation ténébreuse, de drames sinistres ou de tortures sans nom comme il a dû s'en dérouler si souvent sous ces voûtes, — soit à l'époque romaine, soit surtout au temps où les comtes gibelins en avaient fait leur poste avancé sur la Voie Appienne, pour rançonner les voyageurs qui se rendaient à Rome.

Mais ce soir-là, il ne s'agissait que d'une parodie de ces drames du passé.

Le lugubre monument n'abritait que deux enfants paisiblement assis à terre sur des bottes de paille et devisant à demi-voix. L'un de ces enfants était Tito Salviati qui se préparait à passer sa seconde nuit dans le souterrain : car c'est là qu'il s'était réfugié, auprès de son ami Ciro Casanova, aussitôt après l'échec de son grand projet.

Assez irrité, sur le premier moment, de l'accueil fait par Jacques Baudouin à cette mémorable conception, il n'avait pas tardé à passer à l'excès contraire. Avec la mobilité de son caractère et de son âge, il s'était subitement persuadé qu'il courait les plus grands dangers. M. Julius Bollmann ne pouvait-il pas être allé se plaindre à la police du commencement d'exécution qu'avait reçu le complot?... Sans doute il avait reconnu la voix de son élève... Il devait avoir soif de vengeance. Tout était perdu.

De cette idée à la conclusion qu'il fallait au plus tôt quitter Rome et prendre le chemin de l'exil, il n'y avait qu'un faible intervalle pour la vive imagination du petit Florentin. A quatre heures il jouait encore au sbire parmi les masques du Corso. A cinq, il était déjà entré corps et âme dans son rôle de fugitif en courant à toutes jambes sur la Voie Appienne. Il ne respira qu'en se voyant à vingt pieds sous terre dans le cabinet de travail de son ami.

Ciro Casanova l'accueillit d'ailleurs avec sa bonté habituelle, lui donna à souper, lui fit un lit de paille et consentit même à partager ce lit avec lui. C'est aussi l'excellent garçon qui se chargea le lendemain de mettre à la poste la lettre que Tito adressait à sa famille, et qui rapporta le soir la grande nouvelle du lycée: M. Bollmann avait disparu.

Cette nouvelle eut un double effet sur Tito. En même temps qu'elle commençait à lui rendre l'espoir de se tirer d'affaire sans avoir maille à partir avec la justice, elle lui inspirait quelques nouveaux regrets au sujet de son fameux plan. Ce sentiment se fit particulièrement jour après souper, quand Ciro, ayant terminé ses devoirs, éteignit sa petite lampe et vint pour la seconde fois partager la couche de paille de son ami.

Tito, qui n'avait pas sommeil, n'ayant guère fait que dormir tout le long du jour, éprouvait le besoin de causer.

— Il est tout de même malheureux que M. Jacques Baudouin n'ait pas voulu m'écouter! disait-il avec un soupir. Car enfin, si Bollmann s'est véritablement enfui, il sera bien difficile d'établir l'innocence de M. Randal. Et représentetoi, Ciro, comme les choses auraient bien marché si l'on m'eût écouté!...»

Repris d'un enthousiasme subit pour son système d'instruction criminelle, renouvelé des Guelfes et des Gibelins, Tito s'était mis à marcher à grands pas. Il ne décrivait pas seulement, il mimait, il représentait avec une exubérance de gestes tout ce qu'il contait.

« A cet anneau, reprit-il d'un ton tragique, à cet anneau de fer rivé dans la muraille, un homme est enchaîné. Ce rayon de lune, qui pénètre par l'étroit soupirail, tombe sur son visage; et quoique son visage soit aussi défiguré par la terreur qu'empâté des suites de sa mésaventure carnavalesque, — on peut reconnaître la large face du sieur Julius Bollmann.

« Il y a trente heures qu'il est là. C'est à peine s'il commence à revenir de la terreur et de l'effarement que lui a causés sa brusque aventure. Déjà aveugle et sourd au moment où l'événement s'est produit, il n'a eu pendant un temps assez long qu'un vague sentiment de ce qui lui arrive. Emmailloté dans une vaste couverture de laine, jeté au fond d'une voiture, emporté au grand trot, il s'est, après une heure ou deux, senti enlevé, descendu à l'aide d'une corde et d'une poulie, dans un lieu humide et frais; enfin, il a été attaché à la muraille par des chaînes; et son bâillon lui ayant alors été retiré, il a pu exhaler par des cris de rage et des imprécations la colère qui l'étrangle.

« Il s'est trouvé dans une véritable cave, éclairée par une lanterne sourde. Quatre ou cinq formes s'agitaient dans l'ombre autour de lui. Elles étaient masquées et drapées de ces longues cagoules grises que revêtent les membres des confréries, pour suivre les obsèques de leurs associés, et dont la vaste capuche, rabattue sur la face, est seulement percée de deux trous au niveau des yeux

« Sans s'émouvoir de ses plaintes, ces fantômes sont sortis du souterrain et en ont refermé la porte.

« A son inexprimable horreur, le sieur Bollmann est resté seul. Un massif de maçonnerie lui sert de siège. Sauf le cri sinistre du chat-huant, aucun bruit extérieur n'arrive jusqu'à lui. Il se sent perdu dans les entrailles de la terre. Sa rage est subitement tombée. Pris d'une de ces frayeurs intenses que les enfants éprouvent parfois dans les ténèbres, mais que les hommes ne connaissent plus, s'ils ont du cœur, claquant des dents, tremblant de la tête aux pieds, il a passé de la prière aux plus abjectes supplications.

« Mais personne ne lui a répondu.

« Des heures ont passé... Las de tempêter, de prier, de hurler, le captif est tombé dans un épuisement qui ressemble à du calme, et la réflexion lui est revenue.

« Avec la réflexion, il songe à M. Randal, à cet honnête homme calomnié, emprisonné par sa faute. Son crime lui apparaît enfin sous son véritable jour. Il s'en repent. Il le maudit. Il voudrait n'en avoir jamais eu la pensée et se trouver à la place de sa victime. Car il ne sait plus s'il doit l'envier ou la haïr.

« Cependant les heures fuient toujours et de violents tiraillements d'estomac annoncent au sieur Bollmann que l'heure du dîner est passée depuis longtemps. Une pensée terrible naît en lui : est-ce au supplice d'Ugolin qu'on le réserve, et veut-on le faire mourir de faim?...

« Non. Des pas se font entendre, des verrous sont tirés, la lueur d'une lanterne se projette sur le sol et les quatre ombres reparaissent, toujours drapées dans leurs cagoules.

« J'ai faim! crie Bollmann avec colère. Donnez-moi à manger.

- « C'est précisément votre dîner qu'on vous apporte, répond une voix; mais il faut le payer avant de l'avoir.
 - « Le payer? Que voulez-vous dire?
- « Qu'avant de satisfaire votre appétit, il nous faut une confession claire et nette, dûment écrite et signée par vous, de vos menées contre M. Randal... Quand vous aurez tout avoué, vous mangerez, pas avant :
- « Avouer?... Jamais!... hurle le misérable en se tordant dans un nouvel accès de rage impuissante.
- « Bonsoir, donc... Voici une sonnette. Vous l'agiterez quand vous serez décidé...

« Les ombres disparaissent et Bollmann reste seul. Il réfléchit, il se consulte, il lutte, — pour

BIBLIOTECA NYCONAL



« A CET ANNEAU DE FER UN HOMME EST ENCHAINÉ »

BIBLIOTECA NACIONAL DE MAESTROS finir, nécessairement, par capituler... La sonnette nous rappelle, la confession est signée, le misérable remis en liberté. L'innocence de M. Randal éclate à tous les yeux. E finita la commedia. Voilà pourtant comme les choses se seraient passées, si M. Jacques l'avait voulu!... Cela aurait été superbe, cela aurait été encore plus beau qu'au théâtre, puisque tout aurait été vrai. »

Ciro Casanova avait assisté, le sourire aux lèvres, à la scène que le petit Florentin venait de jouer pour lui. A son tour, il prit la parole.

« Oui, mais le dénouement n'était pas nécessairement celui que tu supposes, dit-il d'un ton grave. En voici un autre que je soumets à tes réflexions. Une circonstance futile et qui a d'abord passé inaperçue, a mis la justice sur la piste de cette séquestration. Ladite justice vous a suivis jusqu'ici. Elle vous trouve en train de soumettre le sieur Bollmann à un traitement que la loi des peuples modernes réprouve avec raison comme barbare, et qui constitue une véritable torture. Elle délivre le personnage, lève les cagoules, met les menottes au bras d'un gaillard de ma connaissance et le ramène à Rome pour l'écrouer à la maison d'arrêt, sous une prévention justiciable de la cour d'assises... Que dis-tu de ce dénouement. mon cher Tito?

— Qu'il n'aurait rien eu de gai, répond franchement le petit Florentin.

- Sans compter qu'à côté de la loi il y a la conscience, qui proteste contre de pareils procédés, reprit doucement Ciro Casanova. Car enfin le crime ne justifie pas le crime, et ce n'est pas aux particuliers qu'il appartient de le réprimer, sous peine de retomber à l'état sauvage... Croismoi, mon cher Tito, dût ton plan avoir été adopté et avoir pleinement réussi, mieux vaut encore qu'il ait été rejeté par le sens droit et la haute sagesse de M. Baudouin. Il n'aurait pu que te laisser des regrets. Un homme, et surtout un enfant, n'a pas le droit de s'ériger spontanément en juge et en bourreau d'une autre créature humaine, si méchante, si criminelle qu'elle soit.
- Je n'avais pas réfléchi à tout cela, mais je vois maintenant que tu as raison, » murmura Tito en restant songeur, tandis que son ami se retournait vers la muraille et ne tardait pas à s'endormir paisiblement.

CHAPITRE XX

LE PROCÈS COMMENCE. — M° ORSINI SE COUVRE DE GLOIRE

Le samedi était arrivé sans apporter aucune lueur nouvelle dans l'affaire. Les assignations étaient déjà lancées, le parquet avait dû se résoudre à la laisser venir à l'audience du jour. Mais à raison des faits récemment mis en cause, il paraissait probable que la remise serait demandée, pour un supplément d'instruction.

Néanmoins, une foule considérable se pressait dès le matin aux abords du palais de justice. Il s'agissait d'une véritable « cause célèbre », et celle-là passionnait de plus en plus l'opinion. Parmi tous ces gens accourus de tous les quartiers de Rome le plus grand nombre étaient naturellement de simples curieux, de ceux qui recherchent tous les spectacles gratuits, de ces esprits faibles et flottants qu'un rien détermine à embrasser une opinion, sauf à s'en dégoûter bientôt sans beaucoup

plus de raison. Les sourdes menées de Bollmann et les dénonciations de la Voce Romana avaient eu le plus grand effet sur cette classe nombreuse. D'autres étaient de ceux qui, à force de répéter un fait dont personne mieux qu'eux-mêmes ne connaît le peu d'authenticité, deviennent dupes de leur propre mensonge et s'y attachent avec ténacité. Il v avait aussi de ces âmes noires qui font le mal avec la pleine conscience de leur acte; qui, par système, ne croient plus au bien et qui, se sachant capables de tout, croient naturellement, et même avec joie, à la chute du prochain. Chez ceux-là, M. Bollmann avait trouvé des alliés bénévoles et gratuits. Ils aboyaient pour rien. M. Randal était malheureux : il devenait leur proie. Il semblait être sans défense : leur ardeur ne se contenait plus. Volontiers ils auraient accusé les lenteurs de la justice et se seraient jetés sur l'accusé pour le mettre en lambeaux.

Cependant les hommes droits et généreux ne manquaient pas non plus : quelques personnes avaient résisté à la contagion, et leur honnêteté propre les rendait incrédules devant ce vol improbable, même avec les circonstances tant de fois répétées et embellies du drame de l'arrestation.

Au premier rang de ceux-là, il fallait mettre Ercole Salviati qui avait reçu une assignation comme témoin, ainsi que sa fille Paolina, présentement suspendue à son bras. Il était accompagné 'une douzaine d'hommes, déjà mûrs, presque tous roprement vêtus, mais remarquables par le caractère grave et énergique de leur physionomie. On se les montrait dans la foule comme d'anciens Garibaldiens, et des *Reduci delle patrie battaglie*, ou survivants des combats de l'Indépendance.

Il y avait aussi plusieurs pensionnaires de l'Académie de France qui avaient tenu à soutenir de leur présence un compatriote qu'ils aimaient et respectaient: M. Vandamme, M. Louis Andral, M. Dally étaient naturellement de ce nombre.

Enfin les élèves du lycée Michel-Ange étaient nombreux, quoiqu'ils n'eussent guère de chance de pénétrer dans la salle d'audience ou de pouvoir y rester plus d'une heure, à raison de la classe du soir. Fait encore inexpliqué: ni Tito Salviati, ni Ciro Casanova, qui semblaient souhaiter si vivement la justification de leur maître, ne se trouvaient là. C'est ce que remarquait, avec un accent de triomphe, M. Amilcare Consalvi, la boutonnière ornée d'un billet de tribune réservée.

« Ils n'ont pas tenu à venir contempler la déconfiture de leur système! » disait-il en ricanant

Un mouvement d'intérêt et de pitié se manifesta dans la foule, quand on vit paraître la signora Maddalena et Clélia, escortées de leur fidèle Perpetua, sous la conduite de Jacques Baudouin. Jusqu'au bout, les nobles femmes voulaient partager les angoisses de leur cher accusé. Elles entraient, portant au front, lisiblement écrite, la douleur des sombres jours qui venaient de s'écouler : mais on pouvait y voir aussi, — sur les traits de Clélia surtout, — la fierté indomptable et la foi de son cœur filial, le dédain superbe de toutes les basses menées dont son père était la victime.

La salle achevait de se remplir et les tribunes regorgeaient de monde. L'enceinte réservée, derrière le tribunal, était déjà garnie de spectateurs privilégiés. Un murmure formé de toutes les conversations particulières planait sur l'auditoire.

Soudain ce murmure s'arrêta et tous les yeux se portèrent vers le fond du prétoire. Une porte latérale venait de s'ouvrir, et M. Randal, escorté de deux carabiniers, la franchissait pour venir s'asseoir au banc des accusés.

Aucune trace d'abattement ou de crainte n'était visible sur ses traits. Il était simplement vêtu de noir comme pour aller faire sa classe. Son premier mouvement fut de chercher du regard, aux premiers rangs de la foule, sa belle-mère et sa fille et de les saluer d'un sourire doux et triste.

Un jeune avocat, M. Orsini, désigné d'office par le parquet, — car M. Randal avait refusé d'en choisir un, — s'avança alors à la barre et y prit place.

Presque aussitôt le tribunal entra en séance. Il se composait d'un président et de deux assesseurs.

Les questions d'usage furent posées à l'accusé

sur son nom, son âge, son lieu de naissance. Il répondit d'une voix ferme qu'il s'appelait Georges Randal, âgé de 51 ans, né à Paris (France), de parents français.

A ce moment, comme tous les yeux étaient tournés vers sa haute taille et son mâle visage couronné de cheveux gris, une voix dans l'auditoire cria:

« C'est lui!... Je le reconnais!... C'est le capitaine... »

Sur l'ordre du président, le perturbateur fut immédiatement appréhendé par les gardes et expulsé. Puis le procureur du roi se leva pour donner lecture de l'acte d'accusation.

Il n'y avait rien que le public ne connût déjà par le menu. Le document rappelait en quelques mots les circonstances du drame, la perquisition opérée chez M. Randal et la découverte du manuscrit. Il concluait, selon l'usage, à l'application pure et simple de divers articles du Code pénal. En terminant sa lecture, le procureur du roi ajouta ce qui suit:

« Un supplément d'information, survenu depuis deux jours, a introduit dans la cause des éléments nouveaux dont il convient de ne pas s'exagérer l'importance, mais qu'il est juste de mentionner dans l'intérêt de l'accusé... Sur les déclarations apportées par deux témoins, les nommés Ercole et Paolina Salviati, et qui tendraient à établir une

sorte de conspiration contre le sieur Randal, des mandats d'arrêt ont été lancés contre deux personnes. Une seule de ces personnes a pu être appréhendée. Elle se trouve en ce moment dans une des cellules d'attente, et le tribunal peut l'entendre s'il le juge à propos. Mais peut-être sera-t-il d'avis avec nous qu'il y a lieu, en l'état, de surseoir à la cause et de la remettre à quinzaine pour plus ample informé.

— La défense a-t-elle une objection à la remise? » demanda le président.

M° Orsini fit un signe négatif, en saluant du bonnet, et se retourna vers M. Randal qui ne jugea pas à propos de se départir de son attitude passive.

Les juges se penchèrent les uns vers les autres et parurent se consulter. Au bout de deux ou trois minutes, le président ouvrait la bouche pour prononcer la remise à quinzaine, quand le jeune défenseur se leva tout à coup, un papier à la main.

« Monsieur le président, Messieurs les juges, dit-il, un document très important, qui vient de m'être transmis, à l'instant, du fond de la salle, pourra peut-être modifier votre décision. Voulez-vous m'autoriser à en donner lecture? »

La requête n'était pas absolument régulière, comme se le dirent, à l'instant, d'un regard, plusieurs avocats en robe qui avaient pris place dans le prétoire pour assister aux débats. Mais M° Orsini

en était à sa première cause, il y avait chez les juges le désir bienveillant de lui faciliter une épreuve toujours redoutable; enfin, la curiosité générale était mise en éveil par l'incident.

« Lisez, maître Orsini, » répondit le président avec un sourire.

Le jeune avocat débuta en ces termes :

- « Le document qui vient de m'être transmis et que j'ai l'honneur de mettre d'office au procès, sans même en demander l'autorisation à mon client, est une dépêche télégraphique venant de Paris et conçue comme suit :
- « Le professeur Pellerin, membre de l'Institut de France, à l'avocat d'office de M. Randal, au palais de justice, Rome; — avec prière de communiquer au tribunal.
- « Monsieur, c'est à vous que je m'adresse, certain que mon éminent ami M. Randal aura dédaigné de présenter aucun moyen de défense. Instruit de l'indigne accusation qui pèse sur lui, je cherche depuis plusieurs semaines la preuve de l'erreur dont il est victime. Je crois la tenir. J'ai donc le devoir de vous la transmettre sans délai.
- « Peut-être savez-vous que le British Museum de Londres, la Bibliothèque Nationale de Paris et plusieurs autres grandes collections publiques, sont régulièrement pillées depuis deux ans par un voleur émérite. Des livres rares, des manuscrits précieux ont disparu dans des circonstances qui

offrent une analogie frappante avec l'affaire de la Palatine, et permettent d'affirmer que la main coupable est la même partout, comme le procédé.

« C'est ainsi que le fameux exemplaire original de Michel Servet, un des trois connus, a disparu le 7 mars de l'an dernier au British Museum; qu'un livre d'Heures illustré par Jehan Foucquet manque depuis le 12 juin dans les vitrines de la Bibliothèque Nationale; qu'un manuscrit précieux de Tertullien a été volé le 10 août à la bibliothèque de Limoges; que l'absence d'un palimpseste unique a été constatée le 20 septembre à la bibliothèque de Lyon.

« Tous ces vols sont de la même famille. Il est évident que le coupable est un connaisseur, qu'il a un procédé toujours le même, qu'il sait où et comment disposer de ses rapines.

« Monsieur, s'il était démontré: 1° que M. Randal n'a pu se trouver aux dates sus-indiquées dans aucune des villes où se sont produits ces vols; 2° qu'un individu dont le signalement répond exactement à celui du sieur Julius Bollmann s'est au contraire trouvé dans chaque cas, et à la date précise, dans les bibliothèques dont il s'agit:— ne pensez-vous pas que la preuve serait à moitié faite?

« Eh bien! les faits sont précisément tels. 1º M. Randal n'a pas quitté l'Italie depuis deux ans, comme il est aisé de l'établir, et ne se trouvait par conséquent pas à Londres le 7 mars, à Paris le 12 juin, à Limoges le 10 août, à Lyon le 20 septembre de l'année dernière. 2° Je suis présentement en mesure d'affirmer que le sieur Julius Bollmann se trouvait à ces mêmes dates dans les villes précitées, y fréquentait les bibliothèques publiques et disparaissait au moment même où les vols étaient constatés.

« Ces coïncidences parlent d'elles-mêmes.

« On dira: Quel intérêt un tel coupable aurait-il eu à sacrifier un de ses vols les plus importants pour le faire attribuer à M. Randal. Je réponds: D'abord un intérêt de vengeance personnelle et politique suffisamment établi par la polémique de la Voce Romana; puis le besoin de rejeter les soupçons sur un innocent; enfin l'occasion favorable et l'impossibilité à peu près absolue de tirer un profit pécuniaire du fragment des Annales.

« Je ne me charge point d'ailleurs d'expliquer par le menu une pensée criminelle que je ne connais pas et que je ne me soucie pas de connaître. J'apporte des faits, des faits qu'il est aisé de vérifier. A la justice de conclure.

« Signé: Pellerin. »

Cette lecture avait été écoutée dans un religieux silence et suivie avec un ardent intérêt. Quand elle eut pris fin, un bourdonnement confus s'éleva dans l'auditoire. Tout le monde commentait ce coup de théâtre, s'accordait à le trouver décisif. A peine quelques personnes songeaient-elles à contester l'authenticité du document. Les déclarations en étaient si précises et si formelles, elles jetaient sur la cause un jour si nouveau et si inattendu, elles expliquaient si bien ce qui était toujours resté inexplicable, — qu'il semblait impossible de les mettre en doute.

La voix des huissiers rétablit le silence. Le procureur du roi se leva.

« Le tribunal verra sans doute dans l'incident qui vient de se produire, dit-il, — et au sujet duquel je réserve absolument mon opinion, — un motif de plus pour prononcer l'ajournement que je sollicite. Je m'en remets à sa sagesse.»

Mais cette fois M° Orsini n'était plus d'aussi bonne composition. Avec la fougue et l'ardeur qu'un jeune défenseur apporte nécessairement dans sa première cause, avec la passion de la justice qui brûle encore en lui, — le sang fouetté par la lecture qu'il venait de faire et par la puissance des arguments qu'il y trouvait, — il était pris du feu sacré, il avait soif de parler et ne pouvait accepter sans révolte l'idée que son client attendît encore quinze jours un acquittement.

Il se leva donc, et en quelques mots rapides, précis, tout imprégnés de cette verve et de ce parfum de jeunesse que rien ne remplace, — il fit appel à la justice du tribunal. Il lui demanda de

supposer pour un instant que M. Randal fût innocent et de se mettre à sa place. Était-il possible, en présence de révélations aussi graves, quand on avait des témoins sous la main, quand la justification la plus éclatante n'était peut-être qu'une affaire de forme, — était-il possible de l'ajourner volontairement à quinze jours?... Certes, il ne demandait pas au tribunal de se prononcer encore. Mais pourquoi ne pas procéder séance tenante à une enquête publique, ne pas éclairer l'opinion sur l'incident qui venait de se produire et ne pas le vider sur l'heure?

Des applaudissements aussitôt réprimés par les huissiers soulignèrent cette chaude harangue dont le président accepta les conclusions.

« Nous allons toujours procéder à l'audition des témoins, dit-il, quitte à prononcer la remise si les faits ne paraissent pas suffisamment élucidés. — Huissier, introduisez le témoin Verdex, dit Seneca... »

Le vieux modèle avait retrouvé, pour sa comparution publique, la majesté habituelle de ses attitudes. A le voir se draper dans ses guenilles, on aurait pu le croire décidément plus charmé que gêné de l'exhibition. Toutes ses réponses furent marquées au coin de cet aplomb serein et de cette suavité condescendante qui amusaient tant les pensionnaires de la Villa Médicis. Comme chez le juge d'instruction, il avoua ses rapports avec M. Bollmann et reconnut avoir reçu de lui des sommes assez importantes, mais sans vouloir s'expliquer sur la nature de ces services.

Il ne se doutait guère de l'effet produit par cette réserve même sur des juges qui avaient maintenant la clef de l'affaire.

Après lui, Ercole Salviati et Paolina rapportèrent l'histoire des soupçons et des constatations de Tito.

- « Il est fâcheux qu'on n'ait pas assigné cet enfant, dit le président.
- Je suis ici, signor *Presidente!* cria aussitôt une voix claire dans le fond de la salle. Je suis ici, prêt à déposer. »

Et Tito Salviati, en jouant des coudes, se fit un chemin à travers la foule et déboucha dans le prétoire. Il était frais comme une rose, et plus que jamais, en souriant, montrait ses dents blanches.

- « Où étiez-vous donc depuis trois jours? lui demanda le procureur du roi.
- A la campagne, signore Procuratore, chez un de mes camarades de classe. »

Il conta les entrevues qu'il avait surprises entre Bollmann et Seneca, sans oublier la manière dont le vieux brigand avait commencé, à son instigation, de rançonner son complice. L'anecdote égaya l'auditoire et même le tribunal. Mais elle égaya peu Seneca, qui l'entendait, à son banc, entre deux gendarmes. « Ladrone!... birbante!... » murmurait-il dans sa barbe.

Les autres témoins furent alors entendus. M. Grimaldi et les lecteurs signataires du procèsverbal reproduisirent leurs déclarations déjà connues. M. Damei, l'employé auxiliaire, adroitement interrogé par M° Orsini, convint qu'il laissait parfois le précieux manuscrit des Annales sur la tablette de son bureau, au lieu de le rapporter à la réserve. Sur une question directe du jeune défenseur, il dut reconnaître qu'il l'y avait laissé, notamment, la veille du jour où le méfait fut constaté.

C'était là un aveu capital qui faisait faire un grand pas au débat. Si l'innocence de M. Randal n'en découlait pas nécessairement, il fallait bien convenir que désormais toutes les autres hypothèses devenaient admissibles. Le fait que le professeur avait été vu le dernier en possession du manuscrit perdait toute valeur, s'il avait été non seulement possible mais facile à d'autres personnes d'en approcher. C'est ce que Me Orsini établit en quelques remarques frappantes de netteté.

Cependant la certitude n'était pas complète encore et le tribunal allait probablement pour la seconde fois se décider à prononcer la remise, quand un huissier s'approcha du procureur du roi et lui parla à l'oreille.

« Messieurs du tribunal, dit aussitôt le magis-

trat, je suis informé que le témoin Bollmann, contre lequel existait un mandat d'arrêt, a été appréhendé ce matin à Livourne, au moment où il cherchait à s'embarquer, et vient d'arriver à la maison d'arrêt. Si vous l'avez pour agréable, nous pouvons l'entendre sur l'heure. »

Les trois juges opinèrent affirmativement.

Quelques minutes plus tard, Bollmann faisait son apparition. L'émotion de l'auditoire était à son comble.

CHAPITRE XXI

M. JULIUS BOLLMANN FAIT UNE TRISTE FIGURE

Cette fois, il faut le dire, la foule, - hydre aux cent têtes, qui attend toujours frémissante une vic time expiatoire, - la foule avait trouvé une proie digne d'elle. Dans le paquet informe de chairs bouffies, de barbe hirsute, de cheveux aplatis et collés par masses, de vêtements maculés et de linge sordide, - qui fut poussé par deux carabiniers jusqu'à la barre, et qui était le produit incongru d'une toilette de soirée, d'une farce de carnaval et de trois jours de vagabondage, il était difficile de rien découvrir d'humain. L'air honteux et louche, la main tremblante du misérable répondaient à ce qu'on pouvait attendre d'un voleur de profession. Maintenant qu'on était dûment averti, il ne manquait pas de Lavaters dans l'auditoire pour découvrir chez lui, - rien qu'à la lorgnette, - toutes les bosses du crime.

L'histoire de M. Julius Bollmann pendant ces trois jours était absolument lamentable.

A peine s'était-il vu mis en liberté sur le Corso et débarrassé de ses persécuteurs masqués, qu'il avait pensé à se venger d'eux si c'était possible.

« Misérables, s'était-il écrié, vous croyez que vous aurez pu me maltraiter impunément?... Je vais, de ce pas, faire ma déclaration à la justice, et nous verrons ce qu'elle pense de vos procédés!...»

Il n'avait pas fait vingt pas dans la direction du Palais, qu'il s'arrêta. Après cet accès de noble indignation, la froide raison prenait la parole à son tour, et ses arguments ne manquaient pas de force. Assurément, la vengeance serait délectable. Mais où la prendre? Ses bourreaux lui étaient inconnus, et seule la jeune voix de l'un d'eux éveillait en lui des souvenirs confus. Il ignorait qui ils étaient, dans quelle ruelle ils l'avaient entraîné, où ils avaient rêvé de l'emmener prisonnier. Comment les dénoncer à la justice?

Mais la véritable cause de son hésitation, c'étaient ces mots terribles qu'il avait entendus au cours de sa mésaventure, et en dépit de la couverture qui lui couvrait les oreilles :... jusqu'à ce qu'il confesse avoir volé le manuscrit et l'avoir fait déposer par Seneca chez M. Randal... Et cette autre phrase qu'il avait saisie : c'est au procureur du roi qu'il appartient de l'arrêter, non à nous...

Ses ennemis inconnus connaissaient donc le mot de l'énigme? Ils savaient donc sa complicité avec Seneca?... Ils parlaient de le faire arrêter! Évidemment le danger était grave.

Et comme un niais il se dirigeait vers le palais de justice? Il allait de lui-même s'offrir à l'expiation?...

Ces pensées tumultueuses eurent pour premier effet d'envoyer le misérable dans une direction diamétralement opposée à celle qu'il avait prise d'abord. Il se jeta dans des rues désertes, marcha devant lui, au hasard, rasant les murs et cherchant la nuit.

Elle tomba bientôt. Les jours sont courts dans la saison du carnaval. Toujours marchant, ou plutôt fuyant, Bollmann était sorti de la ville et se trouvait à la hauteur des Thermes de Caracalla. L'idée lui vint de chercher un abri dans ces ruines pour réfléchir mûrement au meilleur parti à prendre. C'est ce qu'il fit aussitôt.

Assis sur des décombres, sous un vieux mur ruiné, dans un coin noir où ne tombait même pas la pâle lueur des étoiles, il se prit à analyser la situation, la tête dans ses mains.

Évidemment le cas était grave. Le moindre faux pas, le plus léger indice pouvait suffire à le rendre désespéré. Car enfin, pour parler comme ils l'avaient fait, ces masques devaient tout savoir!... Et s'ils communiquaient leurs convictions à la justice, c'était l'arrestation certaine, la prison, les galères peut-être... Nul doute qu'ils ne le fissent... Peut-être était-ce déjà fait... Peut-être la justice était-elle déjà à la recherche du coupable.

Et Seneca? jusqu'à quel point pouvait-on compter sur lui? Ne chercherait-il pas à acheter sa grâce en faisant des aveux? A la place du vieux modèle, lui, Bollmann, agirait-il autrement?

Ces questions et cent autres se dressaient à la fois devant son imagination affolée par la terreur. Quand il se sentait en pleine sécurité, il ne manquait ni d'habileté ni de sang-froid. Il savait ourdir la trame d'un complot ou d'une basse calomnie. Il pouvait rester en possession de tout son calme à la pensée et même à la vue des souffrances d'autrui. Mais quand il s'agissait de lui-même, c'était une autre affaire. Que le moindre danger personnel se montrât à l'horizon, et ses facultés l'abandonnaient soudain.

Pendant plus d'une heure il hésita entre mille idées contradictoires, puis au bout de ces hésitations, il finit par se dire qu'il n'avait qu'une chance de salut: fuir, fuir au plus tôt et le plus loin possible, passer les frontières, passer les mers au besoin, se mettre enfin hors de la portée de la justice italienne.

Mais où fuir, et comment? A peine avait-il une trentaine de francs sur lui. Rentrer à son domicile pour y prendre de l'argent et changer d'habits, était impossible ou tout au moins trop dangereux : c'était s'exposer à se faire prendre au gîte, si la police avait déjà l'éveil.

Bollmann se rappela tout à coup les lunettes d'or qu'il avait sur le nez et qui valaient deux ou trois louis. C'était une ressource.

Dès lors son plan fut arrêté. S'en aller à pied jusqu'à Livourne, en dépensant le moins possible et en prenant des chemins peu fréquentés. Une fois au port, vendre ses lunettes, ses vêtements au besoin, faire argent de tout et s'embarquer sur le premier navire de commerce à destination de l'Égypte ou de la Turquie. — Là, il aviserait, écrirait en Prusse, verrait à se tirer d'affaire.

Sans plus tarder, il se mit en route. Comment il fit ce voyage lamentable, couchant dans des granges, vivant de racines ou de pain noir furtivement acheté dans les hameaux, évitant les gros bourgs, se cachant dans les fossés quand il apercevait le tricorne d'un carabinier, — lui seul aurait pu le dire.

Le vendredi soir, il arrivait à Livourne, et tout de suite il se mit en quête d'un navire, puis d'un orfèvre pour lui vendre ses lunettes.

Malheureusement pour lui, il avait omis de se regarder dans un miroir avant de procéder à cette démarche. Naturellement malpropre et négligé sur sa personne, il n'avait pas songé à l'effet bizarre que son habit de cérémonie, maculé par le carnaval et par le voyage, ses souliers poussiéreux, sa barbe longue, pouvaient produire sur l'esprit le moins porté au soupçon.

L'orfèvre lui demanda tout net s'il pouvait justifier de la possession de ces lunettes d'or.

Bollmann se troubla, répondit bêtement. Les doutes de l'orfèvre prirent corps. Il exigea des papiers, que le misérable ne pouvait fournir, car ses poches étaient vides au moment où il avait quitté son domicile.

Bref, la police fut appelée, — et après un interrogatoire sommaire, cet homme à la tenue suspecte, qui refusait de dire son nom et ne pouvait indiquer le moindre répondant, fut provisoirement arrêté comme vagabond.

Le lendemain matin, au premier coup d'œil, le commissaire central du port reconnaissait en lui l'individu signalé par le parquet de Rome, lui arrachait l'aveu de son identité et le mettait sur l'heure, entre deux carabiniers, dans le train de la Ville Éternelle.

C'est ainsi qu'il était arrivé au tribunal. Et maintenant qu'il se trouvait jeté là, en pleine audience, comme une bête fauve dans le cirque, — une seule pensée surnageait en lui: nier, nier à tout prix, nier à l'évidence...

Le président commença par lui demander s'il connaissait Seneca, le modèle. A la surprise géné-

rale, Bollmann répondit d'une voix sourde et précipitée qu'il ne connaissait personne de ce nom.

«Remettez-vous, dit le président, et prenez votre temps. Vous ne connaissez pas le vieux Seneca, — une des célébrités de la rue, — un des types étranges qu'on se montre à Rome?

- Je ne sais de qui vous parlez, répliqua Bollmann avec entêtement.
- Vous n'êtes pas entré en marché avec cet homme pour des services ou commissions?
 - Jamais! dit Bollmann avec épouvante.
- Et à moi? s'écria tout à coup Perpetua en se dressant menaçante comme une sibylle, au banc où elle était assise, et à moi, niera-t-il qu'il soit venu offrir de l'argent pour savoir ce qui se passait chez nous? Car je le reconnais, le serpent, quoiqu'il soit un peu plus malpropre que ce jour-là!...»

L'incident provoqua une hilarité qui mit quelques minutes à s'apaiser. Puis, le président reprit son interrogatoire:

« Voyons, rappelez-vous, dit-il. Vous n'avez pas payé diverses sommes à Seneca et vous n'avez pas été jusqu'à vous dépouiller en sa faveur, sur la place San-Ignazio, d'une paire de lunettes d'or?

— Je ne lui ai jamais donné un sou et je ne sais ce que signifie cette histoire de lunettes.

— Voilà qui est surprenant, reprit le juge, et je serais curieux de savoir comment Seneca luimême prend ces dénégations...» Seneca les prenait fort mal. Depuis cinq minutes, il ne faisait que grommeler sur son banc des injures à l'adresse de cette bestia, comme il qualifiait son complice.

- « Seneca, poursuit le président, voilà M. Bo'l mann qui dit ne pas vous connaître, ne vous avoir jamais donné un sou. Qu'avez-vous à répondre?
- Je maintiens ce que j'ai dit, répondit le vieux modèle.
- Et nous sommes bien obligés de vous croire, reprit le juge, car plusieurs témoins confirment votre dire... Mais venons à autre chose, témoin Bollmann. Voici un document signé d'un homme considérable, d'un membre de l'Institut de France, qui vous accuse formellement de divers vols commis dans les bibliothèques publiques de Paris, de Londres, de Limoges et de Lyon...
- Je le nie, cria Bollmann. C'est une invention diabolique, un faux!... Je nie, je nie absolument!...
- Expliquez-vous avec plus de calme, dit le juge. Cette violence est loin de vous être favorable et semble indiquer que vous connaissez le contenu de cet écrit sans même l'avoir parcouru. Une enquête sera faite à ce sujet... Mais revenons au témoin Seneca: non seulement il résulte de plusieurs dépositions que vous connaissez cet homme, mais encore vous l'auriez impliqué dans de coupables machinations...

-- C'est faux, archi-faux! protesta Bollmann affolé. Je ne connais pas cet individu! Je ne veux pas le connaître... Eh quoi! Messieurs, moi, un homme du monde, un savant, j'aurais consenti à avoir rien de commun avec ce vil mendiant?...»

Un large rire éclata dans l'auditoire à ce mot d'homme du monde. Mais Seneca ne riait pas.

« Canaglia! reprit-il, c'est toi qui m'appelles mendiant! Toi, vil mouchard, louche étranger, qui n'es pas seulement digne de dénouer les jambières d'un descendant du peuple-roi? Écoutez-moi, Seigneuries, dût-il y perdre la tête, le vieux modèle va vous faire entendre la vérité... »

Et dans le feu de la colère, sans oublier pourtant de se donner le beau rôle en sa triste histoire, le Romain en conta tous les détails, insistant avec une malignité diabolique sur ceux qui pouvaient le mieux confondre son complice. Il dit tout: l'heure et le lieu où il avait reçu le manuscrit des mains de Bollmann, l'instant qu'il avait choisi pour le placer derrière les livres de M. Randal pendant que la signorina allait lui chercher un verre de vin; et comme il avait eu le cœur serré de récompenser aussi mal les bontés de la charmante demoiselle; et comme il était heureux de s'en punir en démasquant le scélérat qui lui avait fait commettre une telle infamie.

« Témoin Bollmann, dit le juge au misérable qui n'avait pas un instant interrompu ses dénégations frénétiques, on va vous reconduire à la maison d'arrêt. Tâchez de retrouver votre sang-froid dans la solitude. Vous en aurez besoin aux prochaines assises, où vous appellera la gravité des charges qui pèsent sur vous. »

Une tempête de huées et de siffiets salua la sortie de l'homme du monde. Il fallut plusieurs minutes aux huissiers pour rétablir l'ordre. Enfin, l'émotion s'apaisa, quand on vit le procureur du roi se lever pour prendre la parole.

L'affaire était claire désormais. Le ministère public annonça en deux mots qu'il abandonnait l'accusation. Il eut même la bonne grâce de dire qu'il en était heureux. M° Orsini ajouta qu'il n'avait plus qu'à attendre avec confiance le jugement du tribunal. Et le président, après s'être incliné pour la forme vers ses deux assesseurs, prononça l'acquittement de M. Randal.

CHAPITRE XXII

LE TRIOMPHE. - CONCLUSION.

Un brouhaha d'applaudissements et de paroles s'éleva de la foule, tandis que le tribunal se retirait et que les carabiniers s'empressaient de mettre M. Randal en liberté. Un grand nombre de personnes se précipitaient pour féliciter la signora Maddalena et Clélia, radieuses toutes deux. D'autres proclamaient hautement qu'elles n'avaient jamais douté un seul instant de l'intégrité du professeur. Beaucoup de gens se rappelaient maintenant sur lui mille particularités très flatteuses, des traits de bienfaisante bonté, de noble courtoisie, de délicatesse scrupuleuse. Il fallait être fou, disaientils, pour avoir pu donner une minute dans un panneau aussi grossier. On invectivait le vrai coupable, peut-être pour couvrir les secrets reproches qu'on avait à se faire.

Tout ce tumulte se calma sous la voix puis-

sante d'un homme du peuple qui venait de grimper sur un banc et dominait l'auditoire. C'était Ercole Salviati:

« Citoyens romains, disait-il, savez-vous quel est cet homme qu'une indigne méprise a fait jeter dans une prison et qui a failli voir imprimer à son nom une flétrissure ineffaçable? Savez-vous qui est M. Randal?... C'est un ancien soldat de nos guerres d'indépendance, un volontaire et un officier de Garibaldi, un brave, un héros... Pour tout vous dire en un mot, c'est ce fameux capitaine Georges qui, avec tant d'autres Français, était venu librement, spontanément, mettre son épée au service de l'Italie et verser son sang pour elle... Nous sommes ici onze anciens Mille qui le reconnaissons, qui sommes fiers de le reconnaître, et qui vous invitons à crier avec nous: Vive le capitaine Georges!... Vive monsieur Randal!... »

Une acclamation formidable répondit à ce chaleureux appel. Les huissiers et les gardes, non seulement ne songeaient plus à réclamer le silence, mais se joignaient à l'ovation. Toutes les mains se tendaient vers le professeur qui s'était jeté, aussitôt libre, et d'un mouvement bien naturel, audevant de sa fille et de sa mère d'adoption. Chacun voulait l'embrasser, le toucher. Avant d'avoir pu opposer la moindre résistance, il se trouva soulevé sur vingt épaules et emporté en triomp! Diusqu'au seuil du Palais, où l'attendait la foule.

« Parlez!... parlez... capitaine Georges!... Dites que vous nous pardonnez l'erreur dont vous avez été victime!... » lui criaient des voix émues et voilées par des sanglots.

On agitait des chapeaux, on élevait vers lui de tout petits enfants pour les lui présenter.

M. Randal comprit qu'il fallait parler. Nulle trace d'amertume ne restait dans son cœur, une profonde émotion faisait seule trembler un peu sa voix.

« Citovens romains, dit-il, devant la justice qui m'est faite, je ne veux pas être en reste. Au cours de cette rude épreuve, j'ai dédaigné de répondre à ceux qui osaient questionner ma probité. J'avais l'orgueil de croire que cinquante ans de vie sans tache me mettaient au-dessus d'un soupçon pareil, et je voulais surtout que rien d'étranger à la cause ne vînt s'y mêler pour influencer mes juges. Mais ce que je n'ai pas consenti à dire au banc des accusés, je puis maintenant le proclamer devant vous... Oui, j'ai versé mon sang pour l'Italie. Compagnon du libérateur Garibaldi, j'ai combattu avec lui pour la plus juste des causes, celle de l'affranchissement d'un peuple frère. O citoyens romains, ô Italiens! où sont les flammes qui agitaient nos cœurs dans ces beaux jours d'espérance et de foi?... Où sont ces dévouements qui ne connaissaient pas d'obstacles ?... Qu'est devenue l'affection qui nous liait?... Nous ne nous souvenions

pas alors qu'une barrière de montagnes s'élève entre nos deux nations. Étroitement serrés pour marcher contre l'homme du Nord qui osait parler de servitude à des Latins, nous étions invincibles, parce que nous étions unis. Pourquoi faut-il que des ferments de jalousie soient venus troubler une alliance pareille? D'où vient que les perfides menées de l'ennemi commun trouvent ici des cœurs prêts à pactiser avec lui contre eux-mêmes?... Si les antipathies de race sont parfois excusables, n'oublions jamais qu'entre nous, le moindre dissentiment mènerait nos deux pays au fratricide!...

« Toutes les fois qu'il y aura un nuage entre la France et l'Italie, toutes les fois que la tendresse fraternelle des deux peuples subira une éclipse, — arrêtons-nous de part et d'autre, regardons au fond de l'affaire, — et cherchons la main tedesca!...
Je serais bien surpris si nous ne l'y trouvions pas. »

C'est au milieu des acclamations, des vivats et des larmes que M. Randal termina son allocution. Mais aussitôt, avec ce sentiment délicat des droits de la famille qui distingue à un si haut point les races française et italienne, la foule s'ouvrit avec respect pour laisser les dames Randal, Jacques Baudouin, Perpetua et les Salviati ramener le professeur à son domicile.

Sur leur passage, les têtes se découvraient et les fronts s'inclinaient, car la nouvelle s'était déjà répandue dans la ville. Plus de dix mille personnes vinrent le soir même s'inscrire à la porte du professeur. Les marchandes de la Piazza Navone voulurent lui présenter un bouquet en réclamant l'honneur de l'embrasser. Les élèves du lycée Michel-Ange et les étudiants de l'Université lui donnèrent une sérénade.

Mais au milieu de toutes ces manifestations de la sympathie publique, la plus douce joie, la vraie joie pour le digne homme était encore de se retrouver à son foyer, victorieux et réhabilité, entre sa chère Nonna et sa fille, entre celui qu'il appelait déjà son fils et les braves gens qui lui avaient montré tant de dévouement. Car, dès le soir même, Jacques lui avait tout conté, expliqué comment, d'un soupçon conçu par Paolina et d'une rencontre fortuite, Tito avait su induire la vérité, comment il avait pu arriver à l'établir.

Et ce soir-là, sans en rien dire à personne, le professeur prit avec lui-même l'engagement de payer cette dette de la seule richesse qu'il eût à sa discrétion, en faisant jusqu'au bout et en personne l'éducation de Tito, en le préparant à fond pour la carrière qu'il lui plairait de choisir.

Dès le lundi matin, M. Randal reprit sa chaire au lycée Michel-Ange, simplement et sans apparat. Le directeur voulait l'y réinstaller officiellement, les élèves avaient songé à lui faire une ovation publique. Il demanda comme une grâce et fit demander par l'intermédiaire de Tito et de Ciro Casanova que les choses reprissent leur cours et qu'on se hâtât d'oublier ce qu'il voulait considérer comme un mauvais rêve.

Quelques jours après ces événements, Jacques Baudouin eut la satisfaction d'apprendre à la famille Randal une bonne nouvelle : un opulent Américain, de passage à Rome et en visite à son atelier, avait été frappé du buste de Clélia au point de vouloir l'acheter à tout prix. Et comme Jacques refusait naturellement de s'en défaire, le Yankee avait fini par lui faire une superbe commande de sculpture à livrer en deux ans. Pour un pensionnaire de la Villa Médicis, c'était une bonne fortune. Il demandait à la partager sans retard avec celle dont la douce figure avait si heureusement inspiré son ébauchoir.

Il fut arrêté que le mariage aurait lieu au mois d'avril et en France, chez la mère de Jacques : il s'était déjà assuré de son consentement. Nonna fut la première à déclarer qu'elle voulait être du voyage.

« Et qui sait? dit-elle en souriant, pout-être me trouverai-je si bien en France que je demanderai à y rester... Il le faudra bien pour ne pas me séparer de Clélia... Je ne puis pas exiger que pour moi les Randal restent en Italie jusqu'à la troisième génération, — que je compte bien voir. »

Cette perspective ne déplaît pas au professeur, tant s'en faut. Il espère avoir complété ses travaux à Rome à peu près à l'époque où le séjour de son gendre à l'Académie de France devra prendre fin. Et d'autre part, l'éducation classique de Tito qu'il a entreprise sera terminée vers la même date. Rien ne le retiendra donc plus en Italie que la volonté de Nonna, et il la laisse maîtresse de décider la question. Il faut, il est vrai, compter sur les objections de Perpetua, qui, dès le premier moment, s'est insurgée contre le projet. Mais on ne désespère pas d'en triompher, à force de diplomatie, et grâce à Paolina qui désire voir Paris, et d'ailleurs gouverne absolument le tyran domestique.

Le directeur de l'Académie de France a nommé dernièrement Ercole Salviati mouleur en titre de la Villa Médicis. C'est une charge qui n'est pas sans importance depuis que le gouvernement françaisse prépare à répandre dans les moindres écoles des reproductions en plâtre des plus beaux chefs-d'œuvre de tous les musées, car l'Académie de France à Rome est l'intermédiaire désigné pour le Capitole et le Vatican.

Angela a naturellement la clientèle de MM. les pensionnaires, et sa blanchisserie prospère à vue d'œil.

Il n'y a donc rien d'excessif dans l'ambition que ces braves gens ont conçue de faire de Tito un avocat, comme l'enfant le souhaite depuis qu'il a assisté, — et quelque peu aidé, — aux débuts de

M° Orsini. Tito a trop d'esprit pour ne pas réussir dans sa carrière, quelle qu'elle soit. Et peut-être le verrons-nous un jour siéger à Rome sous la toge d'un grave conseiller ou même d'un président à la Cour de cassation.

L'étude du droit lui apprendra le respect de la liberté individuelle. Sans doute l'enlèvement de Bollmann eût été de bonne guerre dans un pays primitif, mais peu conforme à la légalité chez une nation civilisée. Le Code ne plaisante pas avec les séquestrations de personnes, quel qu'en soit le mobile. Il est heureux pour le petit Florentin que Bollmann, en prenant le parti de nier tout ce qui se rattache à ses méfaits, se soit enlevé le moyen de révéler les vraies circonstances de sa fuite.

Cela ne l'a pas empêché, d'ailleurs, d'être bien et dûment condamné par la cour d'assises à dix ans de bagne, en compagnie de son digne acolyte Seneca, à raison des circonstances particulièrement odieuses de leur complot et des vols nombreux qui l'avaient précédé en diverses villes d'Europe.

Le vieux modèle y est mort l'an dernier. Voilà qui est plus certain que sa généalogie.





TABLE

		t	ages.
CHAP.	I.	Où M. Julius Bollmann visite à fond la	
		Cloaca Maxima	1
-	II.	Le lycée Michel-Ange, à Rome	19
-	III.	A la Villa Médicis. — Une réception offi-	
		cielle	35
-	IV.	La famille Randal. — A la Bibliothèque	
		Palatine	49
-	V.	Une polémique historique. — Le cabinet	
		de Ciro	63
-	VI.	Le cahier d'histoire	75
-	VII.	Chez M. le Préfet. — Le capitaine	
		Georges	91
	VIII.	Le buste de Clélia	105
-	IX.	M. Bollmann ouvre les hostilités	117
-	X.	Le manuscrit des Annales	132
-	XI.	Une visite tardive	145
	XII.	Ote-toi de là que je m'y mette	161
		10	

			Pages.
HAP.	XIII. T	cito et Paolina mettent leurs têtes dans	3
		le même bonnet. — L'ami des mau	
		vais jours	. 175
-	XIV.	Ce que le professeur voit dans tout cela	. 187
-	XV.	Tito se promène avec Seneca	. 199
-	XVI.	Où Tito se montre un véritable élève	е
		de Machiavel	. 213
-	XVII.	Le mardi gras de M. Bollmann	. 227
-	XVIII.	La gourde. — M. le juge d'instruction	1
		réfléchit	. 241
-	XIX.	Ce qui se passait cette nuit-là dans le	e
		tombeau de Cécilia Metella	259
-	XX.	Le procès commence. — Me Orsini se	9
		couvre de gloire	271
-	XXI.	Où M. Julius Bollmann fait une triste	9
		figure	. 285
	XXII.	Le triomphe Conclusion	295

